NOV 29 1926

33e Année. N° 22. 15 Novembre 1926.

LA REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

		Pages.
te de San Martino.	*L'Esprit du Fascisme en Italie*	241
François Mauriac.	*Thérèse Desqueyroux.* — I.	261
A.-R. Hamelin.	*Douze ans de ma Vie (1796-1808).* — II.	281
Paul Monceaux	*Saint Martin de Tours*	310
Robert de Traz	*L'Écorché.* — III.	346
André Beaunier	*Madame de La Fayette et madame Royale.*	377
V. Blasco-Ibañez	*La Reine Calafia* (fin)	403
Lucien Corpechot	*Les Partis*	433
A. Albert-Petit	Les Lettres : *Les Livres d'histoire*	442
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	454

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Genève
et l'Aviation allemande

par M. BOUILLOUX-LAFONT

Le Frère-de-la-Côte

par JOSEPH CONRAD

(Traduction JEAN AUBRY)

La Revue de Paris *commencera au mois de Décembre u*
série d'études sur les Littératures étrangères contemporaine

La première, due à

E. GOMEZ DE BAQUERO

de l'Académie royale espagnole,

sera consacrée à

La Littérature espagnole

L'ESPRIT DU FASCISME EN ITALIE

L'attention de l'opinion française est, chaque jour, sollicitée plus vivement par l'évolution de la politique italienne. Nous sommes heureux de publier ici une remarquable étude du comte de San Martino sur l'esprit du fascisme. Elle apporte sur l'état actuel de l'opinion italienne un témoignage dont on ne saurait méconnaître le prix.

On a déjà beaucoup écrit sur le fascisme. Tantôt louanges emphatiques, tantôt blâmes féroces; foi exaltée, incrédulité sceptique; en tous cas depuis quatre ans l'attention du monde ne cesse d'être tournée vers le prodigieux mouvement. Je ne crois pas toutefois qu'on ait jamais raconté, sur les origines premières du fascisme, ce détail piquant : la première organisation qui affirma la nécessité de l'union de toutes les forces saines de la Nation dans l'ordre, la discipline, le travail, pour le bien du pays, et qui adopta le nom de « Fascio », fut une organisation parlementaire. C'était pendant les tristes journées de 1917 après les malheureux événements de Caporetto. Une sourde angoisse étreignait tous les cœurs; la fatigue, le découragement, s'infiltraient dans le peuple. D'un côté les paroles imprudentes parties du Vatican, de l'autre la propagande toujours plus active des extrémistes affaiblissaient le sens de la résistance morale et matérielle indispensable pour surmonter ce mauvais moment, pour

reprendre la marche dure et périlleuse vers la victoire. Le gouvernement dans sa faiblesse n'osait point entreprendre une action énergique contre les éléments perturbateurs, les manœuvres parlementaires continuant à absorber une grande partie de son activité. Naturellement les extrémistes profitaient de cette situation pour intensifier la propagande en faveur de leur pernicieuse théorie : la paix d'abord coûte que coûte sans mesquine préoccupation de l'honneur national, de la fidélité aux Alliés. Le reste viendrait après, et quel reste!

Dans ces conditions quelques sénateurs, parmi lesquels je me trouvais, prirent l'initiative de réunir en un seul groupe tous les collègues qui voulaient, sans distinction de partis, l'ordre à l'intérieur et la continuation de la guerre à côté de nos Alliés jusqu'à la victoire. Dès lors le nom de « Fascio » fut adopté. Il ne me souvient pas que les fondateurs eussent alors l'idée de l'évocation du faisceau de l'ancienne Rome. Le nom fut choisi simplement parce qu'il signifie réunion dans une seule liasse, dans une seule gerbe, d'une quantité de branches, de papiers ou d'épis. Le titre s'appliquait donc justement à un groupe qui voulait réunir des éléments politiquement différents mais tous d'accord sur un nombre limité de points, les plus importants, les plus urgents du moment.

Le Fascio des sénateurs vit s'accroître rapidement son effectif. Dans la Chambre haute les passions politiques sont moins violentes, les différences entre partis moins profondes, et l'amour de la patrie, libéré de tout entrave électorale, se garde plus pur. Bientôt le groupe sénatorial arrivait à comprendre les hommes les plus éminents d'origine catholique jusqu'aux rares pères conscrits sortis des rangs socialistes, à travers les différentes nuances de conservateurs et de libéraux. Seuls les partisans de Giolitti se tinrent systématiquement à l'écart du Fascio et fondèrent un contre-groupe. Ils étaient en nombre considérable et leur tendance au moins neutraliste les gênait évidemment dans l'acceptation d'un programme ayant pour base la continuation coûte que coûte de la guerre. Ces messieurs montrèrent alors plus de sincérité que d'autres qui affectèrent un grand enthousiasme pour le fascisme après le triomphe de celui-ci.

A la Chambre un mouvement identique se dessinait. Le Fascio s'y formait également sur des principes semblables à ceux du Sénat. Il fut alors reconnu qu'il était préférable que les deux Fasci se fondissent en un unique groupement sous la direction d'un Comité mixte de cinq députés et cinq sénateurs. Dans l'histoire du Parlement italien apparaît ainsi pour la première fois un groupe politique dans lequel se trouvent mélangés sénateurs et députés : jusqu'à ce moment chaque chambre du Parlement avait tenu à garder une physionomie séparée dans toutes ses manifestations. Le Fascio parlementaire ainsi composé maintient la simplicité de ses postulats sur lesquels tous les patriotes vrais ayant à cœur l'honneur et le bien du pays pouvaient facilement s'entendre, en remettant à plus tard la reprise de toutes les querelles de partis. L'action au sein du Parlement fut hardie et efficace. Au Sénat surtout elle produisit un regain des passions politiques qui s'étaient un peu endormies. Mais la nécessité d'étendre cette action au delà des milieux parlementaires ne tarda point à se faire sentir. Et alors sénateurs et députés commencèrent à prêcher les principes du Fascio dans les provinces et dans les communes auxquelles ils appartenaient. Et les Fasci provinciaux et communaux de surgir après le Fascio parlementaire. Dans chaque province, dans chaque commune, ces organisations se multipliaient; les adhérents se multipliaient continuellement et restaient en contact permanent avec la direction du Fascio parlementaire. C'était un vaste réseau qui couvrait de ses ramifications le pays entier auquel il arrivait ainsi à inspirer courage, confiance dans la victoire, conscience de la nécessité de l'ordre et de la discipline. Puis vint la paix avec ses joies, ses espérances, qui devaient être si vite et si cruellement déçues.

Dans le groupe des sénateurs, en vérité, on eut la vision du prochain avenir, des nécessités, des efforts, des souffrances qu'il devait comporter. L'organisation fasciste, abolissant les nuances des partis dans un effort commun, apparaissait toujours plus utile au relèvement financier du pays, au renforcement de la situation politique. Un programme concis et sobre fut établi, précisant les buts que le Fascio parlementaire voulait atteindre. Sur ces buts tous les patriotes pouvaient

facilement s'entendre. Aucun renoncement à des principes n'était exigé, aucune question brûlante de tendance spécifique n'était soulevée. On visait simplement à l'ordre, à la discipline, au maintien de la dignité nationale aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, à une politique financière d'économies et d'égale répartition des impôts, à la reconnaissance envers ceux qui avaient donné à la patrie leur vie et leurs biens. Mais les députés préoccupés déjà de la réélection prochaine n'entendirent point de la même oreille. Il fallait se hâter de rompre tous liens avec le Fascio pour être prêt à négocier avec les partis, ou les fractions mêmes des partis, toutes ces misérables concessions qui assurent ou font simplement espérer quelques voix en plus. La retraite des députés paralysa l'organisation et toute action fut arrêtée. Toutefois tous les fils ne furent point rompus. Un certain esprit s'était formé, des relations s'étaient nouées, éléments précieux pour la nouvelle et plus puissante incarnation du fascisme. On ne saurait contester que ces idées d'ordre, de résistance à la démagogie, de respect pour l'autorité de l'État, de conscience de la dignité nationale, aient formé la première couche des fondations sur lesquelles M. Mussolini a pu construire son bel édifice. Il est assez piquant de rappeler aujourd'hui au fascisme ses premières origines parlementaires, tandis qu'un des caractères les plus saillants du fascisme actuel est la lutte contre les abus d'un parlementarisme dégénéré qui enrayait toute vigueur, toute énergie de la vie nationale.

L'histoire du fascisme, de ses débuts, de ses triomphes, est trop connue pour qu'il faille encore la retracer ici. Faiblesse croissante de ministères se succédant avec une rapidité vertigineuse, crises continuelles, loi électorale basée sur la proportionnelle, empêchant la constitution de toute majorité solide et conséquemment de tout cabinet homogène, créant des coalitions hybrides impuissantes devant tout problème sérieux, tremblantes devant la violence toujours plus menaçante des partis extrêmes, soumises docilement à leurs prétentions toujours plus grandes; discussions parlementaires aussi oiseuses qu'interminables; sabotage complet de la victoire; situation financière s'aggravant de jour en jour, déficit envahissant tous les bilans de l'État; multiplication des grèves;

invasion des usines et des terres; drapeau rouge sur quelques arsenaux de l'État; menaces continuelles de tous genres terrifiant les masses ouvrières et agricoles qui passaient aux partis extrêmes, poussées par la peur que la faiblesse des gouvernements encourageait. Le mécontentement, l'inquiétude tenaient les âmes dans un étau; le succès, le manque de toute réaction poussaient les partis extrêmes à des violences toujours plus effrénées.

La réaction commence, on organise des groupes de résistance dans lesquels prennent une place importante les anciens combattants justement froissés par les mauvais traitements que leur infligeait le gouvernement dans sa politique d'obéissance aux exigences des extrémistes. Les escouades de jeunes gens décidés commencent à résister, bientôt aidés par tous ceux qui ont quelque chose à conserver. Survient à Bologne l'assassinat stupide, féroce, du lieutenant Giordano, mutilé de guerre, dans la salle du Conseil municipal pendant la première séance. Le lendemain matin un défilé de quelques milliers de jeunes gens en formation militaire, simplement armés de solides gourdins, apprend à la population étonnée de Bologne qu'une force nouvelle s'éveille, que cette résistance contre les extrémistes dont les gouvernements se montrent incapables est en train de s'organiser sous l'impulsion d'une force nouvelle et puissante. Dès lors les anciens restes de l'organisation fasciste de 1917 sont ramenés à la vie. Les groupes de résistance s'organisent en formation locale, puis provinciale, enfin nationale. Puis la grande assemblée de Naples, la marche sur Rome, le triomphe. De l'autre côté l'effondrement, la fuite honteuse, d'où il ressort un enseignement profond : que les excès des partis extrêmes trouvent dans la faiblesse craintive de leurs adversaires un redoutable élément de force, tandis qu'il suffit de quelques gestes énergiques pour infuser dans leurs âmes une terreur intense. La brutalité n'est pas le courage. Sous la férocité des actes accomplis par des gens qui ne comprennent ni la religion, ni la patrie, ni la famille, ni l'honneur, se cache bien souvent une profonde lâcheté. Les coups de cravache de M. Mussolini en sont un exemple frappant. Tous ces hommes qui terrorisaient l'Italie depuis des

mois et des mois, devant le verbe haut, l'attitude décidée, la menace cinglante de Mussolini, ont baissé la tête humblement, ont fui honteusement, bien que, au moment où il leur infligeait la dure leçon, Mussolini ne représentât matériellement qu'une minorité infime. La force était morale, elle résidait dans la volonté, mais elle fut suffisante pour inspirer une terreur intense à ceux-là mêmes qui pendant longtemps avaient fait de la terreur leur arme préférée.

Le premier trait dans lequel s'affirma le génie politique de Mussolini, ce fut la connaissance profonde de l'âme populaire. Cette connaissance était fondée sur des contacts, des expériences, que la vie de travail de ses premières années avaient procurés au Duce. Mais il y avait aussi un élément spirituel, presque divinatoire, qui fit apparaître comme dans un éclair la vision de l'avenir possible, des moyens propres à atteindre le but. Mussolini comprit que les égarements de la masse populaire entraînée par les extrémistes ne dérivaient point d'un sentiment profond enraciné dans l'âme. C'était seulement la peur des violences menaçantes contre lesquelles les gouvernements apeurés refusaient toute protection. Mussolini sentit alors qu'une action venant d'un gouvernement fort et décidé aurait vite fait d'arrêter le dangereux mouvement. Il comprit également que le fond de l'esprit italien est profondément religieux mais très médiocrement parlementaire. De ces données il sut tirer rapidement un admirable parti. Le succès démontra vite qu'il avait raison. Aussitôt que les grands chefs extrémistes, complètement envahis par la peur, eurent pris la fuite au delà des frontières, leur force fut annihilée, noyée misérablement dans le ridicule, et très rapidement près d'un demi-million d'ouvriers et de paysans inscrits sur les listes socialo-communistes vinrent s'inscrire sur les listes fascistes. Dans ce nombre formidable il peut y avoir quelques opportunistes se jetant du côté du succès, mais l'énormité du chiffre des conversions est une preuve évidente, indéniable, que le sentiment qui avait entraîné cette masse vers les partis extrémistes n'était pas sincère. Cette masse ne demande qu'à travailler tranquillement. Dès que les conditions de cette tranquillité lui furent assurées, elle revint à son travail, dans l'ordre et la discipline.

Quant à l'esprit parlementaire du peuple italien, il faut bien dire qu'il n'est pas bien vigoureux, ni étendu. On ne saurait oublier que l'Angleterre a employé plusieurs siècles pour en arriver à sa constitution actuelle. Ce furent des actes successifs, sagement mûris, longtemps réclamés par le peuple, répondant à des besoins effectifs, à mesure que ceux-ci s'affirmaient dans les époques, les circonstances, les plus variées. L'édifice constitutionnel s'éleva de cette façon sur des fondations solides, logiques, tandis que le peuple s'habituait aux formes consitutionnelles, en pénétrait l'esprit, qu'il appréciait, car il en tirait des garanties, des avantages pour ses propres intérêts. En Italie, comme en d'autres pays d'Europe, la marche des événements fut tout autre. Une révolution, et brusquement, en quelques jours, voire quelques heures, on applique une constitution modelée surtout sur l'expérience d'autrui. Le peuple n'a donc pas eu le temps de s'habituer, de s'attacher fortement à ces nouvelles formes qui ne répondent pas toujours à ses besoins, à ses aspirations. La situation en Italie est rendue plus compliquée encore par la différence morale et intellectuelle entre les différentes régions du pays. Des mesures adaptées à des Piémontais, des Génois ou des Milanais peuvent ne pas l'être à des Napolitains, à des Calabrais ou à des Siciliens. De plus tous les Italiens ont une mentalité claire et précise qui apparaît du reste dans leurs sciences, leur littérature, leurs arts. On n'aime vraiment que ce qui est clair, comme on aime le soleil et non la brume. Il est donc naturel qu'on désire un guide précis et vigoureux et qu'on se fatigue des discussions interminables, embrouillées, sans issue, dans lesquelles l'activité du Parlement s'embourbe comme dans une mare. Aussi l'attitude sévère de Mussolini envers la Chambre attira-t-elle vers le Chef la faveur populaire, cette même faveur qui avait entouré Crispi lorsqu'il tint fermé le Parlement pendant plusieurs mois.

La question religieuse revêt en Italie un caractère spécial. Mais qui pourrait loyalement méconnaître l'influence de la religion sur l'éducation et la morale? l'influence politique de l'organisation merveilleuse de l'Église catholique en Italie et dans le monde entier? D'autre part l'anticlérica-

lisme à outrance qui a joué un rôle indispensable dans la conquête de l'unité englobant Rome et les États Pontificaux n'a plus aujourd'hui aucune utilité. Du reste en Italie il y avait beaucoup de gens sincèrement, profondément religieux, qui étaient nettement anticléricaux. Croyants, même pratiquants, ils n'admettaient pas que la religion fût un obstacle à la patrie, estimant, et je pense avec raison, que la religion n'a qu'à gagner en se tenant éloignée et au-dessus des affaires matérielles. Ce fut une malheureuse politique, contraire aux intérêts de l'Église et de l'Italie, celle que suivit pendant de longues années le Vatican en tâchant de fondre les deux questions et en se servant des scrupules religieux des fidèles pour un but exclusivement politique. Ce temps est heureusement passé et Mussolini vit immédiatement tout le bien qu'un rapprochement aurait pu produire. Ce furent aussitôt des mesures précises visant à la forme et à la substance. Honneurs militaires aux Cardinaux tels qu'ils sont fixés par nos lois mais tombés en désuétude, respect montré, imposé de toutes les façons à la religion, à l'Église, à ses représentants. Crucifix revenu dans les écoles et sur la Tour du Capitole, appointements des curés sensiblement relevés, et en général conception plus large et généreuse, des besoins des églises. Facilités de tous les genres données aux administrations des congrégations en faveur desquelles, paraît-il même, il y aurait en préparation un projet de loi leur rendant le droit de propriété qui avait été aboli. L'attitude personnelle de Mussolini ne fait que confirmer, renforcer cette tendance. Dans ses discours il invoque fréquemment l'aide de Dieu que depuis longtemps les ministres n'osaient nommer. Il prône la nécessité, les bienfaits de la religion chrétienne et l'Église sent que le Premier ministre est convaincu, elle constate qu'il agit toujours selon les principes qu'il proclame. De là une amélioration sensible dans les rapports formels et beaucoup plus encore dans les rapports effectifs. Il est évident que l'attitude du gouvernement fasciste a entraîné vers une attitude identique, le Vatican qui conduit à la réalisation d'accords intéressants sur bien des points de politique intérieure et étrangère. Les hauts dignitaires de l'Église n'ont pu faire moins que de constater que depuis 1870 aucun gou-

vernement italien n'avait été aussi favorable à l'Église et à la religion. Aussi, lorsque certains députés du parti catholique ont voulu faire de l'opposition, ont-ils été désavoués par le Vatican bien plus soucieux à juste raison de conserver ses bons rapports avec le fascisme que de soutenir quelques députés ambitieux. Mais c'est surtout dans le bas clergé que l'enthousiasme pour le fascisme arrive au comble : les modestes curés ont bénéficié sans l'avoir demandée d'une amélioration fort sensible dans leur misérable situation matérielle et ils trouvent leur mission spirituelle parmi le peuple soutenue et facilitée par le gouvernement. Il est naturel qu'ils en soient devenus de chauds partisans et que, consciemment et inconsciemment, ils accomplissent une œuvre formidable de propagande fasciste par tous leurs moyens d'influence sur les populations. En tous cas la politique religieuse de Mussolini a obtenu sans aucun doute deux excellents résultats : renforcement du sentiment religieux, ce facteur admirable d'espoir, de discipline, de morale, qui répond aux désirs spontanés de l'âme italienne; appui donné à l'Italie et à l'idée fasciste par l'Église catholique avec sa puissance toujours croissante. Cette politique religieuse découle du principe fondamental du fascisme : la conception d'un État fort, discipliné, riche, dans lequel les efforts individuels doivent se fondre pour le bien de tous. Tout ce qui est utile au pays doit être encouragé sans hésitation, sans économies. Tout ce qui est inutile, rayé, tout ce qui cause dommage, empêché énergiquement par tous les moyens. La religion est un élément de force pour un pays, il faut donc ne pas se contenter de la respecter, il faut l'aider et la soutenir. De même Mussolini a été le premier ministre du royaume d'Italie qui ait compris l'importance des arts, des lettres, des sciences dans notre pays. Comme toujours lorsqu'il voit un problème il ne s'endort pas dessus, il le résout. Ici aussi relèvement considérable des appointements pour les professeurs des universités et des autres degrés d'enseignement, des conservatoires, des écoles des beaux-arts. Augmentation dans les dotations des bibliothèques et des laboratoires. Subventions de plus en plus larges pour expositions, théâtres, concerts, publications; enfin appui continuel et généreux à

toute manifestation de l'esprit. Combien nous sommes loin de la théorie lancée par les partis extrêmes et acceptée par les autres pendant de si longues années, selon laquelle toute dépense pour la littérature, les beaux-arts et la science pure était une dépense improductive qu'il était sage d'éviter!

Mais Mussolini ne se contente pas d'accorder des subventions. Il fait une chose qui paraîtra bien plus extraordinaire à ceux qui ont l'habitude de lutter avec les bureaux : la subvention a l'importance nécessaire et arrive au bon moment. Nous qui dirigeons des instituts artistiques ou scientifiques avons toujours le souvenir des anciens systèmes : quand nous avions besoin d'une somme pour un but que nous estimions utile, nous la demandions au ministère compétent qui commençait par ne pas répondre. On insistait (correspondance houleuse) et après quelques mois, si nos efforts étaient couronnés de succès, on obtenait le tiers ou le quart de l'argent nécessaire, quelques mois après qu'il aurait pu être utilement employé.

Maintenant, au contraire, lorsqu'une nécessité est reconnue, Mussolini y pourvoit immédiatement.

J'en ai eu moi-même des exemples saisissants.

L'idée dominante du fascisme consiste, avant tout, dans une haute conception de l'État.

Le pouvoir exécutif doit supporter la lourde responsabilité de conduire le pays, mais il doit être muni de tous les pouvoirs pour atteindre le but rapidement sans les entraves compliquées du parlementarisme et de la bureaucratie, qui depuis des années paralysent, enrayent, tout mouvement énergique.

Chaque citoyen doit être le serviteur de l'État, depuis le Premier ministre jusqu'au dernier des ouvriers et des paysans. Tous doivent, dans la mesure de leur force, contribuer au bien-être, à la tranquillité, à la force de la Communauté. Pour cela il faut l'ordre et la discipline. Plus de grèves, mais des tribunaux d'arbitres, ayant autorité pour trancher les différends, sans arrêter le travail qui est profitable à tous.

Il faut se rappeler le nombre et le caractère des grèves qui tenaient le pays dans les années 1921-1922 dans une agitation perpétuelle, dans une improductivité pernicieuse, pour apprécier ce que l'on a obtenu.

M. Mussolini s'efforce de montrer un esprit de justice envers toutes les classes. Il ne doit pas y avoir de privilèges en haut, mais il ne doit non plus y en avoir en bas.

Les partis extrêmes, qui s'étaient mis en campagne contre le privilège des soi-disant classes dominantes, avaient fini par conquérir eux-mêmes le plus terrible des privilèges.

Ils dominaient par l'effroi, augmenté par la paresseuse lâcheté des autres.

Dans un discours fameux que Mussolini tint au début de son Gouvernement, aux ouvriers de Milan, il leur cria brutalement à la figure : « Il est ridicule de m'accuser de ne pas aimer les ouvriers, cette classe d'où je sors moi-même, que je connais bien, que j'apprécie comme un des facteurs les plus puissants de la Nation. Mais il ne faut pas que les ouvriers se croient en dehors de la Nation. Ils ont tous les droits d'un citoyen, mais ils en ont aussi les devoirs », et le public d'ouvriers applaudit à tout rompre!

Puis voilà le gouvernement fasciste s'occupant de remaniements d'impôts.

Bien des classes, parmi lesquelles les petits agriculteurs, ne payaient presque aucun impôt. Mussolini ne les épargne point, mais les voilà contents de verser aussi leur part des frais généraux de l'État, ce qui permet de dégrever les industries et de leur apporter un développement plus sûr, pour le plus grand bien du pays entier.

On arrive rapidement à transformer les milliards de déficit qui en 1922 pesaient lourdement sur le bilan de l'État, des Chemins de Fer, des Postes et Télégraphes, en bénéfices. L'amour du travail revient : voilà ce qui a été réalisé par l'Italie dans ces derniers quatre ans.

Dans le service de l'État, Mussolini exige la fidélité sans limitation. Les abus du système démocratique avaient amené dans les écoles des masses d'instituteurs avec des principes hostiles à la patrie, à la religion, à la famille. Et c'était souvent à pareils individus que l'on confiait le soin de former l'âme des enfants, en gardant l'espoir ridicule qu'ils enseigneraient les bons principes, auxquels ils étaient contraires.

Mussolini a estimé justement qu'il fallait en finir avec cette hypocrisie. Lorsqu'un homme prête serment de fidélité à la

Nation, à ses institutions monarchiques, il doit être tenu de maintenir la foi, de travailler loyalement dans la voie dans laquelle il s'est engagé par serment. Il ne faut plus admettre, ni dans les écoles, ni dans la bureaucratie, les hommes qui y entrent pour prêcher la lutte contre les institutions qui les nourrissent, et qu'ils avaient juré de servir.

Un des épisodes retentissants de l'application de ces principes, fut la lutte contre les Sociétés secrètes. Comment accepter que des fonctionnaires puissent obéir, en dehors de leur chef régulier, à d'autres chefs mystérieux, qui étaient autorisés à donner des ordres souvent contraires?

Ici encore M. Mussolini fut très précis. Ceux qui veulent servir l'État doivent le servir nettement, sans arrière-pensée, avec une discipline sévère, avec une obéissance aveugle à ceux qui sont leurs chefs dans le même service. Maintenant, dans la lutte contre les sociétés secrètes, il y a eu aussi d'autres éléments. Le rapprochement avec l'Église, le nouveau respect envers la religion catholique, entraînent à la lutte, contre les partis de tendance opposée.

En outre, en Italie, la Franc-maçonnerie est surtout répandue dans le parti radical, dont tous les caractères étaient en contraste évident avec l'esprit du fascisme.

Pour bien comprendre le caractère du fascisme, il faut faire abstraction des anciennes divisions, subdivisions, groupements, dans lesquels s'éparpillaient les partis politiques de l'époque précédente. Souvent on considère le fascisme comme un retour à la réaction. C'est l'esprit conservateur qui écrase l'esprit libéral. Eh bien! ceci n'est pas exact. Le fascisme prend sans distinction, dans toutes les tendances, ce qu'il estime lui être utile, ou bien servir à la grandeur de la patrie. Aucun gouvernement libéral, et même probablement aucun gouvernement socialiste n'aurait eu le courage de prendre certaines mesures, devant lesquelles Mussolini n'a pas hésité.

Voici le cas du syndicalisme. Les conservateurs ont été très effrayés par l'application du syndicalisme, qui paraissait une mesure d'extrême-gauche. Mais si le syndicalisme n'avait pas encore acquis sa figure juridique, il existait pourtant dans le fait. Les Fédérations ouvrières existaient, elles abusaient de leur force jusqu'à mettre souvent en danger la prospérité

d'une industrie florissante. Mais, par le manque même de sanctions, elles n'assumaient aucune responsabilité de leur propre activité, elles prenaient des engagements qui souvent n'étaient pas tenus. Le système était commode. On changeait de direction si l'on s'apercevait qu'on avait fait fausse route. En outre, du côté des propriétaires, aucune organisation.

Aujourd'hui les Syndicats sont reconnus légalement, ils ont des droits et des responsabilités. Du côté des patrons les Syndicats sont aussi obligatoires, et des magistrats spéciaux rendent la justice, et disposent de moyens pour contraindre les deux parties à garder foi au contrat. Est-ce une mesure libérale ou conservatrice?

Et dans toute une série de mesures concernant l'agriculture, l'approvisionnement, les travaux publics, les communications, etc., on perçoit la volonté de mettre toute la force individuelle au service de l'État, dans l'ordre et la discipline indispensables à tout bon résultat.

Une autre préoccupation constante de Mussolini est la moralité publique et familiale. Il estime justement que la famille est l'embryon de l'État. Il est persuadé que les habitudes d'ordre, de discipline, d'économie, de moralité, doivent se développer d'abord dans le milieu de la famille, pour se répandre ensuite dans la vie nationale.

Et c'est la lutte contre la pornographie, et tous les moyens par lesquels l'immoralité s'infiltrait dans les âmes ingénues des enfants.

Une mesure qui a fait une profonde impression, mais dont peut-être tout le monde n'a pas saisi la profonde valeur morale, a été l'abolition des impôts sur les successions directes. Par le poids énorme des impôts qui grevaient les successions directes, on avait fini par tuer le sentiment de l'épargne, élément si précieux dans la famille. La conviction qu'il était inutile d'accumuler de l'argent pour ses enfants, car le fisc en absorberait la plus grande partie, poussait les classes moyennes, et même les classes agricoles et ouvrières à la jouissance immédiate. Pourquoi se priver d'un plaisir, en gardant un argent dont les enfants ne peuvent avoir qu'une partie infime? Et alors? De moins en moins d'économies, de moins en moins d'épargne, de plus en plus au contraire

de dépenses en plaisirs futiles, cinémas, parties d'auto, etc. De là, non seulement une diminution dans l'épargne générale, mais aussi l'apparition d'un esprit de gaspillage et d'amoralité dans les plus modestes familles. L'abolition de l'impôt de succession a arrêté ce mouvement. Et aujourd'hui de nouveau chacun sait qu'en économisant il peut garantir sa propre vieillesse et l'avenir de ses enfants.

Une question délicate se pose souvent. La monarchie a-t-elle été une condition indispensable à l'éclosion du fascisme, ou bien celui-ci pourrait-il subsister sous n'importe quel régime? Eh bien! je pense qu'on ne saurait nier que les institutions monarchiques contiennent des germes plus favorables au fascisme que les institutions républicaines. Mais, certainement, elles ne constituent pas une nécessité absolue. Le fascisme poursuit le renforcement d'un principe d'unité, d'ordre, de discipline. De pareils principes peuvent être appliqués aussi dans des pays non monarchiques. Il s'agit du reste d'un régime nouveau qu'il est impossible de classer parmi les anciens.

Le fascisme, tel qu'il s'est développé en Italie, constitue un phénomène italien. M. Mussolini le proclame toujours énergiquement, et se refuse à toute appréciation concernant la possibilité de l'extension de ce régime à d'autres pays. En Italie, le fascisme a été et reste essentiellement monarchique. La monarchie est sans aucun doute une force pour la Nation italienne. L'unité s'est formée par la volonté et sous l'égide d'un monarque. Tous les anciens États qui ont formé la Nation italienne étaient régis depuis longtemps par des institutions monarchiques. La grande majorité des Italiens est profondément dévouée à l'idée monarchique. Le fascisme donc, voulant avant tout la force de l'État, a compris qu'en Italie cette force s'établirait à travers la monarchie. Et dès les premiers jours Mussolini a marché fermement, loyalement dans cette voie.

Le fascisme a affirmé certains principes qu'il a immédiatement appliqués en Italie : unité, ordre, discipline, responsabilité du Gouvernement, lutte contre les abus de la démocratie parlementaire, et il a rapidement triomphé. De ce triomphe il ressort un enseignement qui dépasse les barrières

de la frontière italienne. Il apparaît avec une évidence parfaite qu'un parlementarisme dégénéré paralyse toute action vigoureuse du Gouvernement, supprime les responsabilités, conduit le pays à la décadence.

A mon avis les partis « moyens » sont appelés à disparaître : je ne vois plus que deux vrais partis. D'un côté le Communisme, le Soviet, visant la destruction de la patrie, de la famille, de la propriété, de la religion.

En face du Communisme se dresse un adversaire, qui veut, au contraire, la grandeur de la patrie, le respect de la religion, de la famille et de la propriété. En Italie cet adversaire a pris le nom de fascisme : le fascisme veut consacrer tous ses efforts à la patrie. Mais le moment viendra sans aucun doute, où, pour ne pas être engloutis par le Communisme, tous les partis qui ne sont pas cohérents devront se réunir pour se défendre. Que ce nouveau groupement prenne le nom de Fascio, ou un autre, peu importe. On ne saurait nier que le fascisme a réveillé la conception de l'autorité, de la patrie et de l'ordre, et il a prouvé que ses ennemis n'étaient pas si forts qu'ils se plaisaient à le crier.

Le triomphe est significatif, car il montre que certains dangers peuvent être détournés sans trop de difficulté par une volonté énergique.

On fait, comme il est naturel, une quantité de reproches au régime fasciste. Et tout d'abord on lui reproche la fameuse milice, comme si c'était une armée spéciale, en dehors de l'armée régulière, avec tous les dangers que ce double emploi comporte. Mais il ne faut pas oublier que, pendant une période assez longue, il y a eu des milliers et des milliers de jeunes gens, qui risquaient leur vie pour lutter contre l'envahissement du communisme. Et dans cette lutte qui préparait l'avènement du gouvernement fasciste, ces jeunes gens étaient seuls. L'armée aux ordres d'un gouvernement faible, craintif, sans faculté de résistance devant les violences croissantes des communistes, était impuissante, condamnée à l'inaction.

Eh bien! le jour du triomphe arrivé, Mussolini n'aurait certainement ni pu, ni voulu dire à tous ceux qui avaient risqué leur vie : maintenant, c'est fini, je suis arrivé, allez-vous-en!

Avant tout, un pareil geste aurait répugné à l'âme profondément loyale de Mussolini. Mais il y avait autre chose. Ces 200 000 ou 300 000 volontaires servaient aussi et servent encore d'épouvantail à tous ceux qui seraient tentés de conspirer dans l'ombre, aux ennemis de la patrie. Et ils peuvent agir dans ce champ avec une liberté d'action qu'on ne saurait laisser à une armée régulière. Enfin toute cette jeunesse enthousiaste, renvoyée brusquement, aurait été justement mécontente. Beaucoup d'entre eux, quelle que pût être leur bonne volonté, auraient été incapables de trouver un emploi assurant leur existence. Et, à un moment donné, ils auraient pu créer des centres d'agitation assez dangereux.

Au lieu de cela, cette masse est compacte, dévouée jusqu'à la mort au régime fasciste, obéissant aveuglément au chef, et constitue aujourd'hui encore une protection efficace contre toute tentative de retour à des systèmes dont le pays ne veut plus.

Du reste, la milice a désormais prêté un serment régulier au roi et à la constitution. Les rapports de ses officiers avec les officiers réguliers sont réglés d'une façon satisfaisante, le commandement supérieur a été confié à un général de l'armée régulière, au Prince Gonzaga, un des plus purs héros de la guerre, mutilé, couvert de blessures, décoré de deux médailles d'or de la valeur militaire.

Voilà pourquoi la milice existe, voilà pourquoi il est bon qu'elle existe.

Autre reproche : visées impérialistes. Mais nous ne saurions oublier en Italie que, pendant de longues années, la crainte de toute complication avait poussé les gouvernements successifs à une condescendance souvent exagérée vis-à-vis de l'étranger. La timidité de quelque rare réclamation ne constituait certainement pas un élément de succès. Quelques humiliations, trop patiemment subies, avaient fini par laisser croire que l'on pouvait impunément se jouer de la dignité de l'Italie.

Mussolini a estimé que cette situation ne pouvait durer. Et par une série d'actes énergiques il a sans aucun doute relevé considérablement le prestige italien. Aujourd'hui les Italiens qui vivent loin de leur pays (et on en évalue le nombre

à 10 millions) sentent derrière eux la patrie, qui saurait les défendre, qui ne tolérerait pas des injustices commises à leur égard. Un sentiment nouveau de dignité les encourage, les tranquillise.

D'autre part, Mussolini tâche de resserrer les liens d'amitié et d'entente avec toutes les Nations, il a le désir sincère de vivre avec elles en parfait accord. La conclusion continuelle des traités d'amitié, d'arbitrage, de commerce, est la preuve la plus éclatante de ces sentiments.

Impérialisme? Quand nous entendons dire que Mussolini rêve de conquêtes, cela nous fait sourire. Mais ni les Italiens, ni le monde entier, ne peuvent, ni ne doivent ignorer la force formidable d'expansion de la population italienne qui augmente dans le pays d'environ 480,000 âmes par an, sans compter l'augmentation des Italiens vivant à l'étranger.

Or il est juste de se préoccuper de l'avenir de cette masse croissante. On ne saurait comprimer une population dans des barrières trop étroites, cela provoquerait un malaise qui pourrait atteindre l'exaspération. Non seulement l'Italie mais le monde entier a tout intérêt à éviter pareil danger.

Non pas des conquêtes, mais des arrangements à l'amiable, qui permettent au surplus de la population de s'étendre, de gagner sa vie en travaillant dans d'autres pays, auxquels elle apporte un considérable supplément de richesse. Voilà le but que des traités intelligemment conçus doivent pouvoir atteindre, pour le plus grand avantage commun.

L'histoire de l'Argentine et de plusieurs régions du Brésil, nous fournissent d'intéressants exemples, à l'appui d'une pareille thèse.

En dehors de tous les avantages matériels que le fascisme a apportés à l'Italie dans ces dernières années, il a obtenu un autre résultat, le plus haut, le plus noble de tous. Il a su réveiller dans tout le peuple italien, et particulièrement dans les jeunes générations, le patriotisme, le respect envers l'État, envers la religion, envers la famille, l'esprit d'ordre, de discipline, enfin une vraie conscience nationale qui tendait à s'endormir sous l'effet affaiblissant de la tolérance impuissante des gouvernements précédents.

Aujourd'hui l'Italien est fier d'être Italien, il est décidé à

travailler, à sacrifier son intérêt particulier à celui de la patrie, il sent fortement le lien qui l'attache à cette patrie. Voilà un changement radical qui constitue un gage sûr d'un avenir heureux. Que ce changement gêne quelques personnes, c'est naturel.

Les groupes politiques qui avaient simplement pour but la satisfaction d'ambitions personnelles sont détruits. Se sentant désormais mis à l'écart ils ne sauraient se montrer satisfaits de la nouvelle discipline. Le brusque retour de l'ordre ne pouvait manquer de déranger ceux qui vivaient dans le désordre, et qui dans le désordre trouvaient des avantages. Mais l'énorme majorité avec le grand bon sens des masses comprend et apprécie le changement, et éprouve une profonde satisfaction de l'état actuel.

Le retour aux anciens systèmes ne serait plus toléré. Il faut bien que les partis d'opposition se convainquent de cette vérité.

Il n'est pas vrai que de la part de Mussolini il y ait un esprit d'intransigeance.

Dès la première heure Mussolini a fait appel à bon nombre d'hommes qui n'appartenaient pas au parti fasciste, et cela parce qu'il appréciait leur intelligence, leur honnêteté, leur patriotisme. Mais lorsque quelque accident parut obscurcir momentanément l'étoile du fascisme, immédiatement des craintes vinrent troubler l'âme des timides. Quelques-uns ont déjà cru apercevoir la fin du régime, et avec une imprudente impatience ils sont passés sur la rive opposée, dans l'espoir d'obtenir le prix de leur abandon. Ils se sont trompés, il est juste qu'ils souffrent aujourd'hui les conséquences de leur défection, de leur manque de foi dans celui qui fraternellement avait fait appel à leur collaboration.

Dans un régime de stricte discipline, de vigoureuse action, de foi profonde, les hésitations, les doutes ne sauraient être tolérés. Il est parfaitement logique donc, que Mussolini se débarrasse de pareils éléments, qu'il ne groupe autour de lui, comme il le fait, que des gens sûrs. Leur origine, peu importe, mais ce qui importe énormément est la sincérité de leur conviction actuelle, la fermeté de leur attitude.

A l'étranger on ne se rend pas un compte exact du véri-

table état actuel de l'Italie. Personne ne songe à contester à Mussolini des qualités éminentes d'homme d'État, ni les résultats brillants de sa politique intérieure, extérieure et financière. Mais on continue à croire, ou à faire semblant de croire, que seule la force morale, l'activité prodigieuse de l'individu, sont la cause de ces résultats. Et que la disparition de l'homme, que Dieu ne veuille permettre, signifierait la fin du régime, le retour aux vieux systèmes.

C'est une erreur profonde; aujourd'hui le fascisme est entré dans l'âme du peuple italien, toutes les classes en sont imbues, l'édifice est en granit, construit sur des fondations solides, un ouragan même ne saurait plus l'abattre.

On raconte qu'un très haut dignitaire de l'Église, interrogé par un journaliste étranger sur la durée vraisemblable du régime fasciste en Italie, aurait répondu : « Sûrement une trentaine d'années! » Et alors, le journaliste ayant insisté pour savoir qui prendrait la succession du régime fasciste, le prélat aurait répondu en souriant : « Certainement, M. Giolitti. »

Actuellement on ne saurait pas trouver d'opposition sérieuse; le groupe qu'on avait nommé « l'Aventin », mélange hybride de quelques catholiques intransigeants, de socialistes et quelques vagues libéraux, après avoir prêché l'abstention, s'est effondré. Les communistes ont pris une fuite prudente qui a détruit leur influence dans le peuple, lequel admire la force et méprise la peur. Les catholiques convaincus sont des partisans enthousiastes du fascisme qui protège et respecte la religion. Les conservateurs sont satisfaits de la ligne générale d'une politique qui répond à leur idéal; la petite industrie, le commerce, l'agriculture, les ouvriers et les paysans sont contents d'un état de choses qui permet un travail rémunérateur dans l'ordre, et en général tous les Italiens sont fiers, orgueilleux de constater l'essor nouveau de l'Italie.

Les manifestations de joie, d'admiration, d'enthousiasme, auxquelles ont donné lieu les attentats manqués contre le Premier ministre, ont montré l'amour, la confiance, l'espoir de tout le pays.

Certainement, si un jour Mussolini devait quitter sa place, un vide se ferait sentir. Ainsi advient-il chaque fois qu'un grand homme vient à disparaître, à n'importe quelle époque,

dans n'importe quel pays. En dehors de son génie d'organisation, Mussolini, en effet, a été doué par la Providence de qualités merveilleuses d'intelligence, de patriotisme, de bon sens, de loyauté, de travail. Mais la disparition de l'individu, pour grave et pénible qu'elle puisse être, ne saurait détruire la formidable organisation d'un régime qui est solidement ancré dans le peuple, dans la volonté, dans l'énergie de l'énorme majorité des Italiens.

Mussolini répète à chaque instant, et il l'a déclaré de la façon la plus solennelle au Sénat, « que tout est préparé pour faire face à n'importe quel événement, sans que le régime ait à subir une secousse pernicieuse pour le pays ».

Nous prions Dieu que cette épreuve nous soit épargnée, mais nous savons tous que le chef a dit la vérité, et il faut que cette vérité se propage dans le monde entier. Elle pourra détruire de folles espérances et inspirer plus de tranquillité justifiée sur le sort de notre pays.

Le patriotisme éclairé de Mussolini ne se limite pas au présent, mais il semble prévenir et préparer l'avenir, et dans cet avenir tous les bons Italiens ont une foi toujours plus ardente, comme ils ont la ferme volonté de continuer à suivre sans hésitations ni faiblesses la voie que le Duce leur a tracée.

COMTE DE SAN MARTINO,
de l'Institut de France,
Sénateur du Royaume d'Italie.

THÉRÈSE DESQUEYROUX

> Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment *ils se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas se faire...
>
> CHARLES BAUDELAIRE

Thérèse, beaucoup diront que tu n'existes pas. Mais je sais que tu existes, moi qui, depuis des années, t'épie et souvent t'arrête au passage, te démasque.

Adolescent, je me souviens d'avoir aperçu, dans une salle étouffante d'assises, livrée aux avocats moins féroces que les dames empanachées, ta petite figure blanche et sans lèvres.

Plus tard, dans un salon de campagne, tu m'apparus sous les traits d'une jeune femme hagarde qu'irritaient les soins de ses vieilles parentes, d'un époux naïf : « Mais qu'a-t-elle donc? disaient-ils. Pourtant nous la comblons de tout. »

Depuis lors, que de fois ai-je admiré, sur ton front vaste et beau, ta main un peu trop grande! Que de fois, à travers les barreaux vivants d'une famille, t'ai-je vue tourner en rond, à pas de louve; et de ton œil méchant et triste, tu me dévisageais.

Beaucoup s'étonneront que j'aie su imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros. Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main? Les « cœurs sur la main » n'ont pas d'histoire; mais

je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue.

J'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de Sainte Locuste. Mais plusieurs qui pourtant croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées, eussent crié au sacrilège.

Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule.

I

L'avocat ouvrit une porte. Thérèse Desqueyroux, dans ce couloir dérobé du Palais de Justice, sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspira. Elle avait peur d'être attendue, hésitait à sortir. Un homme, dont le col du pardessus était relevé, se détacha d'un platane; elle reconnut son père. L'avocat cria : « Non-Lieu » et, se retournant vers Thérèse :

— Vous pouvez sortir : il n'y a personne.

Elle descendit des marches mouillées. Oui, la petite place semblait déserte. Son père ne l'embrassa pas, ne lui donna pas même un regard; il interrogeait l'avocat Duros qui répondait à mi-voix, comme s'ils eussent été épiés. Elle entendait confusément leurs propos :

— Je recevrai demain l'avis officiel de non-lieu.

— Il ne peut plus y avoir de surprise?

— Non : les carottes sont cuites, comme on dit.

— Après la déposition de mon gendre, c'était couru.

— Couru... couru... On ne sait jamais.

— Du moment que, de son propre aveu, il ne comptait jamais les gouttes...

— Vous savez, Larroque, dans ces sortes d'affaires, le témoignage de la victime...

La voix de Thérèse s'éleva :

— Il n'y a pas eu de victime.

— J'ai voulu dire : victime de son imprudence, madame.

Les deux hommes, un instant, observèrent la jeune femme

immobile, serrée dans son manteau, et ce blême visage qui n'exprimait rien. Elle demanda où était la voiture; son père l'avait fait attendre sur la route de Budos, en dehors de la ville, pour ne pas attirer l'attention.

Ils traversèrent la place : des feuilles de platane étaient collées aux bancs trempés de pluie. Heureusement, les jours avaient bien diminué. D'ailleurs, pour rejoindre la route de Budos, on peut suivre les rues les plus désertes de la sous-préfecture. Thérèse marchait entre les deux hommes qu'elle dominait du front et qui de nouveau discutaient comme si elle n'eût pas été présente; mais, gênés par ce corps de femme qui les séparait, ils le poussaient du coude. Alors elle demeura un peu en arrière, déganta sa main gauche pour arracher de la mousse aux vieilles pierres qu'elle longeait. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole; la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur. Mais le crépuscule recouvrait Thérèse, empêchait que les hommes la reconnussent. L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville : elle y retrouvait le parfum de la vie qui lui était rendue enfin; elle fermait les yeux au souffle de la terre endormie, herbeuse et mouillée; s'efforçait de ne pas entendre les propos du petit homme aux courtes jambes arquées qui, pas une fois, ne se retourna vers sa fille; elle aurait pu choir au bord de ce chemin; ni lui, ni Duros ne s'en fussent aperçus. Ils n'avaient plus peur d'élever la voix.

— La déposition de monsieur Desqueyroux était excellente, oui. Mais il y avait cette ordonnance : en somme, il s'agissait d'un faux... Et c'était le docteur Pédemay qui avait porté plainte...

— Il a retiré sa plainte...

— Tout de même, l'explication qu'elle a donnée : cet inconnu qui lui remet une ordonnance...

Thérèse, moins par lassitude que pour échapper à ces paroles dont on l'étourdissait depuis des semaines, ralentit en vain sa marche; impossible de ne pas entendre le fausset de son père :

— Je le lui ai assez dit : « Mais, malheureuse, trouve autre chose... trouve autre chose... »

Il le lui avait assez dit, en effet, et pouvait se rendre justice. Pourquoi s'agite-t-il encore? Ce qu'il appelle l'honneur du nom est sauf; d'ici les élections sénatoriales, nul ne se souviendra plus de cette histoire. Ainsi songe Thérèse qui voudrait bien ne pas rejoindre les deux hommes; mais dans le feu de la discussion, ils s'arrêtent au milieu de la route et gesticulent.

— Croyez-moi, Larroque, faites front; prenez l'offensive dans le *Semeur* de dimanche; préférez-vous que je m'en charge? Il faudrait un titre comme *La rumeur infâme*...

— Non, mon vieux, non, non : que répondre, d'ailleurs? C'est trop évident que l'instruction a été bâclée; on n'a pas même eu recours aux experts en écriture; le silence, l'étouffement, je ne connais que ça. J'agirai, j'y mettrai le prix; mais, pour la famille, il faut recouvrir tout ça... il faut recouvrir...

Thérèse n'entendit pas la réponse de Duros, car ils avaient allongé le pas. Elle aspira de nouveau la nuit pluvieuse, comme un être menacé d'étouffement; et soudain s'éveilla en elle le visage inconnu de Julie Bellade, sa grand'mère maternelle — inconnu : on eût cherché vainement chez les Larroque ou chez les Desqueyroux un portrait, un daguerréotype, une photographie de cette femme dont nul ne savait rien, sinon qu'elle était partie un jour. Thérèse imagine qu'elle aurait pu être ainsi effacée, anéantie, et que plus tard il n'eût pas même été permis à sa fille, à sa petite Marie, de retrouver dans un album la figure de celle qui l'a mise au monde. Marie, à cette heure, déjà s'endort dans une chambre d'Argelouse où Thérèse arrivera tard, ce soir; alors la jeune femme entendra dans les ténèbres ce sommeil d'enfant; elle se penchera, et ses lèvres chercheront, comme de l'eau, cette vie endormie.

Au bord du fossé, les lanternes d'une calèche, dont la capote était rabattue, éclairaient deux croupes maigres de chevaux. Au delà, se dressait, à gauche et à droite de la route, une muraille sombre de forêt. D'un talus à l'autre, les cimes des premiers pins se rejoignaient et, sous cet arc, s'enfonçait la route mystérieuse. Le ciel, au-dessus d'elle, se frayait un lit encombré de branches. Le cocher contemplait

Thérèse avec une attention goulue. Comme elle lui demandait s'ils arriveraient assez tôt pour le dernier train, à la gare du Nizan, il la rassura : tout de même, mieux valait ne pas s'attarder.

— C'est la dernière fois que je vous donne cette corvée, Gardère.

— Madame n'a plus à faire ici?

Elle secoua la tête et l'homme la dévorait toujours des yeux. Devrait-elle, toute sa vie, être ainsi dévisagée?

— Alors, tu es contente?

Son père semblait enfin s'apercevoir qu'elle était là. Thérèse, d'un bref regard, scruta ce visage sali de bile, ces joues hérissées de durs poils d'un blanc jaune que les lanternes éclairaient vivement. Elle dit à voix basse : « J'ai tant souffert... je suis rompue... » puis s'interrompit : à quoi bon parler? Il ne l'écoute pas; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve? Cela seul compte : son ascension vers le Sénat interrompue, compromise à cause de cette fille (toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiotes). Heureusement elle ne s'appelle plus Larroque; c'est une Desqueyroux. La Cour d'assises évitée, il respire. Comment empêcher les adversaires d'entretenir la plaie? Dès demain, il ira voir le Préfet. Dieu merci, on tient le directeur de la *Lande Conservatrice* : cette histoire de petites filles... Il prit le bras de Thérèse :

— Monte vite; il est temps.

Alors l'avocat, perfidement peut-être, — ou pour que Thérèse ne s'éloignât pas, sans qu'il lui eût adressé une parole, demanda si elle rejoignait dès ce soir M. Bernard Desqueyroux. Comme elle répondait : « Mais bien sûr, mon mari m'attend... » elle se représenta pour la première fois, depuis qu'elle avait quitté le juge, qu'en effet, dans quelques heures, elle passerait le seuil de la chambre où son mari était étendu, un peu malade encore, — et qu'une indéfinie suite de jours, de nuits, s'ouvrait, au long desquels il faudrait vivre tout contre cet homme.

Établie chez son père, aux portes de la petite ville, depuis l'ouverture de l'instruction, sans doute avait-elle souvent fait ce même voyage qu'elle entreprenait ce soir; mais elle n'avait alors aucune autre préoccupation que de renseigner exacte-

ment son mari; elle écoutait, avant de monter en voiture, les derniers conseils de Duros touchant les réponses que devait faire M. Desqueyroux lorsqu'il serait de nouveau interrogé; — aucune angoisse chez Thérèse, en ce temps-là, aucune gêne à l'idée de se retrouver face à face avec cet homme malade : il s'agissait alors entre eux, non de ce qui s'était passé réellement, mais de ce qu'il importait de dire ou de ne pas dire. Jamais les deux époux ne furent mieux unis que par cette défense : unis dans une seule chair — la chair de leur petite fille Marie. Ils recomposaient, à l'usage du juge, une histoire simple, fortement liée et qui pût satisfaire ce logicien. Thérèse, à cette époque, montait dans la même calèche qui l'attend, ce soir; — mais avec quelle impatience d'achever ce voyage nocturne dont elle souhaite à présent de ne pas voir la fin! Elle se souvient qu'à peine en voiture, elle eût voulu être déjà dans cette chambre d'Argelouse, et se remémorait les renseignements qu'attendait Bernard Desqueyroux (qu'il ne craigne pas d'affirmer qu'elle lui avait parlé, un soir, de cette ordonnance dont un homme inconnu l'avait suppliée de se charger, sous prétexte qu'il n'osait plus paraître chez le pharmacien à qui il devait de l'argent... Maître Duros n'était pas d'avis que Bernard allât jusqu'à prétendre qu'il se souvenait d'avoir reproché à sa femme une telle imprudence)...

Le cauchemar dissipé, de quoi parleront-ils ce soir, Bernard et Thérèse? Elle voit en esprit la maison perdue où il l'attend; elle imagine le lit au centre de cette chambre carrelée, la lampe basse sur la table parmi des journaux et des fioles... Les chiens de garde que la voiture a réveillés aboient encore puis se taisent; et de nouveau régnera ce silence solennel, comme durant les nuits où elle contemplait Bernard en proie à d'atroces vomissements. Thérèse s'efforce d'imaginer le premier regard qu'ils échangeront tout à l'heure; puis cette nuit, et le lendemain, le jour qui suivra, les semaines, dans cette maison d'Argelouse où ils n'auront plus à construire ensemble une version avouable du drame qu'ils ont vécu. Rien ne sera plus entre eux que ce qui fut réellement... ce qui fut réellement... Prise de panique, Thérèse

balbutie, tournée vers l'avocat (mais c'est au vieux qu'elle s'adresse) :

— Je compte demeurer quelques jours auprès de monsieur Desqueyroux. Puis, si le mieux s'accentue, je reviendrai chez mon père.

— Ah ! ça, non, ma petite : non, non.

Et comme Gardère sur son siège s'agitait, M. Larroque reprit à voix plus basse :

— Tu deviens tout à fait folle? Quitter ton mari en ce moment? Il faut que vous soyez comme les deux doigts de la main... comme les deux doigts de la main, entends-tu? jusqu'à la mort...

— Tu as raison, père; où avais-je la tête? Alors c'est toi qui viendras à Argelouse?

— Mais, Thérèse, je vous attendrai chez moi les jeudis de foire, comme d'habitude. Vous viendrez comme vous êtes toujours venus!

C'était incroyable qu'elle ne comprît pas que la moindre dérogation aux usages serait leur mort. C'était bien entendu? Il pouvait compter sur Thérèse? Elle avait causé à la famille assez de mal...

— Tu feras tout ce que ton mari te dira de faire. Je ne peux pas mieux dire.

Et il la poussa dans la voiture.

Thérèse vit se tendre vers elle la main de l'avocat, ses durs ongles noirs : « Tout est bien qui finit bien », dit-il; et c'était du fond du cœur : si l'affaire avait suivi son cours, il n'en aurait guère eu le bénéfice; la famille eût fait appel à Me Peyrecave, du bareau bordelais. Oui, tout était bien...

II

Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime. Elle se console d'avoir oublié ses cigarettes, détestant de fumer dans le noir. Les lanternes éclairent les talus, une frange de fougères, la base des pins géants. Les piles de cailloux détruisent l'ombre de l'équipage. Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans

que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse; elle espère ne l'atteindre jamais; plus d'une heure de voiture jusqu'à la gare du Nizan; puis ce petit train qui s'arrête indéfiniment à chaque gare. De Saint-Clair même où elle descendra jusqu'à Argelouse, dix kilomètres à parcourir en carriole (telle est la route qu'aucune auto n'oserait s'y engager la nuit). Le destin, à toutes les étapes, peut encore surgir, la délivrer; Thérèse cède à cette imagination qui l'eût possédée, la veille du jugement, si l'inculpation avait été maintenue : l'attente du tremblement de terre. Elle enlève son chapeau, appuie contre le cuir odorant sa petite tête blême et ballottée, livre son corps aux cahots. Elle avait vécu, jusqu'à ce soir, d'être traquée; maintenant que la voilà sauve, elle mesure son épuisement. Joues creuses, pommettes, lèvres aspirées, et ce large front magnifique composent une figure de condamnée — oui, bien que les hommes ne l'aient pas reconnue coupable — condamnée à la solitude éternelle. Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élancement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change. Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement, avec la main droite, sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain? Thérèse ferme les yeux, les rouvre et, comme les chevaux vont au pas, s'efforce de reconnaître cette montée. Ah! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n'imagine. Ne rien prévoir. Dormir... Pourquoi n'est-elle plus dans la calèche? Cet homme derrière un tapis vert : le juge d'instruction... encore lui... Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. Sa tête remue de gauche à droite : l'ordonnance de non-lieu ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. Un fait nouveau? Thérèse se détourne pour que l'ennemi ne voie pas sa figure décomposée. « Rappelez vos souvenirs, madame. Dans la poche intérieure de cette vieille pélerine — celle dont vous n'usez plus qu'en octobre, pour la chasse à la palombe, — n'avez-vous rien oublié, rien dissimulé? »

Impossible de protester; elle étouffe. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante :

Chloroforme : 10 grammes.
Aconitine : 2 grammes.
Digitaline : 20 centigrammes.

Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille; sa poitrine dilatée s'emplit de brouillard (ce doit être la descente du ruisseau blanc). Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du Brevet simple. Elle goûte, ce soir, la même allégeance qu'à ses réveils d'alors : à peine un peu de trouble parce que le non-lieu n'était pas encore officiel : « Mais tu sais bien qu'il doit être d'abord notifié à l'avocat... »

Libre... que souhaiter de plus? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché, apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de « préparer sa confession », selon le mot que sa dévote amie, Anne de la Trave, répétait chaque samedi de leurs vacances heureuses. Petite sœur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants.

Certes elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse : « Tu ne peux imaginer cette délivrance après l'aveu, après le pardon, — lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais. » Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout; je lui dirai... »

Que lui dirait-elle? Par quel aveu commencer? Des paroles suffisent-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles? Comment font-ils, tous

ceux qui connaissent leurs crimes?... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... »

Une fumeuse lampe à pétrole éclairait le mur crépi de la gare de Nizan et une carriole arrêtée. (Que les ténèbres se reforment vite à l'entour!) D'un train garé venait des mugissements, des bêlements tristes. Gardère prit le sac de Thérèse et, de nouveau, il la dévorait des yeux. Sa femme avait dû lui recommander : « Tu regarderas bien comment elle est, quelle tête elle fait... » Pour le cocher de M. Larroque, Thérèse d'instinct retrouvait ce sourire qui faisait dire aux gens : « On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme... » Elle le pria d'aller prendre sa place au guichet, car elle craignait de traverser la salle d'attente où deux métayères assises, un panier sur les genoux et branlant la tête, tricotaient.

Quand il rapporta le billet, elle lui dit de garder la monnaie. Il toucha de la main sa casquette, puis, les rênes rassemblées, se retourna une dernière fois pour dévisager la fille de son maître.

Le train n'était pas formé encore. Naguère, à l'époque des grandes vacances ou de la rentrée des classes, Thérèse Larroque et Anne de la Trave se faisaient une joie de cette halte à la gare du Nizan. Elles mangeaient à l'auberge un œuf frit sur du jambon, puis allaient, se tenant par la taille, sur cette route si ténébreuse ce soir; mais Thérèse ne la voit, en ces années finies, que blanche de lune. Alors elles riaient de leurs longues ombres confondues. Sans doute parlaient-elles de leurs maîtresses, de leurs compagnes, — l'une défendant son couvent, l'autre son lycée. « Anne... » Thérèse prononce son nom à haute voix, dans le noir. C'était d'elle qu'il faudrait d'abord entretenir Bernard... Le plus précis des hommes, ce Bernard. Il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce lacis de défilés, de passages. Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert? Il le faut pourtant. Aucun autre geste

possible, tout à l'heure, en pénétrant dans la chambre, que de s'asseoir au bord du lit et d'entraîner Bernard d'étape en étape jusqu'au point où il arrêtera Thérèse : « Je comprends maintenant; lève-toi; sois pardonnée. »

Elle traversa à tâtons le jardin du chef de gare, sentit des chrysanthèmes sans les voir. Personne dans le compartiment de première, où d'ailleurs le lumignon n'eût pas suffi à éclairer son visage. Impossible de lire : mais quel récit n'eût paru fade à Thérèse, au prix de sa vie terrible? Peut-être mourrait-elle de honte, d'angoisse, de remords, de fatigue, — mais elle ne mourrait pas d'ennui.

Elle se rencogna, ferma les yeux. Était-il vraisemblable qu'une femme de son intelligence n'arrivât pas à rendre ce drame intelligible? Oui, sa confession finie, Bernard la relèverait : « Va en paix, Thérèse, ne t'inquiète plus. Dans cette maison d'Argelouse, nous attendrons ensemble la mort, sans que nous puissent jamais séparer les choses accomplies. J'ai soif. Descends toi-même à la cuisine. Prépare un verre d'orangeade. Je le boierai d'un trait, même s'il est trouble. Qu'importe que le goût me rappelle celui qu'avait autrefois mon chocolat du matin? Tu te souviens, ma bien-aimée, de ces vomissements? Ta chère main soutenait ma tête; tu ne détournais pas les yeux de ce liquide verdâtre; mes syncopes ne t'effrayaient pas. Pourtant, comme tu devins pâle cette nuit où je m'aperçus que mes jambes étaient inertes, insensibles! Je grelottais, tu te souviens? Et cet imbécile de docteur Pédemay stupéfait que ma température fût si basse et mon pouls si agité... »

« Ah! songe Thérèse, il n'aura pas compris. Il faudra tout reprendre depuis le commencement... Où est le commencement de nos actes? Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. » Thérèse remontera-t-elle jusqu'à son enfance? mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement.

L'enfance de Thérèse : de la neige à la source du fleuve le plus sali. Au lycée, elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses

compagnes. Les maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque : « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtiment... » Ainsi s'exprimait une de ses maîtresses. Thérèse s'interroge : « Étais-je si heureuse? Étais-je si candide? Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir un aspect de pureté; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces. Le lycée, au delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis où ne pénétrait pas l'homme. Alors je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que, dans ces années d'avant la vie, je vivais ma vraie vie? Pure, je l'étais : un ange, oui! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais, et de celui qui me venait de mes amies; pure souffrance qu'aucun remords n'altérait : douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs. »

La récompense de Thérèse, c'était, à la saison brûlante, de ne pas se juger indigne d'Anne qu'elle rejoignait sous les chênes d'Argelouse. Il fallait qu'elle pût dire à l'enfant élevée au Sacré-Cœur : « Pour être aussi pure que tu l'es, je n'ai pas besoin de tous ces rubans ni de toutes ces rengaines... » Encore la pureté d'Anne de la Trave était-elle faite surtout d'ignorance. Les dames du Sacré-Cœur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles. Thérèse les méprisait de confondre vertu et ignorance : « Toi, chérie, tu ne connais pas la vie... » répétait-elle en ces lointains étés d'Argelouse. Ces beaux étés... Thérèse, dans le petit train qui démarre enfin, s'avoue que c'est vers eux qu'il faut que sa pensée remonte, si elle veut voir clair. Incroyable vérité que, dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus. Matinées trop bleues : mauvais signe pour le temps de l'après-midi et du soir. Elles annoncent les parterres saccagés, les branches rompues et toute cette boue. Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie; nul tournant brusque : elle a descendu une pente

insensible, lentement d'abord, puis plus vite. La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit.

Quelle fatigue! A quoi bon découvrir les ressorts secrets de ce qui est accompli? La jeune femme, à travers les vitres, ne distingue rien hors le reflet de sa figure morte. Le rythme du petit train se rompt; la locomotive siffle longuement, approche avec prudence d'une gare. Un falot balancé par un bras, des appels en patois, les cris aigus des porcelets débarqués : Uzeste déjà. Une station encore, et ce sera Saint-Clair d'où il faudra accomplir en carriole la dernière étape vers Argelouse. Qu'il reste peu de temps à Thérèse pour préparer sa défense!

III

Argelouse est réellement une extrémité de la terre; un de ces lieux au delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies sans église, ni mairie, ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair, auquel les relie une seule route défoncée. Ce chemin plein d'ornières et de trous se mue, au delà d'Argelouse, en sentiers sablonneux; et jusqu'à l'Océan il n'y a plus rien que quatre-vingts kilomètres de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes où à la fin de l'hiver les brebis ont la couleur de la cendre. Les meilleures familles de Saint-Clair sont issues de ce quartier perdu. Vers le milieu du dernier siècle, alors que la résine et le bois commencèrent d'ajouter aux maigres ressources qu'ils tiraient de leurs troupeaux, les grands-pères de ceux qui vivent aujourd'hui s'établirent à Saint-Clair, et leurs logis d'Argelouse devinrent des métairies. Les poutres sculptées de l'auvent, parfois une cheminée en marbre, témoignent de leur ancienne dignité. Elles se tassent un peu plus chaque année et la grande aile fatiguée d'un de leurs toits touche presque la terre.

Deux de ces vieilles demeures, pourtant, sont encore des

maisons de maîtres. Les Larroque et les Desqueyroux ont laissé leurs logis d'Argelouse tels qu'ils les reçurent des ascendants. Jérôme Larroque, maire et conseiller général de B... et qui avait aux portes de cette sous-préfecture sa résidence principale, ne voulut jamais rien changer à ce domaine d'Argelouse qui lui venait de sa femme (morte en couches, alors que Thérèse était encore au berceau) et où il ne s'étonnait pas que la jeune fille eût le goût de passer les vacances. Elle s'y installait dès juillet, sous la garde d'une sœur aînée de son père, tante Clara, vieille fille sourde qui aimait aussi cette solitude parce qu'elle n'y voyait pas, disait-elle, les lèvres des autres remuer et qu'elle savait qu'on n'y pouvait rien entendre que le vent dans les pins. M. Larroque se félicitait de ce qu'Argelouse, qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard Desqueyroux qu'elle devait épouser, un jour, selon le vœu des deux familles, et bien que leur accord n'eût pas un caractère officiel.

Bernard Desqueyroux avait hérité de son père, à Argelouse, une maison voisine de celle des Larroque; on ne l'y voyait jamais avant l'ouverture de la chasse et il n'y couchait qu'en octobre, ayant installé non loin sa palombière. L'hiver, ce garçon raisonnable suivait à Paris des cours de droit; l'été, il ne donnait que peu de jours à sa famille : Victor de la Trave l'exaspérait, que sa mère, veuve, avait épousé « sans le sou » et dont les grandes dépenses étaient la fable de Saint-Clair. Sa demi-sœur, Anne, lui paraissait trop jeune alors pour qu'il pût lui accorder quelque attention. Songeait-il beaucoup plus à Thérèse? Tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre et le sage garçon était, sur ce point, d'accord avec tout le pays. Mais il ne laissait rien au hasard et mettait son orgueil dans la bonne organisation de la vie : « On n'est jamais malheureux que par sa faute... » répétait ce jeune homme un peu trop gras. Jusqu'à la trentaine, il fit une part égale au travail et au plaisir; s'il ne dédaignait ni la nourriture, ni l'alcool, ni surtout la chasse, il travaillait d' « arrache pied », selon l'expression de sa mère. Car un mari doit être plus instruit que sa femme; et déjà l'intelligence de Thérèse était fameuse; un esprit fort, sans doute... Mais Bernard savait à quelles raisons cède une

femme; et puis ce n'était pas mauvais, lui répétait sa mère, « d'avoir un pied dans les deux camps »; le père Larroque pourrait le servir. A trente ans, Bernard Desqueyroux, après quelques voyages « fortement potassés d'avance » en Italie, en Espagne, aux Pays-Bas, épouserait la fille la plus riche et la plus intelligente de la lande, peut-être pas la plus jolie; « mais on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme ».

Thérèse sourit à cette caricature de Bernard qu'elle dessine en esprit : « Au vrai, il était plus fin que la plupart des garçons que j'eusse pu épouser. » Les femmes de la lande sont très supérieures aux hommes qui, dès le collège, vivent entre eux et ne s'affinent guère; la lande a gardé leur cœur; ils continuent d'y demeurer en esprit; rien n'existe pour eux que les plaisirs qu'elle leur dispense; ce serait la trahir, la quitter un peu plus que de perdre la ressemblance avec leurs métayers, de renoncer au patois, aux manières frustes et sauvages. Sous la dure écorce de Bernard, n'y avait-il une espèce de bonté? Lorsqu'il était tout près de mourir, les métayers disaient : « Après lui, il n'y aura plus de monsieur, ici ». Oui, de la bonté, et aussi une justesse d'esprit, une grande bonne foi; il ne parle guère de ce qu'il ne connaît pas; il accepte ses limites. Adolescent, il n'était point si laid, cet Hippolyte mal léché — moins curieux des jeunes filles que du lièvre qu'il forçait dans la lande...

Pourtant ce n'est pas lui que Thérèse, les paupières baissées, la tête contre la vitre du wagon, voit surgir à bicyclette en ces matinées d'autrefois, sur la route de Saint-Clair à Argelouse, vers neuf heures, avant que la chaleur soit à son comble; non pas le fiancé indifférent, mais sa petite sœur Anne, le visage en feu, — et déjà les cigales s'allumaient de pin en pin et sous le ciel commençait à ronfler la fournaise de la lande. Des millions de mouches s'élevaient des hautes brandes : « Remets ton manteau pour entrer au salon; c'est une glacière... » Et la tante Clara ajoutait : « Ma petite, vous aurez à boire quand vous ne serez plus en nage... » Anne criait à la sourde d'inutiles paroles de bienvenue : « Ne t'égosille pas, chérie, elle comprend tout au mouvement des lèvres... »

Mais la jeune fille articulait en vain chaque mot et déformait sa bouche minuscule : la tante répondait au hasard jusqu'à ce que les amies fussent obligées de fuir pour rire à l'aise.

Du fond d'un compartiment obscur, Thérèse regarde ces jours purs de sa vie — purs, mais éclairés d'un frêle bonheur imprécis; et cette trouble lueur de joie, elle ne savait pas alors que ce devait être son unique part en ce monde. Rien ne l'avertissait que tout son lot tenait dans un salon ténébreux, au centre de l'été implacable, — sur ce canapé de reps rouge, auprès d'Anne dont les genoux rapprochés soutenaient un album de photographies. D'où lui venait ce bonheur? Anne avait-elle un seul des goûts de Thérèse? Elle haïssait la lecture, n'aimait que coudre, jacasser et rire. Aucune idée sur rien, tandis que Thérèse dévorait du même appétit les romans de Paul de Kock, les *Causeries du Lundi*, *L'Histoire du Consulat*, tout ce qui traîne dans les placards d'une maison de campagne. Aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi où le feu du ciel assiège les hommes barricadés dans une demi-ténèbre. Et Anne parfois se levait pour voir si la chaleur était tombée. Mais, les volets à peine entr'ouverts, la lumière pareille à une gorgée de métal en fusion, soudain jaillie, semblait brûler la natte, et il fallait, de nouveau, tout clore et se tapir.

Même au crépuscule, et lorsque déjà le soleil ne rougissait plus que le bas des pins et que s'acharnait, tout près du sol, une dernière cigale, la chaleur demeurait stagnante sous les chênes. Comme elles se fussent assises au bord d'un lac, les amies s'étendaient à l'orée du champ. Des nuées orageuses leur proposaient de glissantes images; mais avant que Thérèse ait eu le temps de distinguer la femme ailée qu'Anne voyait dans le ciel, ce n'était déjà plus, disait la jeune fille, qu'une étrange bête étendue.

En septembre, elles pouvaient sortir après la collation et pénétrer dans le pays de la soif : pas le moindre filet d'eau à Argelouse; il faut marcher longtemps dans le sable avant d'atteindre les sources du ruisseau appelé la Hure. Elles crèvent, nombreuses, un bas-fond d'étroites prairies entre les racines des aulnes. Les pieds nus des jeunes filles devenaient insensibles dans l'eau glaciale, puis, à peine secs,

étaient de nouveau brûlants. Une de ces cabanes qui servent en octobre aux chasseurs de palombes, les accueillait comme naguère le salon obscur. Rien à se dire; aucune parole : les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu'à l'approche d'un vol, il fait le signe du silence. Ainsi leur semblait-il qu'un seul geste aurait fait fuir leur informe et chaste bonheur. Anne, la première, s'étirait — impatiente de tuer des alouettes au crépuscule; Thérèse, qui haïssait ce jeu, la suivait pourtant, insatiable de sa présence. Anne décrochait dans le vestibule le calibre 24 qui ne repousse pas. Son amie, demeurée sur le talus, la voyait au milieu du seigle viser le soleil comme pour l'éteindre. Thérèse se bouchait les oreilles; un cri ivre s'interrompait dans le bleu, et la chasseresse ramassait l'oiseau blessé, le serrait d'une main précautionneuse et, tout en caressant de ses lèvres les plumes chaudes, l'étouffait.

— Tu viendras demain?

— Oh! non; pas tous les jours.

Elle ne souhaitait pas de la voir tous les jours; — parole raisonnable à laquelle il ne fallait rien opposer; toute protestation eût paru, à Thérèse même, incompréhensible. Anne préférait ne pas revenir; Rien ne l'en eût empêchée sans doute; mais pourquoi se voir tous les jours? « Elles finiraient, disait-elle, par se prendre en grippe. » Thérèse répondait : « Oui... oui... surtout ne t'en fais pas une obligation : reviens quand le cœur t'en dira... quand tu n'auras rien de mieux. » L'adolescente à bicyclette disparaissait sur la route déjà sombre en faisant sonner son grelot.

Thérèse revenait vers la maison; les métayers la saluaient de loin; les enfants ne l'approchaient pas. C'était l'heure où des brebis s'épandaient sous les chênes et soudain elles couraient toutes ensemble, et le berger criait. Sa tante la guettait sur le seuil et, comme font les sourdes, parlait sans arrêt pour que Thérèse ne lui parlât pas. Qu'était-ce donc que cette angoisse? Elle n'avait pas envie de lire; elle n'avait envie de rien; elle errait de nouveau : « Ne t'éloigne pas : on va servir. » Elle revenait au bord de la route — vide aussi loin que pouvait aller son regard. La cloche tintait au seuil de la

cuisine. Peut-être faudrait-il, ce soir, allumer la lampe. Le silence n'était pas plus profond pour la sourde immobile et les mains croisées sur la nappe, que pour cette jeune fille un peu hagarde.

Bernard, Bernard, comment t'introduire dans ce monde confus — toi qui appartiens à la race aveugle, à la race implacable des simples? Mais, songe Thérèse, dès les premiers mots il m'interrompra. « Pourquoi m'avez-vous épousé? je ne courais pas après vous... » Pourquoi l'avait-elle épousé? C'était vrai qu'il n'avait montré aucune hâte. Thérèse se souvient que la mère de Bernard, madame Victor de la Trave, répétait à tout venant : « Il aurait bien attendu, mais elle l'a voulu, elle l'a voulu, elle l'a voulu. Elle n'a pas nos principes, malheureusement; par exemple, elle fume comme un sapeur : un genre qu'elle se donne. Mais c'est une nature très droite, franche comme l'or. Nous aurons vite fait de la ramener aux idées saines. Certes, tout ne nous sourit pas dans ce mariage. Oui... la grand'mère Bellade... je sais bien... mais c'est oublié, n'est-ce pas? On peut à peine dire qu'il y ait eu scandale, tellement ça a été bien étouffé. Vous croyez à l'hérédité, vous? Le père pense mal, c'est entendu; mais il ne lui a donné que de bons exemples : c'est un saint laïque. Et il a le bras long. On a besoin de tout le monde. Enfin, il faut bien passer sur quelque chose. Et puis, vous me croirez si vous voulez : elle est plus riche que nous. C'est incroyable, mais c'est comme ça. Et en adoration devant Bernard, ce qui ne gâte rien. »

Oui, elle avait été en adoration devant lui : aucune attitude qui demandât moins d'effort. Dans le salon d'Argelouse ou sous les chênes au bord du champ, elle n'avait qu'à lever vers lui ses yeux que c'était sa science d'emplir de candeur amoureuse. Une telle proie à ses pieds flattait le garçon mais ne l'étonnait pas. « Ne joue pas avec elle, lui répétait sa mère, elle se ronge. »

« Je l'ai épousé parce que... » Thérèse, les sourcils froncés, une main sur ses yeux, cherche à se souvenir. Il y avait cette joie puérile de devenir, par ce mariage, la belle-sœur d'Anne.

Mais c'était Anne surtout qui en éprouvait de l'amusement; pour Thérèse, ce lien ne comptait guère. Au vrai, pourquoi en rougir? Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. « Elle avait toujours eu la propriété dans le sang. » Lorsque après les longs repas, sur la table desservie on apporte l'alcool, Thérèse était restée souvent avec les hommes, retenue par leurs propos touchant les métayers, les poteaux de mine, la gemme, la térébenthine. Les évaluations de propriétés la passionnaient. Nul doute que cette domination sur une grande étendue de forêt l'ait séduite : « Lui aussi, d'ailleurs, était amoureux de mes pins... » Mais Thérèse avait obéi, peut-être, à un sentiment plus obscur qu'elle s'efforce de mettre à jour : peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique? Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. Jamais elle ne parut si raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles : elle s'incrustait dans un bloc familial, « elle se casait »; elle entrait dans un ordre. Elle se sauvait.

Ils suivaient, en ce printemps de leurs fiançailles, ce chemin de sable qui va d'Argelouse à Vilméja. Les feuilles mortes des chênes salissaient encore l'azur; les fougères sèches jonchaient le sol que perçaient les nouvelles crosses, d'un vert acide. Bernard disait : « Faites attention à votre cigarette; ça peut brûler encore; il n'y a plus d'eau dans la lande. » Elle avait demandé : « Est-ce vrai que les fougères contiennent de l'acide prussique? » Bernard ne savait pas si elles en contenaient assez pour qu'on pût s'empoisonner. Il l'avait interrogée tendrement : « Vous avez envie de mourir? » Elle avait ri. Il avait émis le vœu qu'elle devînt plus simple. Thérèse se souvient qu'elle avait fermé les yeux, tandis que deux grandes mains enserraient sa petite tête, et qu'une voix disait contre son oreille : « Il y a là encore quelques idées fausses. » Elle avait répondu : « A vous de les détruire, Bernard. » Ils avaient observé le travail des maçons qui ajoutaient une chambre à la métairie de Vilméja. Les proprié-

taires, des Bordelais, y voulaient installer leur dernier fils « qui s'en allait de la poitrine ». Sa sœur était morte du même mal. Bernard éprouvait beaucoup de dédain pour ces Azévédo : « Ils jurent leurs grands dieux qu'ils ne sont pas d'origine juive... mais on n'a qu'à les voir. Et avec ça, tuberculeux; toutes les maladies... » Thérèse était calme. Anne reviendrait du couvent de Saint-Sébastien pour le mariage. Elle devait quêter avec le fils Deguilhem. Elle avait demandé à Thérèse de lui décrire « par retour du courrier » les robes des autres demoiselles d'honneur : « Ne pourrait-elle en avoir des échantillons? C'était leur intérêt à toutes de choisir des tons qui fussent accordés... » Jamais Thérèse ne connut une telle paix, — ce qu'elle croyait être la paix, et qui n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

DOUZE ANS DE MA VIE[1]

— 1796-1808 —

Je quittai Crémone pour aller m'installer à Ferrare où je ne remplaçais ni plus ni moins qu'un cardinal légat. Le gouvernement se composait de la Junte instituée par le général en chef, de moi, et d'un commandant de place nommé Jhann[2], tailleur suisse que le caprice de quelque représentant aux armées avait élevé au grade de colonel, bien qu'il n'eût jamais servi. Son incapacité absolue pour commander un corps le fit envoyer à Ferrare. Nos rôles furent bientôt tracés. Je devais frapper une contribution de guerre de trois millions sur le Ferrarais, le plus possible en argent comptant, mais aussi en bestiaux, en vin, en draps, toiles, etc... La Junte devait s'y refuser le plus possible et chicaner sur tout. Le commandant de place, contenu par moi dans la ville, s'en dédommageait en pillant tout dans la citadelle où il régnait sans partage. Jusque là qu'il escamota une statue colossale en bronze du pape Clément XIV. Les membres de la Junte, voulant faire argent de tout, me proposèrent de prendre cette statue pour sa valeur au poids. Je leur répondis que c'était leur affaire, qu'ils pouvaient la vendre et m'en donner la valeur. « Mais, Eccellenza, c'est qu'il n'y a ici que les juifs qui fassent ces sortes d'affaires, et si l'on venait à savoir que nous avons vendu un pape aux juifs, tôt ou tard il nous

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre, et l'introduction de F. de Bondy.
2. ou Thann. Nous n'avons pu l'identifier.

en arriverait mal. » J'écrivis à Jhann de me conduire à la citadelle, il ne me répondit pas, il éluda; enfin un juif vint m'avouer que le pape avait été brisé, mis en petits morceaux, encaissés et transportés chez Lavida, le juif le plus riche de la ville. J'allai le trouver, je l'assurai qu'il méritait d'être fusillé, mais je me contentai de lui faire payer la valeur de la pauvre statue, et j'en créditai la ville. Jhann voulut se fâcher, je lui proposai de rendre compte au général en chef et tout fut fini.

Au mois d'octobre[1], Bonaparte vint à Ferrare et logea chez moi. La journée se passa suivant son usage à tout voir, tout connaître. La citadelle, l'une des plus fortes de l'Italie, attira particulièrement son attention. En arrivant sur la place d'armes, il m'appela : « Mais, me dit-il, sur ce piédestal, il y avait une statue en bronze, qu'est-elle devenue? » Je lui répondis que j'en avais reçu la valeur. Il regarda de travers Jhann qui suait à grosses gouttes et qui fut destitué le soir même. Il fut remplacé par l'adjudant général de Giovanni, corse et ami de la famille Bonaparte[2]. C'était un autre homme.

Le général ne s'arrêta qu'un jour, il était pressé de retourner sur les bords de l'Adige, où il préparait son armée à combattre les généraux Alvinzi et Provera qui arrivaient avec deux corps d'armée formidables. Il quitta Ferrare le soir, et dans la nuit il y eut une forte secousse de tremblement de terre. J'étais couché. La cheminée de ma chambre s'écroula, une immense console appuyée à la muraille fut lancée dans le milieu de la chambre et je crus avoir la maison sur les épaules. Je m'élançai dans la rue; elle était large et conduisait aux glacis de la citadelle, aussi toute la population s'y précipitait. Jamais, je ne vis une semblable confusion. Le danger était passé, la foule accourait toujours, et bientôt la moitié des habitants fut réunie sur le glacis. Le temps était sombre, mais la lune venant à briller entre deux nuages, découvrit le spectacle le plus grotesque. Hommes et femmes demi-nus, car en vérité, les mieux vêtus étaient en chemise. Ce déshabillé

1. Le 19 octobre 1796 (28 vendémiaire an V).

2. Il n'y a pas de Giovanni adjudant général aux A. A. G. Un Giovanni (Charles-Pascal) a fait en Italie des campagnes de l'an II à l'an VII (?)

complet tient à ce qu'en Italie les femmes du peuple sont dans l'usage de quitter leur chemise avant de se mettre au lit, afin de se débarrasser de la quantité de puces qu'elles ramassent dans la journée.

Il y avait à Ferrare de riches négociants nommés MM. Massari; ils étaient fermiers des pêcheries de la Mesola, situées près des embouchures du Pô dans l'Adriatique. Ils en payaient 60 000 piastres (plus de 300 000 fr.) par an au pape. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette pêche consiste uniquement en une espèce d'anguilles qui sortent de la mer pour venir pulluler dans des canaux ouverts à cet effet et qui se ferment à volonté. Ces anguilles sont ramassées, coupées en tronçons, salées, encaquées et envoyées dans toute l'Italie et dans le Levant. Je ne sais quel commissaire des guerres arrivé des premiers dans le Ferrarais, avait jugé à propos de confisquer ces pêcheries comme propriété du pape et de casser le bail des fermiers. Les Massari me représentèrent l'injustice de ce procédé qui les ruinait en les privant du fruit de travaux immenses qu'ils venaient de faire exécuter dans ces pêcheries. Ils demandaient de devenir les fermiers de la République Française au lieu d'être les fermiers du pape. Je pris connaissances des lieux et des choses, je trouvai leur proposition juste et avantageuse pour tout le monde et je partis pour le quartier général qui était à Vérone. J'expliquai mon affaire au général en chef, qui n'avait guère le temps de m'écouter et qui me dit : « Proposez-moi un arrêté et je verrai ». Cela fut bientôt fait et il signa. « Donnez-le à Leclerc, me dit-il, pour qu'il le transcrive sur le registre. » Ce M. Leclerc, qui est devenu son beau-frère et qui est mort à Saint-Domingue après y avoir perdu son armée, était alors adjudant-général et sous-chef d'état-major, sous les ordres de Berthier. C'était lui qui tenait le cabinet du général en chef. Dès les premiers jours de mon arrivée à Milan, il m'avait pris en naine, et ne perdait pas une occasion de me le faire voir. Je lui présentai l'arrêté en le priant de le transcrire. « C'est bon, laissez-le là. — Je ne puis attendre, il faut que je parte à l'instant. — Je ne suis pas à vos ordres. — Ce ne sont pas mes ordres, ce sont ceux du général en chef. Je vais lui dire de vous les confirmer. » Il m'arracha le papier et se mit à le copier. Pendant qu'il écrivait, je

m'approchai des aides de camp qui lisaient les journaux. Quand Leclerc eut fini, il me rendit l'arrêté et me dit en souriant : « Vous avez-là un joli sabre, voulez-vous me le céder? — Non. — Si je voulais l'avoir, ce ne serait pas difficile. — Peut-être, mais je vous l'offrirais par la pointe. » Marmont et Junot mirent le holà, et j'eus un ennemi irréconciliable.

Quand j'allai prendre congé du général, il me dit : « Ah ça, voyons, combien les Massari vous ont-ils promis pour ce que vous venez de faire? — Un intérêt dans leur exploitation. — Ah! vous voulez pouvoir dire aussi un jour. *Et j'étais de l'armée d'Italie!* — Général, si vous le désapprouvez, je suis prêt... — Du tout, je ne me mêle pas de ces affaires-là : d'ailleurs, j'en étais bien sûr avant de signer mon arrêté. »

Cette affaire-là, que j'ai revendue plus tard, m'a valu 200 000 francs.

Les juifs de Ferrare étaient soumis aux formalités humiliantes qu'ils éprouvent dans les états du Pape; ils me prièrent de les faire cesser et j'y consentis. Ils vinrent en corps de nation pour m'en remercier. Rentrant dans ma chambre après les avoir reconduits, je m'aperçus qu'ils avaient laissé 2 000 francs en or sur ma commode. Je me précipitai à ma fenêtre en leur faisant signe de revenir et, tandis qu'ils avaient tous le nez en l'air, je leur lançai la poignée d'or. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant se bousculer pour la ramasser. Toute la ville en parla.

Je remplissais mes fonctions avec l'activité qui m'est naturelle, car je suis de ceux qui font plutôt trop que trop peu. J'avais pris un commis pour tenir ma comptabilité en règle, bref tout le monde fut content de moi.

Cependant, les combats avaient commencé; on se disputait les digues de l'Adige avec acharnement. J'avais reçu l'ordre de faire des approvisionnements considérables dans les magasins de Pontelagoscuro, sur le Pô, à une lieue de Ferrare, et de réunir assez de barques, soit pour leur faire remonter le Pô, soit pour les faire entrer dans le Canal Blanc, qui va du Pô à l'Adige. Tout était prêt, lorsque je reçus un courrier porteur d'un mot du général en chef. Je m'empresse de l'ouvrir : impossible de le lire, il était en entier de sa main, c'est tout dire. Après avoir tenté tous les moyens de traduction, j'allai

trouver le commandant de Giovanni, qui avait été camarade de Bonaparte et qui devait connaître son écriture; il ne fut pas plus habile que moi; je fis venir le courrier. « Savez-vous à peu près ce que contient ce billet? — Non; seulement, on m'a dit de faire diligence. — Où était le général quand il l'a écrit? — Dans la plaine de Ronco où l'on s'est déjà battu hier[1]. » Il n'y avait qu'un parti à prendre; je sautai sur un cheval de poste, et je galopai jusqu'à Ronco. Du plus loin que le général me vit : « Eh bien, me dit-il, avez-vous rempli mes ordres? — Pour les remplir, il faudrait les connaître, et voilà votre billet qu'il m'a été impossible de lire. — Imbécile! — Je ne dis pas non, mais ayez la bonté de le lire. — Pardieu, je vous dis de... — Oh! je ne doute pas que vous ne sachiez parfaitement ce que vous avez voulu me dire, mais lisez. » Il s'embrouilla lui-même en voulant s'épeler, et ne put s'empêcher de rire. « Repartez sur le champ, me dit-il, et ne perdez pas un instant. Combien avez-vous de barques chargées? — Quarante. — Faites-les entrer dans le Canal Blanc et que tout arrive sans retard sur l'Adige, nous manquons de tout. »

Je fus de retour à Ferrare le soir même. Je réunis une vingtaine de soldats estropiés, j'en pris dix avec moi sur la première barque, j'en mis dix avec un sergent sur la dernière, et à force de bras, de chevaux, de jurements et surtout d'eau-de-vie, nous entrâmes dans l'Adige le surlendemain de la bataille d'Arcole. Le père Deniée, alors ordonnateur en chef, m'embrassa et me conduisit au général en chef pour lui annoncer l'arrivée du convoi. J'en fus bien reçu. — « C'est bien, me dit-il, je suis content de vous. » — Et moi aussi, j'étais content, je vous assure! car, sans m'en faire accroire, la chose n'était pas facile à faire avec une telle promptitude. C'était en novembre 1796.

Mes affaires à Ferrare tiraient à leur fin, et j'étais la plupart du temps au quartier général de Vérone. Un jour, le général me dit : « Parlez-vous bien l'italien? — Comme le français. — C'est bon, je vous donnerai une mission pour Venise, venez me parler demain avant déjeuner. » Effectivement, il me fit entrer dans son cabinet et me dit : « La République de Venise me doit quinze cent mille francs, j'en

1. 16 novembre. C'est à cet endroit qu'on place la légende du Pont d'Arcole.

ai besoin, il faut aller les chercher. M. Lallemant, notre chargé d'affaires, est astreint par métier à des formes trop longues[1]. Voici une lettre pour le doge et vos instructions; partez. »

Je ne concevais pas bien comment Venise, sur le territoire de laquelle notre armée vivait depuis six mois, pouvait nous être débitrice, mais cela ne me regardait guère. J'aurais bien voulu voir Junot qui avait fait une ambassade à peu près semblable, afin d'en obtenir quelques renseignements; il était absent.

En sortant de déjeuner, je montai en voiture; il faisait nuit quand j'arrivai à Fusine. Fusine et Mestre sont les lieux d'embarquement lorsqu'on quitte la terre ferme pour se rendre à Venise. Je demandai à l'instant une gondole; l'officier commandant était couché; je fus l'éveiller; il me dit que je ne pourrais pas partir avant le point du jour. Le lendemain, je le vis en grande tenue dans la barque qui m'attendait; il me dit que puisque j'étais porteur d'une lettre *de la sua eccellenza il generale Bonaparte por la sua altezza il principe*, il devait avoir l'honneur de m'accompagner. Nous fîmes donc route ensemble; c'était un jeune homme fort honnête, il m'apprit qu'il était neveu de Manin, dernier doge de Venise.

En arrivant, je descendis à l'hôtel de l'Écu de France et mon compagnon me demanda ma lettre pour la porter au doge. Je lui répondis que je devais la remettre moi-même et que je le priais de m'obtenir une audience. Elle fut pour midi. Pendant que je m'y préparais, j'entendais continuellement marcher dans le corridor; j'ouvris ma porte et vis mon officier qui y montait la garde, toujours, disait-il, pour me faire honneur. Je compris que j'étais gardé à vue.

Nous nous rendîmes ensemble au palais ducal, et il me fit entrer dans une grande salle remplie de soldats esclavons, vraies figures de bandits qu'ils étaient. Bientôt j'entrai seul dans une galerie et, passant entre deux haies d'Esclavons, je fus introduit dans la salle du conseil des Dix. Les lois vénitiennes ne permettaient pas au doge de recevoir en particulier une lettre officielle ni un ambassadeur.

1. Le citoyen Lallemant, qui était très âgé, n'était point chargé d'affaires, mais bien envoyé extraordinaire depuis le 13 novembre 1794, en remplacement du chargé d'affaires, le citoyen Jacob.

La salle était tendue de velours noir, les sièges étaient de maroquin noir, et autour d'une table couverte d'un tapis noir, je vis onze figures renfrognées en grandes robes noires et coiffées de perruques à la Louis XIV poudrées à blanc. Je m'expliquai en italien, et je remis ma lettre au doge, qui se faisait connaître par *il corno*, le bonnet phrygien rouge qui était posé devant lui, sur la table. Avant de la décacheter, il sonna et me fit conduire dans une pièce voisine. En me mettant à la fenêtre, je vis un pont fort élevé qui conduisait dans un bâtiment voisin. C'était les prisons de Saint-Marc, le pont était celui des Soupirs, et les combles étaient les plombs trop fameux. Je pensai que si je n'avais pas été le messager d'un général vainqueur, j'aurais fort bien pu aller y expier la demande assez insolite dont j'étais porteur.

Je fus rappelé, et le doge me dit qu'une pareille demande méritait d'être réfléchie, qu'il y avait des comptes à faire. J'avais préparé une allocution que j'avais fort envie de débiter, mais hélas! à la seconde phrase, le sénateur Pesaro, chef du parti anti-français, me demanda si, par hasard, j'étais venu pour leur faire la leçon. Je lui répondis qu'assurément, ce n'était point mon intention, mais que puisque leurs Seigneuries n'aimaient pas les longs discours, je leur dirais simplement que j'avais ordre de repartir le soir même, emportant, soit les quinze cent mille francs, soit le refus par écrit de les payer.

Nouvelle retraite dans la chambre voisine, et celle-là dura deux heures qui me parurent deux siècles. Je fus enfin rappelé, et cette fois, je vis un nouveau personnage, qui me dit se nommer Ferralini, banquier de la Seigneurie, dont il venait de recevoir l'ordre de me remettre cinq cent mille francs en or, et un million en lettres de change. Je sortis avec lui, et une heure après, mon affaire était faite. Je retournai à mon hôtel pour prendre mes effets. Mon officier me procura une gondole solide, et nous passâmes chez M. Ferralini pour y prendre les fonds. Lorsque j'avais voulu payer l'aubergiste, il n'avait rien voulu recevoir, en me disant *il principe paga tutto*, et, toujours par ordre, il avait fait mettre dans ma gondole un petit baril de vin de Chypre et une caisse de confitures.

J'avais pris à l'état-major une voiture solide, mais je fis soutenir la caisse par des grosses cordes. J'emportais vingt sacoches d'or. Je les fis ranger sous mes pieds, et je mis mon domestique à côté de moi, de peur que, me précédant en courrier, il n'annonçât mon passage. Il faut convenir que j'étais une superbe prise pour des voleurs, et il n'en manque pas dans le voisinage d'armées qui se combattent. Je ne m'arrêtai pas un seul instant et j'arrivai à Vérone sans accident. Je rendis compte de tout au général en chef qui rit de bon cœur quand j'en vins à lui dire que Pesaro m'avait empêché de débiter mon discours; et les jours suivants, quand il était en belle humeur, il me disait : « Citoyen Hamelin, récitez-nous donc ce beau discours que vous aviez préparé pour le doge. »

J'avais remis ma comptabilité de Ferrare à l'ordonnateur en chef qui avait fait préparer mon *quitus*. Quand je fus pour le prendre, le commissaire des guerres qui en avait fait l'expédition, me demanda sans façon cent louis pour sa peine; je lui répondis qu'en toute autre occasion je n'y regarderais pas, mais qu'ici, j'aurais l'air d'acheter un quitus de complaisance et que je n'en ferais rien. Il fit la grimace, et me la garda bonne pour une autre occasion.

Les armées d'Alvinzi et de Provera étaient détruites, mais Mantoue, quoique étroitement bloquée, tenait toujours. N'ayant plus rien à faire, je demandai au général s'il avait quelques ordres à me donner, sans quoi j'irais passer quelques jours à Paris. Il me regarda avec un sourire de pitié, leva les épaules et dit : « Je pars pour Milan, venez m'y trouver. » Je le suivis[1].

Au bout de quelques jours, il me fit appeler et me dit : « J'ai imposé le grand-duc de Toscane à trois millions, mais j'ai pris sa Vénus de Médicis pour un million. Maintenant, quand je lui demande de l'argent, son ministre Manfredini m'envoie des cargaisons de pièces comptables pour des vivres fournis aux divers corps qui traversent le Toscane. Je veux être juste; je veux traiter le grand-duc en ami, mais je ne veux pas être attrapé. Vous irez à Florence, je vous donnerai une lettre pour le grand-duc, vous débrouillerez tout cela, et vous m'enverrez votre travail. »

1. 25 novembre 1796.

A l'armée d'Italie, on ne savait pas ce que c'était que de s'arrêter en route et de perdre un instant; le surlendemain, j'étais à Florence. En arrivant, j'allai chez M. de Manfredini pour lui faire part de ce qui m'amenait, et je le priai de me conduire chez son Altesse pour laquelle j'avais une lettre. Je fus reçu aussitôt. Lecture faite, le grand-duc donna ordre à son ministre de me soumettre tous les comptes avec les pièces à l'appui. Il ajouta qu'il espérait que j'y trouverais la preuve de son exactitude à remplir ses engagements vis-à-vis du général Bonaparte. Car tous ces braves gens-là, Vénitiens et Toscans, ne connaissaient, ne craignaient que lui, et ne faisaient pas même mention de la France, ni de son gouvernement.

A peine rentré chez moi, je vis arriver un chariot rempli de papiers. Il me fallut augmenter mon appartement de deux grandes pièces pour les étaler. Je sentis l'impossibilité d'en entreprendre le dépouillement par moi-même. J'allai chez un banquier dont j'ai oublié le nom, et je le priai de me prêter deux commis sachant le français. Nous nous mîmes à l'ouvrage et, au bout de quatre jours, je pus me faire une idée approximative de l'état des choses.

M. de Manfredini me dit que, si je voulais avoir l'honneur de faire ma cour au grand-duc, il me recevrait volontiers. Nous y allâmes un soir. Je le trouvai au piano, accompagnant sa femme qui chantait fort bien. Tous deux étaient fort laids, mais affables et polis [1]. Le grand-duc me demanda si je voyais les beautés de Florence. Je lui répondis que ses affaires ne m'en laissaient pas le temps. Plus tard, il arriva du monde et je pris congé. M. de Manfredini me dit en me ramenant chez moi que, si je réglais les comptes à la satisfaction de son Altesse, elle m'en témoignerait sa reconnaissance : « Pas un mot de plus, monsieur le Marquis, lui répondis-je, je ne me vends pas. Si lorsque tout sera terminé, Son Altesse est contente de moi, si alors elle veut m'en donner un gage qui ne soit pas de l'argent, je l'accepterai avec reconnaissance. »

Les fournitures faites et volées en grande partie par les

1. Ferdinand III, de la maison de Lorraine Autriche, deuxième fils de l'empereur Léopold (1769-1824), et Louise-Marie-Amélie (1775-1802), fille de Ferdinand IV, roi de Naples.

vivriers français se montaient à environ 800 000 francs. Le grand-duc restait devoir un million. Dans mon rapport au général, je proposai d'admettre les fournitures pour 1 600 000 francs, à condition que le grand-duc payerait comptant les 400 000 francs restants. Je demandai un courrier à M. de Manfredini. Il porta mon travail, et en réponse, le général le modifia en exigeant 500 000 francs comptant.

Lorsque je portai cette décision au grand-duc, il en parut content, et au fait, il aurait pu tout perdre, tant les pièces étaient irrégulières. Il passa dans une pièce voisine, et en rapporta une boîte en galuchat qui paraissait contenir une tabatière, il me pria de l'accepter comme souvenir, et je retournai chez moi. Je m'attendais à quelque beau bijou, mais je ne trouvai qu'un assez vilain portrait de sa vilaine figure, avec un entourage de mauvais petits diamants. Le tout, monté sur une tabatière en pierres dures, pouvait bien valoir 1 200 francs. J'avais envie de lui renvoyer le bijou, mais je fis réflexion que cela ressemblerait à de la cupidité trompée et je me tins tranquille.

J'arrivai à Milan un moment avant le dîner, et je remis au général la lettre par laquelle le grand-duc ratifiait le traité définitif. Après le dîner, et devant tout le monde, le général me dit : « Eh bien! citoyen Hamelin, voyons, qu'est-ce que le grand-duc vous a donné pour me faire un rapport aussi favorable à ses intérêts? — Il me paraît, général, que vous l'avez trouvé équitable, puisque vous l'avez approuvé. Mais vous croyez donc qu'on ne fait rien pour rien? — Rarement; et jamais à l'armée d'Italie — Eh bien! général, puisqu'il faut tout vous dire, j'ai reçu en cadeau un bijou d'un prix inestimable. » A ce mot les aides de camp, Junot en tête, s'approchèrent en disant : « Ce sacré Hamelin, est-il heureux! Dès qu'il y a une bonne mission, elle est pour lui. — Oui, répondis-je, témoin Venise où je n'ai eu que du vin, des confitures et d'assez mauvaises paroles. J'avoue que cette fois, c'est un peu différent. — Allons, allons, montrenous le bijou. »

J'allai le chercher, et je remis la boîte de galuchat au général. Dès qu'il l'eut ouverte, ce fut un chorus d'éclats de rire à mes dépens.

Je priai le général de me faire payer mes déboursés qui se montaient à environ 4 000 francs. Il me dit d'aller le lendemain chez l'ordonnateur. J'y reçus effectivement une ordonnance que je portai chez le payeur sans la lire. Après l'avoir remise au caissier, je vis qu'il s'occupait à faire un bordereau et je le priai de m'expédier. « C'est pour vous que je travaille, me dit-il, l'ordonnance est de 20 000 francs. » Qu'on juge de ma joie et de ma surprise pour un pareil témoignage de satisfaction.

Le lendemain après déjeuner, j'entrai chez madame Bonaparte pour lui en faire part. « Eh bien! mon cher Hamelin, me dit-elle, j'espère que je ne vous ai pas trompé en vous emmenant en Italie! Vous devez être content. Mais vous avez ici des envieux, des ennemis qui vous ont dénoncé plus d'une fois, et si je n'avais pas été là pour prendre votre défense, je ne sais trop ce qui serait arrivé. » Je compris ce que parler voulait dire; je montai chez moi et j'en rapportai un sac dans lequel il y avait 12 000 francs en or. Je l'offris à madame Joséphine en la suppliant de l'accepter comme une faible marque de ma reconnaissance. Mes prières ne furent pas longues, car, craignant que son mari ne vînt à entrer, elle se hâta d'emporter le sac dans son cabinet de toilette. En rentrant, elle me tendit sa joue; j'avais deviné juste.

J'étais arrivé au faîte de la faveur et je dirai même du bonheur. Les bontés du général, la confiance qu'il me témoignait, me comblaient de joie et de reconnaissance; mais si j'avais pu réfléchir, je me serais dit qu'avec tout cela je ne m'étais ouvert aucune carrière qui pût assurer mon avenir, et que tout reposait sur une faveur bien peu stable. Une faute, une calomnie, un caprice pouvaient me la faire perdre. J'aurais pu viser au solide et entrer dans les fournitures; Auzou, par ses inconvenances et sa fatuité, perdait celle des fourrages; Thévenin m'avait offert de m'associer à celle des équipages militaires, mais les fournisseurs étaient si mal vus, le général en parlait avec un tel mépris! Je répugnais à perdre la position honorable que j'avais à l'état-major, comme commensal du général en chef. Mon titre d'agent militaire me rendait propre à tout sans avoir d'ordres à recevoir de nul autre que le général. Eh bien! le moment était arrivé où tout cela allait

s'évanouir. Est-ce par ma faute? je ne le pense pas. On va en juger.

Le duc de Modène fuyant devant les armées françaises avait abandonné ses états, et y avait laissé le marquis Rangoni comme son ministre et son fondé de pouvoirs. Pendant mon séjour à Ferrare, j'avais eu des relations d'affaires avec lui pour des réquisitions de bœufs et de chevaux que j'envoyais à l'armée, et j'avais été le voir à Modène. J'étais convalescent d'une dysenterie qui avait failli me tuer : il me conseilla d'aller passer quelques jours à la campagne chez lui pour y boire les eaux de la Piève qui sont spécifiques pour les irritations d'entrailles. Il ajouta que j'y trouverais l'abbé Spalanzani, physicien et anatomiste célèbre. J'allai passer huit jours à la Piève et j'y suivis avec une ardente curiosité les belles expériences de l'abbé. Je restai donc intimement lié avec M. Rangoni.

Le duc de Modène avait la réputation méritée d'être un insigne avare et de posséder des trésors. Un jour le général me fit appeler et me dit : « Vous êtes lié avec monsieur Rangoni? — Oui, général. — Eh bien! il faut vous rendre à Modène sous un prétexte quelconque, pour aller voir le haras par exemple. Je suis instruit que le duc en partant a laissé un trésor que l'on dit être de 7 millions en or. Si Saliceti et Garraud parviennent à mettre la main dessus, Dieu sait ce qu'il deviendra, je veux les prévenir. Aller donc à Modène, faites jaser monsieur Rangoni, et tâchez d'en tirer des renseignements qui me mettent à même d'agir militairement et comme je l'entendrai. Je déclare au duc la guerre, ainsi son argent est de bonne prise ». Pendant ce discours, je sentais la sueur mouiller mon front. L'idée de payer par un espionnage, par une perfidie, l'amitié de M. Rangoni, m'était insupportable, et je ne savais que répondre. « Général, lui dis-je enfin, je vous supplie de me dispenser de cette commission et permettez-moi de vous demander si dans ma position elle convient à un honnête homme. Vous êtes entouré de personnes qui s'en chargeront bien volontiers... — Je ne vous demande pas de conseils et je veux être obéi. — Général, je ne le peux pas. — Vous refusez? » Il me lança un regard de colère et me fit signe de sortir.

Je montai chez moi dans un trouble inexprimable. J'étais

déjà souffrant, la fièvre me prit, et j'envoyai chercher M. Ivan[1], médecin du général. Il me jugea plus malade que je ne l'étais, m'ordonna le repos, et me conseilla d'aller passer quelques jours à la campagne. J'embrassai cette idée; un de mes amis, M. Bottaglia, avait une maison charmante au bord du lac de Côme, je m'y rendis. Ne pouvant m'ouvrir à madame Bonaparte, je lui écrivis que j'étais malade et que je partais pour la campagne.

J'y restai quinze jours. Aussitôt après mon retour à Milan, je fis prier Junot de monter chez moi. Je brûlais d'avoir des nouvelles. Il y en avait, et de bien mauvaises! Voici ce que Junot m'apprit. Peu de jours après mon départ, Saliceti, sur des indices qu'il avait obtenus, chargea Monglas de faire le coup auquel je m'étais soustrait. On lui donna main forte, les palais de Reggio et de Modène furent investis. On trouva les caveaux et les coffres, mais ils étaient vides.On parvint à savoir que M. Rangoni et le trésor étaient partis pour Padoue et de là pour Venise, où ils étaient en sûreté. Le duc était à Trieste. La déconvenue fut grande, on en parla à l'état-major, et Leclerc, que sa bravoure et sa facilité de rédaction avaient mis en grande faveur, suggéra au général que très probablement c'était moi qui avais averti M. Rangoni, lui conseillant de prendre la fuite avec les trésors de son maître. Il avait ajouté en riant que j'avais peut-être été bien payé pour cela. La calomnie était atroce et d'autant plus que je n'avais pas de moyen d'en démontrer la fausseté.

J'ai su par M. Vigogne, chef des remontes, qu'un jour Junot, qui avait bu un coup de trop, entendant répéter ces infâmes propos, avait pris ma défense, et s'était emporté au point de dire au général que, quand on voyait des fripons partout on ne méritait pas d'être servi par d'honnêtes gens. Il fallait être Junot pour oser parler ainsi. Il n'en résulta rien.

Je fus sensible à cette marque d'amitié, mais cela n'arrangeait pas mes affaires. Je me résolus à partir pour Paris. Je le dis au général, qui me répondit que je pouvais demander

1. Yvan (Alexandre-Urbain), trente-sept ans, devint plus tard chirurgien ordinaire de l'Empereur, baron de l'Empire en 1810, et chirurgien en chef de l'Hôtel des Invalides, fonction qui lui fut conservée sous la Restauration jusqu'en 1830. Mort en 1839.

mon passeport. Je lui écrivis une lettre détaillée, je la finissais en lui demandant si celui qui avait osé lui désobéir pour ne pas trahir l'amitié pouvait être à la fois capable de trahir son pays et son bienfaiteur.

. . . . . .

Je passai, je crois, environ deux mois à Paris. J'étais cruellement tourmenté de l'idée que, sans avoir eu de torts réels, je me trouvais brouillé avec un homme que j'admirais, que j'aimais, et qui m'avait donné tant de marques de bonté. Je me décidai à retourner en Italie, dans l'espoir de faire ma paix.

Le général était à Bologne, où il avait réuni toute sa famille, excepté Lucien qu'un mariage mal assorti éloignait de son frère. Mantoue était enfin tombée[1], et Bonaparte se reposait de tant de combats, de tant de fatigues. Je vis là le petit Jérôme et la belle Pauline avec ses seize ans. Madame Bonaparte m'accueillit bien, et me gronda d'avoir perdu patience, d'avoir été à Paris. Quant au général, je le trouvai aussi froid qu'à mon départ.

On ne tarda pas à savoir que l'archiduc Charles s'était mis à la tête d'une nouvelle armée et qu'il s'avançait par le Frioul vénitien. Les avant-postes français étaient sur la Piave. Le Directoire, après avoir si longtemps laissé l'armée d'Italie réduite à ses propres forces, avait eu les yeux dessillés par la prise de Mantoue, et avait détaché de l'armée du Rhin une belle division de 12 000 hommes commandée par le général Bernadotte[2]. Bonaparte alla la passer en revue à Mantoue. Je ne connaissais pas cette ville fameuse, je m'y rendis, attiré en grande partie par le désir de voir les magnifiques fresques que Jules Romain a peintes dans le Palais du T. On devine qu'il doit son nom à sa forme[3]. Jules Romain y a peint l'attaque des Titans contre l'Olympe. Le grandiose de la composition, la vigueur de l'exécution rappellent les plus

1. Prise de Mantoue, 3 février 1797.

2. Ce fut non pas une division, mais trois divisions qui vinrent du Rhin, celles de Baraguey, Bernadotte et Delmas.

3. Le Palais du Té a été ainsi appelé par abréviation de Tejetto, nom de l'endroit : telle est du moins l'explication actuelle. De même, les fresques des *Géants* ont changé d'attribution et n'appartiennent plus à Jules Romain, mais à Rinaldo Mantuano (ou Mantovano), son élève.

beaux ouvrages de Michel-Ange. Jules Romain était élève de Raphaël.

En voyant passer la revue de la division Bernadotte, j'admirai la tenue propre et sévère des soldats. Elle contrastait avec le laisser-aller de ceux de l'armée d'Italie, qui bien souvent étaient de vrais sans-culottes, dans la stricte acception du mot. Aussi appelaient-ils les soldats du Rhin *les Messieurs*. Il en résulta bon nombre de coups de sabre. Mais tout s'apaisa, et il n'y eut plus d'autre rivalité que celle de la bravoure. D'ailleurs on avait trouvé à Mantoue des magasins immenses, et l'armée d'Italie fut bientôt habillée à neuf.

J'étais bien avec les aides de camp, Junot, Marmont, Le Marois [1], et ils m'avaient promis de m'avertir dès qu'il y aurait quelque chose de nouveau. J'appris donc que le général en chef allait partir pour se mettre à la tête de son armée. J'allai le voir pour lui demander de l'emploi. « Je n'emploie que les gens qui savent m'obéir », me dit-il, et il me tourna le dos. Pour le coup, je désespérai de réussir désormais à désarmer sa colère. Junot, qui était présent, me dit : « Ne te décourage pas, suis-nous; je le connais, il peut venir un moment où il sera bien aise de t'avoir sous la main ». Je m'y résignai.

Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine au milieu de laquelle coule la Piave; elle était alors presque à sec. La victoire fut longtemps disputée, mais enfin l'archiduc Charles, après des prodiges de talent militaire et de valeur personnelle, fut forcé à faire retraite, et à aller rallier son armée derrière le Tagliamento, autre torrent plus profond et plus rapide que la Piave. Il n'avait pas encore eu affaire à un si rude adversaire. Bonaparte l'y poursuivit et borda le

1. Le Marois (Jean-Léonor-François) vingt et un ans, normand. Entré en 1794 à l'École de Mars, aide de camp de Letourneur à Toulon. Capitaine-aide de camp du général Bonaparte, signe comme témoin à son mariage. Campagne d'Italie. Blessé à Roveredo. Chef de bataillon après Arcole, général de brigade (1802). Général de division après Austerlitz. Blessé à Iéna. Gouverneur de Wittenberg, Stettin, Varsovie, Ancône. Député de la Manche (1807). Comte (1808), grand-officier (1808). Reprit en 1813 le commandement de deux divisions à Wesel. Après la campagne de Russie, s'enferma dans Magdebourg qu'il conserva à la France jusqu'en 1814. Il ramena toute sa garnison à Metz. Chevalier de Saint-Louis (1814). Aux Cent-Jours, nommé pair par Napoléon, commanda deux divisions à Fleurus et à Waterloo. A la seconde Restauration, il fut rayé de la pairie et mis à la retraite. Mort en 1836.

Tagliamento. Ce fut là que je rejoignis l'armée. Ce fut là que je vis l'armée s'avancer en bataille à travers l'eau si rapide du torrent, et par ce seul commandement de son chef qui en galopant sur le front de la ligne, avait crié : « *L'armée française va passer le Tagliamento*[1]. » Tous les moyens de défense réunis par les Autrichiens tombèrent devant un pareil élan et la terreur s'empara d'eux. L'archiduc à pied, à la tête de ses grenadiers hongrois, les ramena deux fois à la charge, mais il fallut céder. Il se mit en retraite à travers le Frioul et ne s'arrêta qu'à Klagenfurt pour y rassembler les débris de son armée.

Le régiment des hussards de Bathiani avait été écrasé et la plaine était couverte de chevaux qui couraient à l'aventure; je vis un soldat français qui en ramenait quatre. Je lui en achetai deux charmants pour 100 francs, et il me remercia comme si je lui avais fait un cadeau : il ne savait qu'en faire.

L'archiduc avait laissé 4 000 hommes dans la forteresse de Gradisca, qui interceptait la route de Goritz et de Trieste; l'impétueux Bernadotte fit enfoncer les portes à coups de hache, au milieu d'une grêle de boulets et de mitraille, la garnison fut prisonnière de guerre. De ce moment les soldats du Rhin perdirent leur surnom de *Messieurs*, et on les appela les *Braves*.

Bonaparte s'arrêta à Goritz[2] et y établit son quartier général. Tandis que l'avant-garde commandée suivant l'usage par Masséna, poursuivait l'archiduc, Bernadotte prenant sur la droite s'empara de Trieste sans coup férir. A la réception de cette bonne nouvelle. Bonaparte réfléchit au parti qu'il pourrait tirer de cette riche conquête et, en en causant avec ses officiers, il lui échappa de dire : « Je regrette qu'Hamelin ne soit pas ici. — Il y est, général, lui répondit Junot, il n'a pas quitté l'armée depuis notre départ de Mantoue. — Ah ! Eh bien ! fais-le venir. » Junot m'amena aussitôt. « Citoyen Hamelin, me dit le général, je vais vous envoyer à Trieste avec les mêmes fonctions que vous remplissiez à Ferrare. Tâchez de justifier ma confiance. Venez demain chercher vos instructions, et vous partirez aussitôt. »

1. 16 mars 1797.
2. Entre le 22 et le 26 mars.

Je n'oublierai jamais l'air content de Junot et la mine renfrognée de Leclerc.

Il est bon de rappeler ici quelles étaient ces instructions :

1° Imposer 4 millions de contribution de guerre, payables soit en argent comptant, soit en denrées dont l'armée a besoin, telles que drap, toile, cuir, etc...

2° Correspondre avec le payeur général pour les remises en argent comptant, avec l'ordonnateur en chef pour le reste, et avec *moi seul* pour les cas imprévus qui pourraient se présenter.

3° Nommer une commission composée de notables de la ville, avec laquelle vous vous entendrez, pour rendre cette contribution la moins lourde possible.

. . . . Etc. . . . . Etc. . . . . Etc. . . . .

Quand j'allai prendre congé du général, je le remerciai, mais sa figure sévère m'empêcha de tenter une explication. D'ailleurs, je me disais que, s'il me croyait coupable d'une trahison, il ne m'emploierait pas. Mais alors, pourquoi ce changement de manières avec moi? C'est que, comme le dit Basile, calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose.

L'ordonnateur en chef était M. de Villemanzy [1]. Il avait remplacé Deniée. Je le connaissais, j'allai le voir pour lui communiquer la partie de mes instructions qui le regardait.

« Mon cher Hamelin, me dit-il, l'administration est ici dans un grand désordre et je veux y porter remède. Pour cela il faut que tout passe par mes mains. Ne souffrez donc pas que personne *se place entre vous et moi.* »

Mes chevaux hongrois attelés à ma petite calèche me menèrent d'une traite à Trieste. En arrivant j'allai voir le général Bernadotte, et nous convînmes de dîner tous les jours ensemble, avec ses officiers, Petit, Maison, etc..., mais il ne tarda pas à être rappelé à l'armée active et fut remplacé à Trieste par le général Friant.

1. Orillard de Villemanzy (Jacques-Pierre), quarante-six ans, tourangeau. Commissaire-ordonnateur à l'armée du Rhin, puis à l'armée d'Italie, fut ensuite inspecteur aux Revues. Chef de la comptabilité au ministère de la Guerre (1802). Sénateur (1809). Intendant général de la Grande Armée d'Allemagne. Baron (1810). Comte de l'Empire (1813). Pair de France de Louis XVIII (1814); membre du grand Conseil d'Administration des Invalides (1816). Vota la mort du maréchal Ney. Grand officier de la Légion d'Honneur (1825). Mort en 1830.

Je convoquai la municipalité pour lui faire part des résolutions du général en chef, et pour qu'elle me désignât un logement convenable, avec des bureaux. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les affaires seraient plus difficiles qu'à Ferrare. En Italie où les idées nouvelles fermentaient, les Autrichiens étaient détestés et le parti français venait au-devant de tout ce que nous demandions, mais dans les états héréditaires de l'Autriche, c'était tout le contraire, et la fidélité, l'amour que l'on y conservait à l'empereur, nous faisaient nécessairement haïr. De là beaucoup de tracasseries.

La conquête de Trieste et pays circonvoisins avait fait ouvrir les yeux sur la valeur de la mine de mercure d'Idria[1], dans la Carniole. Collot, fournisseur des vivres viande, qui avait alors toute la confiance du général sous le rapport financier, y fut envoyé, il y trouva pour quatre à cinq millions de vif-argent, prêt à être mis dans le commerce; il lui fut vendu par un marché fictif à raison de vingt-quatre sous la livre, le prix courant étant de trois francs. Il en résulta que la caisse de l'armée reçut un million deux cent mille francs, Collot un million en se chargeant des frais. Le reste fut pour Bonaparte, mais il distribua des gratifications considérables à ses officiers. Collot resta à Idria jusqu'à ce que tous les convois se fussent acheminés vers Trieste. Il y vint ensuite et me pria d'acquitter les gratifications dont il me donna liste. Je ne me les rappelle pas toutes, mais il y avait : 100 000 francs pour Berthier; 50 000 francs pour Bernadotte; autant pour Murat; autant pour Friant; 12 000 francs pour chacun des aides de camp du général en chef; 100 000 francs pour l'ordonnateur en chef Villemanzy. On avait eu besoin de sa complaisance pour ce marché illicite, et il l'avait fait faire par un commissaire des guerres si bête qu'il n'a pas même aperçu la forfaiture; aussi n'a-t-il rien eu.

Ces payements devant être admis dans mes comptes, je me rendis à Goritz pour les faire régulariser. Le général en chef n'y était pas, mais j'y trouvai Villemanzy, auquel j'apportais son aubaine. Il la refusa, en me disant qu'il n'était pas dans ses principes de rien recevoir de semblable. Je lui fis mon compliment sur un si rare désintéressement, et, revenu

1. Idria, à 32 kilomètres nord-ouest d'Adelsberg.

à Trieste, j'en fis part à Collot qui était à Venise et je lui renvoyai ces 100 000 francs dont il m'avait crédité. Mais, peu de jours après, Villemanzy vint à Trieste et me dit que, toute réflexion faite, il accepterait, puisque Bernadotte avait accepté. « Je regrette, lui répondis-je, de ne pouvoir vous satisfaire, j'ai renvoyé les fonds à Collot. Mais il est à Venise, écrivez-lui. — Vous sentez, reprit-il, qu'il ne peut me convenir d'écrire sur un pareil sujet; rendez-moi le service d'être intermédiaire. » J'y consentis et j'écrivis à Collot qui me répondit : « Qui refuse, muse. Ma foi, tant pis pour lui, j'ai envoyé mes comptes au général en chef, et tout est fini. » J'envoyai cette épître à Villemanzy, l'honnête homme repenti.

Collot m'avait vivement recommandé d'aider ses agents à faire mettre les caisses de vif-argent à bord de deux bâtiments qui devaient les porter à Ancône, et j'y étais parvenu, lorsque l'événement le plus inattendu vint tout bouleverser. Les premières conférences sur la paix avaient eu lieu à Leoben[1]. Les soldats détachés à Trieste et aux environs avaient rejoint leur régiments et Friant était resté avec une garnison de 400 hommes, lorsqu'un matin, on apprit qu'un corps de 2 000 Croates commandé par un colonel Casimir était parti de Fiume et s'avançait sur Trieste avec une attitude hostile[2]. C'était à n'y rien comprendre. La paix d'un côté et la guerre de l'autre. Le général Friant alla en reconnaissance et vint ensuite chez moi : « Faites vos préparatifs de départ, me dit-il, je vais me placer sur la route d'Adelsberg, pour disputer l'entrée de la ville, mais sans espoir de l'empêcher; encore une fois, préparez-vous et allez-vous-en par mer. La frégate française la *Brune* croise en vue de la rade, il vous sera facile de la rejoindre. » Et il me quitta.

Mon parti fut bientôt pris. Il y avait encore à Trieste quelques soldats de passage. J'en pris huit bien armés et je les emmenai au port; nous y choisîmes un bon canot, je le fis amarrer au quai et je promis deux louis par tête à mes hommes s'ils voulaient le garder jusqu'à mon retour. J'y fis transporter à force de bras ma caisse, mes comptes, ma correspondance,

1. 13 avril 1797.

2. C'était le 15 avril. Friant avait 1 500 hommes et fut attaqué par 6 000 Croates, d'après des Mémoires de Napoléon.

enfin tout ce qui se rattachait à ma gestion. Quant à mes effets personnels, il n'y fallait pas songer.

Je vis arriver un officier d'artillerie avec deux canonniers. Ils étaient envoyés par le général Friant pour emmener deux caissons chargés qui étaient restés à l'arsenal, et pour me prévenir qu'il allait faire sa retraite par les hauteurs d'Adelsberg. Je me procurai quatre chevaux et les caissons partirent, l'officier à cheval devant et un canonnier à cheval sur chacun. La population, incertaine de ce qui allait se passer, et contenue par la municipalité qui ne s'y épargnait pas, ne se montrait pas encore hostile, mais elle remplissait les rues et les places.

Le malheur voulut que les caissons conduits au grand trot et probablement mal chargés, prirent feu et sautèrent avec un bruit effroyable. C'était sur la place de la douane, et la foule y était grande. Beaucoup de gens tombèrent blessés, un plus grand nombre tomba de peur. Les deux canonniers furent mis en morceaux, l'officier fut tué; je ne reçus aucun mal parce que j'étais à cheval à cent pas derrière, près d'un officier municipal qui marchait à pied. Alors les cris, les sifflets, les malédictions s'élevèrent de toutes parts. Un piquet de hussards d'Herdody[1] paraissait à la porte de la ville; je tournai bride pour regagner le port, présentant le pistolet à ceux qui m'approchaient. Un cri horrible me fit tourner la tête : c'était mon malheureux domestique auquel un boucher venait de fendre le ventre. J'avais un excellent cheval, et j'arrivai bien vite au port. Là j'abandonnai mon cheval, j'entrai, je poussai la grille et je me jetai dans le canot qui m'attendait. Nous ne nous étions pas éloignés de cent toises que les hussards parurent sur le quai; ils nous tirèrent des coups de pistolet par bravade, mais un de mes soldats s'appuyant contre le mât, fit feu, et renversa l'officier d'une balle dans la tête.

Les batteries du port se couvraient de monde et je dis : « Nous allons être fameusement canonnés! — N'ayez pas peur, me répondit un vieux caporal auquel j'avais donné le commandement, ils ne nous feront pas de mal. Pendant votre absence, nous avons trouvé des clous à l'arsenal et nous avons encloué toutes les pièces. » Il n'y a que les soldats français qui soient

1. Erdödy.

susceptibles de pareilles inspirations! Sans cela, notre perte était certaine; comment aurions-nous échappé au feu de soixante pièces de canon qui bordaient les remparts? La nuit se faisait, et nous voyions les mèches allumées courir fort inutilement d'une pièce à l'autre. Nous fîmes notre souper avec quelques bonnes bouteilles de vin que j'avais fait apporter de chez moi. L'obscurité était devenue complète et fort heureusement nous n'avons pas été poursuivis. Nous n'en avons pas moins fait force de rames vers la frégate dont nous voyions le fanal de poupe.

En l'abordant, je me fis connaître au capitaine, je lui racontai ce qui venait de se passer, je le priai de nous prendre à son bord, je lui déclarai être porteur de valeurs considérables, et sur sa demande, je le requis officiellement de me conduire à Venise.

Nous y arrivâmes du côté de Malamocco. Là, la frégate s'arrêta, je me mis dans un canot avec tout mon bagage et quatre matelots pour ramer. Je payai grassement mes huit braves, et nous voguâmes vers l'entrée du port. En regardant sur la rive droite, je vis un petit bâtiment français échoué, et sur la grève les cadavres d'une quinzaine de matelots nouvellement massacrés [1]. Deux barques pleines de soldats esclavons se détachèrent de la galère commandante qui barrait l'entrée du port, et nous firent prisonniers. Un officier parut sur le pont de la galère, nous fit signe d'approcher, et me questionna sur les motifs qui m'attiraient à Venise. Je lui racontai les événements de Trieste, et j'ajoutai qu'étant officier attaché au général Bonaparte, et me trouvant porteur de valeurs considérables, je n'avais pas hésité à venir demander l'hospitalité à une République amie. « Ah! ah! Messieurs les Français, me répondit-il, vous croyez être les maîtres partout et vous prétendez qu'on soit toujours prêts à vous recevoir. Voyez (et il me désignait l'horrible spectacle du rivage) voyez ce qu'il coûte de vouloir entrer chez nous, malgré nous. »

Les choses me paraissaient prendre une si mauvaise tournure que je me hâtai de dire : « Excusez-moi, Monsieur, si

1. L'assassinat de Laugier, capitaine de vaisseau, et de ses hommes est du 20 avril 1797.

je me suis trompé; certainement, vous êtes les maîtres chez vous, mais alors renvoyez-nous à la frégate qui nous attend. — Du tout, vous allez être mis tous les cinq en prison jusqu'à ce que la Seigneurerie ait prononcé sur votre sort. »

Nous fûmes extraits de notre canot, mais avant d'en sortir, je dis à l'officier : « Souvenez-vous, Monsieur, que je vous rends responsable de tout ceci, et faites-y faire bonne garde. J'ai l'honneur d'être connu du doge et du *procurador* Foscarini[1], et j'obtiendrai justice. »

On nous jeta dans un cachot infect où nous passâmes la nuit. Mais il avait bien fallu que l'officier rendît compte à son gouvernement; bien qu'il m'eût refusé la permission d'écrire à notre chargé d'affaires, M. Lallemant, celui-ci avait été mandé au conseil et vers midi l'ordre de notre élargissement arriva. Les quatre soldats furent renvoyés dans leur canot; on me fit reconnaître mes bagages et une barque vénitienne me conduisit à l'hôtel de l'Écu de France. En vérité, j'y arrivai excédé de fatigue et de soucis. Ces deux journées ont longtemps marqué dans mes souvenirs.

Après un léger repas, j'allais me coucher, quand je vis entrer Collot avec une figure renversée. « Ah, vous voilà! eh bien, mon vif-argent? — Perdu. — Et mes pauvres employés? — Sabrés, très probablement. — Mais c'est affreux ce que vous dites là. — C'est vrai. — Vous ne savez pas ce que c'est que de perdre des millions! — Ma foi non, mais je sais ce que c'est que d'avoir dix fois failli perdre la vie. — Où avez-vous laissé les deux navires? — Dans le port, chargés et prêts à partir. — Ils les auront emmenés! — C'est probable. — Et votre caisse? — Elle est ici. »

Quand les lamentations sur le vif-argent furent épuisées, Collot me raconta que, la surveille, un corsaire français commandé par le capitaine Laugier, se voyant poursuivi par une frégate anglaise, avait voulu se réfugier dans le port de Malamocco, malgré les signaux qu'on lui faisait de s'éloigner; qu'alors, on l'avait laissé entrer, mais qu'aussitôt il avait été pris par une troupe de soldats esclavons qui avaient échoué le bâtiment et massacré l'équipage. Je ne le savais que trop!

Je me hâtai d'écrire au général en chef pour l'instruire de

1. Foscarini était provéditeur général.

l'événement de Trieste et de la conduite que j'avais tenue. J'en reçus l'ordre de retourner tout de suite à Trieste où le général Friant était rentré.

Pendant les quatre jours que les Croates y étaient restés, ma maison avait été pillée et les meubles détruits. Ce dernier point m'intéressait peu attendu qu'ils ne m'appartenaient pas, mais je me trouvai sans chemises. La municipalité avait sauvé mes chevaux et ma voiture qu'elle me rendit. Quant au vif-argent, les vents de sud-est qui règnent en maîtres dans le golfe adriatique avaient empêché les deux bâtiments de sortir; je les retrouvai à leur place et peu de jours après, je les expédiai pour Ancône.

Je changeai de logement et j'eus bientôt tout remis en ordre. Au moment où je m'y attendais le moins, Bonaparte revenant de Leoben eut l'idée de passer par Trieste, il se fit descendre chez moi. Il était fort souffrant d'une fluxion sur les lèvres; il parut sensible aux soins de toutes sortes dont je l'entourai. Il me parla en gros de mes affaires, et ajouta : « Vous avez sans doute perdu une grande partie de vos papiers dans la bagarre? — Pas un seul, général, et je suis prêt à rendre mes comptes. » Il me fit un sourire de contentement, et partit le lendemain sans rien voir, contrairement à son usage. Il est vrai qu'il souffrait horriblement; c'était en avril 1797.

Il s'arrêta à Goritz. Cependant le gouvernement vénitien, venant à réfléchir sur l'horrible assassinat de Laugier, n'était pas tranquille. La paix laissait Bonaparte tout-puissant dans l'Italie septentrionale; on voulut donc tenter de conjurer l'orage et présenter cet événement comme la suite d'une rixe de matelots. Il fut nommé une députation de trois sénateurs les plus influents, elle se rendit à Goritz. Bonaparte était à cheval sur la route. Les députés mirent pied à terre et Pesaro porta la parole; mais dès les premiers mots, le général l'interrompit en lui disant : « Comment! vous êtes couverts du sang de quinze Français et vous osez vous présenter devant leur général; fuyez, canailles, ou je vous fais fusiller à l'instant. » Ils n'en demandèrent pas plus long et retournèrent à Venise, où ils apportèrent la terreur sous laquelle succomba cette cité encore si puissante. J'en reparlerai tout à l'heure.

Une nouvelle puissance avait surgi à l'armée d'Italie, et

c'est contre elle que je me suis brisé. Un M. Haller[1], ancien banquier à Paris, avait été ruiné, emprisonné pendant le régime de la terreur. Afin d'échapper à la mort qui le menaçait, il se fit faire inspecteur des transports militaires à l'armée des Alpes, et il attendit. Les succès de Bonaparte l'engagèrent à s'approcher de lui, mais il le trouva trop prévenu contre les banquiers en général.

Cependant les finances de l'armée d'Italie étaient dans un état de désordre et de dilapidation qui demandait un remède énergique. Trente millions de contributions de guerre étaient sinon absorbés, au moins tellement éparpillés qu'on ne savait où les reprendre. Revenu à Milan, Bonaparte se souvint d'Haller et des vues administratives qu'il lui avait développées. Il le fit appeler.

1. Haller (Rodolphe-Emmanuel de), cinquante ans, suisse, fils du célèbre savant Albert de Haller. Dans sa jeunesse, négociant en Hollande, il se fixa vers 1775 à Paris où il fonda une maison de banque. Embrassa les idées révolutionnaires au point de circuler coiffé d'un bonnet rouge et devint l'ami des deux Robespierre. Fut, en 1794, nommé *administrateur des Finances* et *munitionnaire général* à l'armée d'Italie. Après le 9 thermidor, accusé d'avoir commis des dilapidations, il se sauva à Gênes, puis en Suisse. Grâce à plusieurs mémoires justificatifs, son affaire fut classée. Réhabilité, Haller, en 1796, est de nouveau attaché à l'armée d'Italie, d'abord comme *administrateur des Finances*, puis comme *administrateur des Contributions et Finances*. C'est alors qu'Hamelin le rencontre. Haller, quelques jours plus tard, se marie à Trieste avec une veuve lyonnaise. En 1798, tout en étant ministre de la République helvétique auprès de la République cisalpine, il fut, sous le titre de *commissaire du gouvernement français*, envoyé à Rome avec le mandat de notifier au Souverain Pontife les ordres de la République. Emmanuel Haller recruta des agents italiens, qui furent chargés d'enlever l'argenterie superflue des églises; puis il enleva le pape lui-même qui résista et déclara vouloir mourir à Rome. Ce à quoi il lui répondit qu'on mourait partout. (Haller était protestant), et l'abbé Delille, dans son poème *La Pitié*, 1803, traita Haller de *vautour, fils indigne du cygne harmonieux*.

Il acquit une belle propriété près de Côme et y donna une fête somptueuse au corps diplomatique le 1er août 1798, mais dès que la guerre recommença entre la France et l'Autriche, il dut s'enfuir en Suisse et acheta en 1799 près de Lausanne une terre, Villamont, où en 1800 il donna un déjeuner également magnifique à Bonaparte en route pour le Saint-Bernard. Ce déjeuner a été illustré par le fait qu'un domestique renversa une tasse de café sur le premier consul ce qui permit à ce dernier de traiter sans aménité, celui qui le traitait.

Haller, qui après le 18 brumaire, avait éprouvé de nouvelles tracasseries sur son administration (*Direction générale de la Trésorerie*) n'occupait plus de fonction publique en France, mais il joua un rôle important dans la politique de son pays entre 1799 et 1802, époque à laquelle il se réinstalla en France, maison à Paris, et campagne à Villemomble. Il y perdit peu à peu sa fortune. En 1820, il était rentré à Berne, et mourut tout à fait ruiné (1833), âgé de quatre-vingt-six ans, en Italie où il était allé essayer de recouvrer quelques créances.

Haller avait les talents du métier qu'il avait fait toute sa vie; il entendait parfaitement le maniement de l'argent. Il proposa un projet de centralisation au moyen duquel tous les capitaux viendraient affluer dans la seule caisse du général en chef qui en disposerait par sa seule volonté. Ce plan fut agréé, et bientôt Haller devint contrôleur général des dépenses de l'armée. L'ordonnateur en chef et le payeur général ne furent plus que ses premiers commis.

Éloigné que j'étais de Milan, je ne sus rien de ce nouvel ordre de choses. Un matin, je vis entrer chez moi un monsieur qui d'un air suffisant m'apprit qu'il était M. Allard, chargé par M. Haller de prendre connaissance de ma gestion et de vérifier mes comptes. Je lui répondis que je ne connaissais ni M. Haller, ni lui, que j'avais reçu mes instructions du général en chef, et que je ne devais de compte qu'à lui, à l'ordonnateur en chef et au payeur général. J'étais donc résolu à m'y conformer jusqu'à de nouveaux ordres. L'insistance de M. Allard, qui d'ailleurs ne pouvait me montrer une commission spéciale, m'ennuya et je le lui dis. « Eh bien! Monsieur, me répondit-il, si vous refusez, je saurai vous y contraindre. »

Dès qu'il fut sorti, j'allai chez le général Friant pour l'instruire de ce nouvel incident. « Vous avez bien fait, me dit-il, ce monsieur Allard m'a tout l'air d'être un de ces intrigants qui cherchent à se faire jour par leur zèle; d'ailleurs, s'il y avait un changement dans l'administration, on vous l'aurait écrit du quartier général. » Nous en étions là quand M. Allard entra; il venait pour prier le général, et le requérir au besoin de le mettre à même de remplir sa mission. « Mais je ne vous connais pas, lui répondit Friant, je ne connais pas davantage M. Haller; d'ailleurs, vous saurez que je ne reçois d'ordres que de mon général. » Allard répliqua avec aigreur et Friant, le regardant de travers, lui dit : « Je vous donne deux heures pour sortir de Trieste, après quoi je vous fais arrêter et vous envoie au quartier général où vous vous expliquerez tout à votre aise. » Monsieur Allard fit retraite à l'instant.

Cependant, j'étais inquiet de l'aventure, et je me rendis à Goritz où Villemanzy était encore. Je la lui racontai. « Mon cher, me dit-il, vous avez eu le plus grand tort de rompre ainsi en visière à monsieur Haller. — Mais enfin, quel est donc

ce monsieur Haller? — C'est le contrôleur général des finances de l'armée, le bras droit du général en chef. — Eh quoi! vous le saviez, nous étions à vingt lieues l'un de l'autre, et vous n'avez pas pris la peine de m'en instruire! — Je croyais qu'on vous l'aurait écrit de Milan. — Ah ça, vous n'êtes donc plus ordonnateur en chef? — Comment, je ne suis plus ordonnateur en chef! — Mais non, puisqu'il y a une puissance administrative supérieure à la vôtre. C'est parce que je ne pouvais le croire que j'ai résisté à ce monsieur Allard. Au moins, rendez-moi le service d'écrire à monsieur Haller que je suis venu à vous pour m'éclairer sur la conduite que je dois tenir à l'avenir. »

Après un moment de réflexion, il me dit avec un sourire charmant qu'il n'écrirait pas, attendu que mes relations avec M. Haller ne le regardaient pas.

Prudence, égoïsme et médiocrité, voilà les éléments de la fortune de M. de Villemanzy[1].

Je revins à Trieste fort tourmenté de tout cela, et peu de jours après je reçus une grande lettre de M. Haller : il n'y manquait rien; une belle République en tête, J. Haller, contrôleur général, etc... Il n'y avait plus à en douter, j'avais un nouveau maître. Il m'était enjoint de terminer mes affaires à Trieste dans le plus bref délai et de venir à Milan pour y rendre mes comptes. Huit jours après, je partis pour Milan.

Mais, pour en finir avec Venise, en revenant à Milan, Bonaparte avait eu la fantaisie de passer à Fusina afin d'avoir au bout de sa lunette cette Venise à laquelle il en voulait tant et dont il se serait emparé bien volontiers, s'il y avait eu moyen. Mais sa position la rendait imprenable par un coup de main. Trois lieues de lagunes à traverser, des îlots garnis de canons, deux ports, le Lido et Malamocco, défendus par des batteries inabordables. Mais la réception faite aux trois députés avait porté fruit. Le trouble, la peur mauvaise conseillère, avaient paralysé le gouvernement. Plusieurs partis se formèrent; ils s'accusaient l'un l'autre... lorsqu'on apprit que Bonaparte

1. A l'époque où ces Souvenirs furent composés, Villemanzy était depuis longtemps devenu le cousin-germain de Romain Hamelin par son mariage, à cinquante et un ans, en 1802, avec Elisabeth Baudon de Mony dont la mère était née Puissant.

était à Fusina, il n'y eut plus de gouvernement. 4 000 soldats esclavons qui formaient la garnison de Venise se révoltèrent et se mirent à piller la ville. Les Français qui s'y trouvaient se réunirent dans un palais, s'y fortifièrent et reçurent les Esclavons à coups de canon. Dans cette extrémité, une nouvelle députation fut envoyée à Bonaparte; elle le trouva sur le toit de l'auberge avec sa lunette braquée sur Venise. Tout fut fini... Les députés interdits se bornèrent à parler des malheurs de leur patrie et de l'insurrection des soldats. Bonaparte leur répondit qu'il était touché de leur position, et que, pour remettre le bon ordre, il allait leur envoyer la division Baraguey-d'Hilliers, forte de dix mille hommes; qu'ils pouvaient retourner à Venise et tout préparer pour la recevoir... Et ils acceptèrent! Ce fut ainsi qu'il devînt maître de Venise, pour la vendre un peu plus tard à l'Autriche.

En arrivant à Milan, j'allai chez M. Haller, qui me reçut du haut de sa grandeur; je lui expliquai ma conduite motivée sur l'ignorance où j'étais de ses nouvelles fonctions. « Comment! vous n'avez pas reçu de circulaire? — Non monsieur, et si vous en trouvez trace à l'état-major, j'ai tort. — Cela ne m'étonne pas, voilà comment on menait ici les affaires. Avez-vous apporté les résultats de votre gestion? — Oui, monsieur. — Combien d'argent? — Un solde de 230 000 francs. — Sur 4 millions! quel pillage! — Monsieur, je n'ai rien payé que par votre ordre, et j'en ai les reçus réguliers. — Nous verrons, apportez-moi tout cela demain matin ».

A l'heure dite, je me présentai avec tout mon bagage. En lisant mon compte sommaire, il hochait la tête. Enfin il me dit : « Ce n'est pas cela du tout, on ne rend pas compte d'une pareille gestion par un compte de recette et dépense comme une cuisinière, il me faut un compte en partie double. — Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas même ce que cela signifie. — Alors, comment avez-vous été chargé d'une pareille comptabilité? — Monsieur, j'ai administré la légation de Ferrare et mon compte tout semblable à celui-ci a été trouvé régulier. — Par qui? — Par l'ordonnateur en chef. — Pardieu, je le crois bien; est-ce que l'ordonnateur en chef y entend quelque chose? Finissons, remportez vos papiers et présentez-moi un compte en partie double avec les pièces à l'appui. »

Je ne savais comment m'y prendre; j'allai trouver un banquier de ma connaissance, M. Piani, et je le priai de m'envoyer un teneur de livres pour m'aider. Examen fait, il me dit qu'il me manquait des pièces intermédiaires, dans mes relations avec la municipalité de Trieste et avec divers commissaires des guerres. J'écrivis partout et j'eus le bonheur de tout retrouver, mais après deux mois d'attente.

Pendant ce temps-là, j'allais assez souvent au château de Monbello où Bonaparte tenait sa cour, entouré qu'il était des ambassadeurs, MM. de Cobentzel, de Hardenberg, de Gallo[1], de Merfeld. Il menait tout cela vertement et comme de vainqueur à vaincus, au point qu'un jour, après une discussion animée, il dit à l'ambassadeur d'Autriche : « Si votre empereur s'obstine, je le briserai comme ce cabaret de porcelaine », et il le lança au milieu du salon. Le traité de paix, dit de Campo-Formio, n'a été signé qu'en octobre 1797.

Dès que le général me voyait, il me disait : « Avez-vous fini avec Haller? — Non, général, il me demande des comptes que je ne sais pas faire. — Comment, vous ne savez pas faire un compte en partie double? — Général, je ne vous ai jamais dit que j'eusse été élevé pour être banquier. — Arrangez-vous comme vous l'entendrez mais il n'y a qu'Haller qui puisse vous donner votre quitus, et jusque-là, vous n'obtiendrez pas de passeport. — Général, je n'ai aucune envie de me sauver. »

Un jour que je me plaignais à M. Haller de la rigueur dont on usait avec moi : « Que diable aussi, me dit-il, vous ne savez pas vous y prendre. Est-ce que vous ne connaissez pas madame Bonaparte? Avec elle, *il faut cracher au bassinet.* » C'était évidemment un piège, je n'y tombai pas. Je répondis que madame Bonaparte avait toujours eu beaucoup de bonté pour moi, et que je croirais m'en rendre indigne en lui faisant une semblable proposition. Il haussa les épaules et il n'en fut plus question. D'ailleurs, je n'avais rien gagné à Trieste que mes appointements; j'avais perdu pour plus de mille francs d'effets et je n'avais plus de sac de 500 louis à offrir. Aussi, ne fus-je plus embrassé.

1. Gallo (Marzio Mastrilli, marquis puis duc de), quarante-quatre ans, plénipotentiaire du royaume de Naples, était alors ministre de Naples en Autriche.

J'étais si indigné de tout ce que j'éprouvais qu'un jour, me trouvant seul avec madame Bonaparte, je lui rapportai le propos d'Haller. Elle prit un air majestueux pour me dire qu'il était impossible que M. Haller eût tenu un pareil langage, attendu qu'il savait bien que ce ne serait pas le moyen de réussir auprès d'elle. C'était un démenti; mon regard lui fit baisser les yeux, et je sortis en donnant au diable les généraux, les femmes, et surtout M. Haller.

Enfin, les pièces que j'attendais arrivèrent, mon compte en partie double fut dressé, et j'obtins mon quitus, qu'Haller signa en ricanant, apparemment des peines qu'il m'avait causées.

J'allai prendre congé à Monbello, et je partis assez mal en cour avec Auguste Colbert et Sourdeau. Nous allâmes voir Florence et Rome, puis je m'embarquai à Civitavecchia pour revenir en France. En sortant du golfe de la Spezzia, un corsaire barbaresque nous donna la chasse et nous força de nous réfugier sous l'une des nombreuses batteries qui garnissent la côte de Provence. Ce damné mécréant s'approchait toujours, lorsqu'un porte-voix lui cria la phrase sacramentelle : *Au large, ou coulé bas*; ces paroles, si douces à notre oreille, furent suivies d'un coup de canon de gros calibre, et le corsaire vira de bord au plus vite. Nous profitâmes de la nuit pour entrer à la Ciotat, et ma campagne d'Italie fut finie.

J'ajouterai, en empiétant sur les événements, que M. Haller a sans doute rendu un grand service à l'armée en faisant cesser le gaspillage, mais il a considérablement volé pour son propre compte. Bonaparte s'en est aperçu trop tard, mais il ne l'a pas oublié, et, devenu Premier Consul, il lui a fait regorger onze cent mille francs au moyen des arguments qu'il avait alors à sa disposition : *Payez ou en prison*. Haller a voulu se refaire en se lançant dans l'agiotage, et il y a trouvé un fripon plus fin que lui, le sieur Comaille, qui l'a entièrement ruiné, au point qu'il est mort dans la détresse. Je l'ai peu regretté.

ANTOINE-ROMAIN HAMELIN

(A suivre.)

SAINT MARTIN DE TOURS

HISTOIRE ET LÉGENDE

Saint Martin a été pendant bien des siècles le grand Saint de la France, le Saint national, un saint vénéré de tous, des rois comme des artisans ou des paysans, et plus aimé encore que vénéré. Son souvenir est resté partout, dans les monuments comme dans les usages et les proverbes, dans les noms des hommes comme dans ceux des rues, des fontaines, des pierres, des villages et des bourgs.

Et cependant, pour nos contemporains, même les plus dévots au saint de Tours, Martin n'est plus ce qu'il fut si longtemps pour nos pères. Après des siècles d'une prodigieuse popularité, si prodigieuse qu'on a peine aujourd'hui à se la représenter, sa gloire s'est obscurcie peu à peu devant le rayonnement d'autres dévotions, d'autres pensées ou d'autres rêves. Pour les descendants de ces Français d'autrefois qui l'ont tant aimé et tant invoqué, il n'est plus guère qu'un nom. A part les gens d'Église et quelques érudits, à part certains Tourangeaux ou pèlerins de Tours, on ignore maintenant jusqu'à son histoire : cette histoire qui a enchanté tant de générations, et qui a tenu tant de place dans l'art, et qui semblait devoir vivre à jamais, fixée comme elle l'était par les charmants récits d'un chroniqueur de grand talent.

En effet, c'est surtout à son biographe que Martin dut sa renommée : un biographe qui avait été son ami et son confident, avant de se faire le serviteur de sa gloire. Dans sa *Vie*

de saint Martin, puis dans des *Lettres* et des *Dialogues*, l'Aquitain Sulpice Sévère a peint avec un rare bonheur la personne et l'œuvre du célèbre évêque de Tours, missionnaire infatigable, fondateur de monastères et d'églises, thaumaturge fameux, protecteur des humbles et des opprimés, apôtre des Gaules et de la charité. Si l'on écarte les légendes postérieures, presque tout ce que l'on sait ou que l'on raconte sur saint Martin nous vient de Sulpice Sévère. Comme ce document unique a tout le charme d'un beau livre, on s'étonne d'autant plus de l'oubli où est tombé le panégyriste avec son héros.

Chose plus singulière encore, à mesure que le public semblait oublier l'histoire de saint Martin, les moyens se multipliaient de la mieux connaître. Les monographies sont innombrables. D'abord, et jusqu'à nos jours, ont paru périodiquement de petits livres édifiants sur le saint de Tours. En outre, autour du nom de saint Martin, s'est développée toute une littérature, qui s'est enrichie, renouvelée ou répétée de génération en génération : une littérature en prose ou en vers, en latin, en français, en bien d'autres langues[1]. Cette littérature, depuis le ve siècle jusqu'au xvie, a été surtout légendaire. Mais, à partir du xviie siècle, on y rencontre aussi des ouvrages érudits, animés d'esprit critique et soucieux de vérité objective[2]. En ce domaine comme ailleurs, l'œuvre du xixe siècle a été particulièrement féconde : fouilles de Tours, découverte du tombeau de saint Martin et reconstruction de sa basilique, travaux de Quicherat, de Lasteyrie et des archéologues tourangeaux, monographies savantes de Reinkens, de Lecoy de la Marche, ou d'autres[3]. Le xxe siècle, à son tour, apporte de précieuses contributions à l'histoire de saint Martin, sinon avec les monographies assez maigres de Regnier et de Van Rhijn ou avec l'ouvrage aventureux de Babut, du moins avec le gros volume de Dom Besse sur le

1. Bibliographie de cette littérature dans les deux ouvrages suivants : *Bibliotheca hagiographica latina* des Bollandistes (Bruxelles, 1900), n. 5617-5666, p. 825 et suiv.; Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques du Moyen âge, Bio-bibliographie*, colonnes 3108 à 3112.

2. Dès la fin du xviie siècle, Tillemont, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, article sur saint Martin; Gervaise, *la Vie de saint Martin* (Tours, 1699).

3. Reinkens, *Martin von Tours* (Breslau, 1866); Lecoy de la Marche, *Saint Martin* (Tours, 1881 et 1890).

tombeau du saint, surtout avec les pénétrantes études critiques de M. Delahaye et de M. Jullian[1].

A l'aide de ces savantes publications, complétées ou contrôlées par nos recherches personnelles, nous voudrions esquisser ici le portrait vrai du vieux saint français, l'histoire de sa vie, de son rôle, de sa gloire[2].

I

SOURCES DE L'HISTOIRE DE SAINT MARTIN

Pour l'histoire de saint Martin, on doit distinguer avec soin entre les sources de sa biographie réelle, et les sources de sa légende posthume.

Ces dernières sont d'une variété et d'une richesse infinies : documents d'Église, récits et recueils de miracles, chroniques, poèmes, biographies édifiantes, inscriptions, traditions de toute sorte. Il faudrait bien des pages pour indiquer, même sommairement, le contenu de cette littérature documentaire ou légendaire, en prose ou en vers, qui s'est renouvelée de siècle en siècle. Là-dessus, on nous permettra de renvoyer au gros et savant livre de Lecoy de la Marche, véritable monument élevé à la gloire du saint de Tours.

Les sources de la biographie réelle sont beaucoup moins abondantes. Elles se réduisent presque aux récits de Sulpice Sévère, contemporain et ami de son héros.

Riche Aquitain et fin lettré, avocat de talent, auteur d'une *Chronique* fort estimée, chrétien fervent, converti à l'ascétisme avec son camarade Paulin de Bordeaux ou de Nole, Sulpice

1. A Regnier, *Saint Martin* (Paris, 1907, dans la Collection *les Saints*); Van Rhijn, *Martinus van Tours* (Utrecht, 1907 et 1912); Henry Martin, *Saint Martin* (Paris, s. d., dans la Collection *l'Art et les Saints*); Babut, *Saint Martin de Tours* (Paris, 1912); Dom Besse, *le Tombeau de saint Martin de Tours* (Paris et Tours, 1922); H. Delahaye, *Saint Martin et Sulpice Sévère* (Bruxelles et Paris, 1920; extrait du tome XXXVIII des *Analecta Bollandiana*); C. Jullian, *Notes gallo-romaines*, n. 47 et 93-99 (extraits de la *Revue des Études anciennes*, t. XII et XXIV-XXV); *Histoire de la Gaule*, t. VII (Paris, 1926), p. 255 et suiv.; 299 et suiv.

2. Cette étude doit servir d'*Introduction* à une traduction française des récits de Sulpice Sévère sur saint Martin qui doit paraître prochainement.

Sévère entendit un jour parler des vertus et des miracles de saint Martin, qui était alors, depuis vingt ans, évêque de Tours. Avant même de le connaître personnellement, il se prit pour lui d'une admiration enthousiaste et résolut de raconter sa vie. A plusieurs reprises, malgré sa mauvaise santé, il se rendit à Tours, fut l'hôte de l'évêque au monastère de Marmoutier, recueillit tous ses propos comme paroles d'Évangile, compléta son information en interrogeant les moines, nota religieusement tout ce qu'on lui racontait.

Quand l'évêque mourut en novembre 397, Sulpice Sévère avait déjà terminé sa *Vie de saint Martin*, que, dès cette année-là, il communiquait à son ami Paulin de Nole, et que peu après, probablement en 400, il publia ou republia avec quelques additions ou retouches. A cette édition de la *Vie*, il joignit trois *Lettres* assez longues, écrites dans l'intervalle : l'une sur un miracle, la seconde sur une apparition, la troisième sur la mort et les funérailles du Saint. A la fin de sa *Chronique*, publiée sans doute en 403, il consacra un chapitre au rôle joué par Martin dans l'affaire du Priscillianisme. Vers 404, il couronna son œuvre de panégyriste par de jolis *Dialogues* sur saint Martin comparé aux ascètes d'Orient, sur divers incidents de sa vie et sur des miracles précédemment omis.

Comme ils le méritaient par l'agrément du récit et le talent de l'écrivain, ces ouvrages de Sulpice Sévère eurent un grand succès : même un gros succès de librairie, qui est attesté d'abord par l'auteur lui-même, et qui s'est prolongé jusqu'à la Renaissance. Ils nous sont parvenus dans des manuscrits innombrables, puis dans de nombreuses éditions. Ils sont à la base de toute la littérature postérieure sur saint Martin. Mais ils s'en distinguent en ce qu'ils sont d'un contemporain, d'un témoin, d'un familier du héros. Avec les premières légendes nées aussitôt de l'imagination populaire, ils contiennent à peu près toutes les données historiques que nous possédons sur le personnage. On doit y joindre seulement quelques passages des lettres de Paulin de Nole, ami du panégyriste comme du Saint, et quelques indications, surtout des dates, tirées de ses archives épiscopales par Grégoire de Tours.

Que vaut le témoignage de Sulpice Sévère? Là-dessus se sont engagées, surtout en ces dernières années, d'assez

vives polémiques. On a cru relever des erreurs chez Sulpice Sévère, on a incriminé son sens critique, on a raillé sa crédulité, on a suspecté jusqu'à sa bonne foi. Un jeune savant, mort il y a dix ans au champ d'honneur, a poussé la thèse jusqu'au paradoxe. A l'en croire, la personnalité traditionnelle de saint Martin serait une invention littéraire de son biographe. Martin aurait bien existé, ce qu'on ne peut contester; mais il n'aurait ressemblé en rien au héros de Sulpice Sévère. Médiocre soldat, moine fanatique et ridicule, évêque sans autorité, il aurait même été compromis dans l'hérésie, aurait failli être condamné comme complice des Priscillianistes et serait mort schismatique. D'ailleurs, il n'aurait exercé aucune action sur la Gaule et le christianisme de son temps. Tout ce que raconte sur lui son biographe, ne serait que légende ou littérature, plagiat, démarcage des récits d'Orient, inventions d'un sectaire sans scrupule ou d'un trop ingénieux rhéteur. Bref, la renommée de saint Martin serait née d'un caprice de conteur et d'une arrière-pensée de polémiste, presque d'une mystification. Elle aurait grandi peu à peu, mais après coup; elle n'aurait rayonné qu'après la disparition de tous ceux qui avaient connu le vrai Martin[1].

Aux historiens et aux critiques compétents, ces affirmations paradoxales ont laissé l'impression d'un jeu d'esprit. On pourra s'en convaincre en lisant les réfutations de deux érudits éminents, qui ont étudié de près la question et l'ont discutée point par point[2]. Ce serait perdre son temps que de rouvrir le débat. Nous nous contenterons ici de quelques remarques sur la valeur du témoignage de Sulpice Sévère.

D'abord, qu'on ne l'oublie pas, ce biographe est un contemporain, un ami du héros. Puis, de l'avis de Paulin de Nole qui s'y connaissait en honnêteté, Sulpice Sévère était un parfait honnête homme, un ascète chrétien aussi scrupuleux qu'enthousiaste, incapable de commettre un faux, même

1. Babut, *Saint Martin de Tours* (Paris, 1912).

2. H. Delahaye, *Saint Martin et Sulpice Sévère*, Bruxelles, et, Paris, 1920 (extrait des *Analecta Bollandiana*, t. XXXVIII); C. Jullian, *Remarques critiques sur les sources de la Vie de saint Martin* (1922), *sur la Vie et l'Œuvre de saint Martin* (1922-1923), dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXIV et XXV. — Voyez aussi G. Goyau, *Histoire religieuse*, p. 37-49 (Paris, 1922. — Tome VI de l'*Histoire de la nation française* de G. Hanotaux).

littéraire. Enfin, il a fait ses preuves d'exactitude et de sens critique, comme historien : personne ne conteste l'importance et l'autorité de son témoignage dans sa *Chronique*.

D'où vient donc le malentendu, quand il s'agit de ses récits sur saint Martin? C'est que l'on ne tient pas compte des idées antiques sur la distinction des genres littéraires. On sait pourtant que chaque genre avait ses lois particulières, toujours strictement observées : ses exigences ou ses privilèges, ses règles ou ses libertés. Un biographe, un panégyriste, n'était pas un historien, pas plus qu'un poète n'était un prosateur. Historien, Sulpice Sévère s'efforçait de contrôler sérieusement les faits. Hagiographe, il racontait sans discuter, sans même songer à s'étonner, ce qu'il avait vu ou entendu et qui grandissait son héros. Qu'on l'approuve ou non, c'était la loi du genre.

Par suite, on ne devrait pas s'attendre à trouver chez Sulpice Sévère, biographe et panégyriste de saint Martin, un récit vraiment historique, comme nous l'entendons aujourd'hui. En dehors de ce qu'il avait vu lui-même, il enregistrait seulement ce qu'on lui avait dit, et qu'il s'attachait à mettre en relief. Il nous apprend donc ce qu'on racontait de saint Martin, surtout dans son entourage, à Tours et à Marmoutier. C'est par là, et par là seulement, que tous ses récits, même invraisemblables et d'apparence légendaire, pouvaient avoir et ont réellement pour nous la valeur d'un document d'histoire. Sans doute, nous n'avons le plus souvent aucun moyen de contrôler son témoignage; mais nous n'avons non plus aucune raison sérieuse de le récuser ou de le suspecter. Encore une fois, il ne s'agit pas pour nous de savoir si réellement saint Martin a fait tel ou tel miracle; il s'agit de savoir si, de son vivant, on croyait réellement qu'il l'avait fait. A cela se réduit nécessairement, en ce domaine et pour cette époque, la vérité historique.

Mais la chronologie? — C'est, évidemment, le point faible des récits de Sulpice Sévère. Dans ses ouvrages sur saint Martin, les données chronologiques sont contradictoires et incohérentes; elles sont, de plus, en désaccord avec les données de Grégoire de Tours, qui avait sous les yeux la liste épiscopale et autres documents officiels de son Église. D'où vient

ici chez Sulpice Sévère, ailleurs exact, cette incohérence de la chronologie? N'oublions pas les méfaits des copistes, surtout en matière d'hagiographie et dans la transcription des chiffres : peut-être doit-on les rendre responsables d'altérations et d'interpolations, aboutissant à l'incohérence, dans le texte de Sulpice Sévère.

En tout cas, il semble impossible aujourd'hui de reconstituer sur des bases solides la chronologie de la vie de saint Martin, surtout pour sa jeunesse. Bien des érudits l'ont tenté pourtant; mais la divergence de leurs conclusions autorise une réserve un peu inquiète. Deux systèmes principaux sont en présence. Selon les uns, les plus nombreux, Martin serait né vers 316, aurait servi sous les empereurs Constantin et Constant, aurait quitté l'armée en 341, à vingt-cinq ans. Selon d'autres, il serait né vers 335, il aurait servi sous Constance et sous Julien encore César, il aurait obtenu son congé en 356, à vingt et un ans. Il y a d'autres systèmes encore, et d'autres divergences. C'est dire que nous ne savons pas.

Considérant ces questions comme insolubles dans l'état présent de nos connaissances, nous retiendrons seulement les trois dates qui nous paraissent certaines, et sur lesquelles on est à peu près d'accord : le 4 juillet 371, consécration épiscopale de saint Martin à Tours; en 385, son séjour à Trèves; les 8 et 11 novembre 397, sa mort et ses funérailles. Nous ferons presque toujours abstraction des autres données chronologiques, ou soi-disant telles, qu'on relève dans des passages probablement altérés de Sulpice Sévère. On jugera peut-être exagérée cette prudence critique; mais, après tout, mieux vaut avouer notre commune ignorance que de s'égarer, même en bonne compagnie, sur le sable mouvant des hypothèses.

Malgré ces lacunes, on peut esquisser partiellement la vie de saint Martin, telle du moins qu'on la racontait à Marmoutier lors des visites de Sulpice Sévère.

II

VIE DE SAINT MARTIN

Martin était né dans l'Europe centrale, en Pannonie, à Sabaria. D'ailleurs, il ne vécut guère dans sa ville natale. Il appartenait à une famille de soldats : famille de condition moyenne, mais d'existence nomade au hasard de la carrière. Son père, qui avait débuté comme simple soldat, mais qui était parvenu au grade élevé de tribun militaire, changea sans doute de garnison. Martin passa ses premières années dans la Haute-Italie, à Ticinum (Pavie).

Ses parents étaient encore païens. Cependant, dès son enfance, on ne sait sous quelles influences, il fut attiré par le christianisme, et bientôt par les perspectives de l'ascétisme. Un jour, à dix ans, il s'échappa de la maison paternelle et se réfugia dans une église, où il demanda à être admis comme catéchumène. A douze ans, il rêvait du désert et de la vie d'anachorète, sans doute à la suite de quelque récit d'un voyageur sur les ascètes d'Orient. Dès lors, nous dit-on, il avait l'esprit hanté par les cellules de moines.

Sa famille avait pour lui d'autres visées, plus mondaines. Sur ces entrefaites, un édit impérial, qui remettait en vigueur d'anciennes lois, ordonna d'enrôler les fils de vétérans. Bon gré mal gré, Martin fut conduit par son père au bureau de recrutement; il dut prêter les serments militaires, et fut incorporé dans les *alae scolares*, la garde impériale à cheval. Suivant son biographe, il entra au service dès l'âge de quinze ans. Il dut faire d'abord un stage comme élève-officier. Après ce stage, il mena pendant plusieurs années la vie de soldat, allant de garnison en garnison dans la Haute-Italie, puis en Gaule.

Il fut un soldat modèle, et d'espèce rare. Il donnait l'exemple de toutes les vertus, y compris celles qui n'avaient rien de spécifiquement militaire. Ni le vice ni le plaisir n'avaient de prise sur lui. Ou plutôt, son plaisir était de faire le bien, d'assister les malades, de secourir les malheureux, de nourrir les indigents, de vêtir les gens nus, de consacrer aux bonnes

œuvres tout ce qu'il pouvait prélever sur sa solde. Il vivait presque en moine; il était d'une étonnante sobriété, d'une patience à toute épreuve, d'une humilité incroyable envers ses inférieurs. Il avait un esclave, mais un esclave dont il s'était fait le serviteur, prenant avec lui ses repas, les servant à table, lui enlevant lui-même ses chaussures pour les nettoyer. Malgré ces excentricités évangéliques, il était adoré de ses camarades, qui appréciaient sa bonne humeur, son obligeance, son empressement à rendre service, et qui avaient pour lui « une affection merveilleuse, mêlée de vénération ».

Le jeune officier était en garnison à Amiens, quand il fit l'un des plus beaux gestes de bonté que la charité chrétienne ait inspiré à un homme. Un jour, à l'une des portes de la ville, par un hiver très rigoureux, il aperçut un pauvre, tout nu, qui sollicitait en vain la pitié des passants. Il n'avait sur lui que ses armes et son manteau militaire. Mais il n'hésita pas. Il tira son épée, coupa en deux le manteau, en donna la moitié au mendiant. Ce geste, popularisé par tant d'œuvres d'art, est peut-être ce qui, dans la vie de Martin, a le plus frappé les imaginations. C'est probablement ce qui a décidé de l'avenir du jeune officier. La nuit suivante, le Christ lui apparut en songe, vêtu de la partie du manteau donnée au pauvre. Et Jésus, s'adressant aux anges, dit d'une voix éclatante : « Martin, encore catéchumène, m'a couvert de ce vêtement ».

« Encore catéchumène », ce mot entendu dans un rêve fut pour Martin un ordre divin. Il se reprocha presque de n'être pas encore baptisé. Il « vola au baptême », évidemment dans l'église d'Amiens. Pieux comme il l'était, il tira du sacrement une force nouvelle. Il rêva plus que jamais d'ascétisme. Il rêva aussi de l'heure où il obtiendrait son congé, pour s'engager dans d'autres voies. Mais il était bien jeune encore : d'après son biographe, il n'aurait eu alors que dix-huit ans (vingt-deux selon quelques manuscrits). Il dut patienter; d'autant mieux que son tribun, un ami pour lui, le priait d'attendre, promettant de renoncer avec lui au monde après son temps de tribunat. Suivant Sulpice Sévère, Martin resta encore au service « pendant deux années environ après qu'il eut reçu le baptême ». Certains critiques estiment même que

l'attente dut être beaucoup plus longue; car un soldat de métier n'obtenait guère si tôt son congé.

Enfin, le jour de la libération vint. Mais la rupture avec la vie des camps se fit dans des circonstances dramatiques. Les barbares d'outre-Rhin envahissaient la Gaule. Pour les repousser, une armée romaine se concentra près de Worms. Elle était commandée par un général que l'on ne peut identifier avec certitude; d'après les leçons suspectes, probablement interpolées, des manuscrits de Sulpice Sévère, ce serait le futur empereur Julien, alors César. On préluda aux combats par la distribution d'un *donativum*. Martin crut le moment venu de quitter l'armée : ne voulant pas tirer l'épée contre des hommes, il se faisait scrupule d'accepter les largesses de son chef. A l'appel de son nom, il ne se présenta que pour demander son congé. Furieux, le général le traita de lâche. Pour toute réponse, Martin déclara que, le lendemain, il se tiendrait seul, sans armes, en avant des lignes, protégé par le signe de la croix. On le prit au mot. Mais le lendemain, au moment où allait se faire l'épreuve, les ennemis demandèrent la paix, se livrant corps et biens. Les chrétiens crièrent au miracle. En tout cas, Martin eut son congé, et dut quitter aussitôt l'armée. Où allait-il?

Ici, l'on doit probablement admettre une lacune dans le récit du biographe, qui dit seulement : « Après avoir quitté le service militaire, Martin voulut connaître saint Hilaire, évêque de la cité de Poitiers, dont on célébrait alors la foi à toute épreuve dans les choses de Dieu. Il resta quelque temps auprès de lui. » Aussitôt libéré, Martin se serait donc rendu à Poitiers auprès d'Hilaire. Mais les choses n'ont guère pu se passer ainsi. Voici pourquoi.

De l'avis des historiens compétents, l'expédition contre les barbares d'outre-Rhin dont parle Sulpice Sévère, celle qui fut l'occasion du congé, doit être la campagne de l'empereur Constant en 341 ou celle de Julien en 356. Or, si Martin était arrivé à Poitiers vers le milieu de 356, il n'y aurait pas trouvé l'évêque : Hilaire venait d'être exilé en Asie Mineure, d'où il ne revint qu'en 360. D'autre part, si Martin avait été libéré pendant la campagne de 341, il n'aurait pu être attiré aussitôt à Poitiers par le désir d'y voir l'évêque Hilaire : car Hilaire,

qui alors était encore païen, ne devint pas évêque avant l'année 350.

Donc le récit de Sulpice Sévère à cet endroit, s'il n'est pas altéré, semble inacceptable. Une fois son congé obtenu, Martin a dû se rendre ailleurs; nous ne savons où, ni pour combien de temps. A moins, cependant, qu'il n'ait été libéré ni en 341 ni en 356, mais au cours d'une autre campagne contre les Germains, dont les circonstances s'accordent assez bien avec la plupart des données de Sulpice Sévère : la campagne de l'empereur Constance, qui au printemps de 354, sur les bords du Rhin, reçut une ambassade des Alamans et leur accorda la paix.

Quoi qu'il en soit, on n'a aucune raison de suspecter le témoignage du biographe sur le premier séjour que fit Martin à Poitiers avant l'exil de l'évêque. Hilaire, dès le début de son épiscopat, déploya une grande activité pour lutter contre l'hérésie. Le jeune officier, dans quelqu'une de ses villes de garnison, avait pu l'entrevoir; il conçut pour lui une telle admiration, qu'un jour il partit pour Poitiers. Hilaire l'accueillit fort bien, et le retint près de lui. Il voulut même l'attacher à son Église en l'ordonnant diacre; et il le lui proposa à mainte reprise. Martin refusa toujours, « criant qu'il en était indigne ». Bon psychologue, Hilaire arriva presque à ses fins en mettant à l'épreuve l'humilité même de son hôte : il lui offrit les modestes fonctions d'exorciste. Cette fois, Martin n'osa se dérober. C'est ainsi qu'il inaugura sa campagne contre les démons. Il dut aussi profiter de ce séjour à Poitiers pour s'initier, sous la direction du savant évêque, à la théologie. Il se plaisait tellement dans la société d'Hilaire, qu'il ne le quitta pas sans de vifs regrets et qu'il promit de revenir.

S'il partit, c'est qu'un devoir impérieux l'appelait ailleurs. Une nuit, il avait reçu en songe l'ordre d'aller convertir ses parents et prêcher la bonne parole au pays natal. Il se mit donc en route pour la Pannonie, mais tristement, avec le pressentiment des aventures et des épreuves qui l'attendaient. D'abord, en traversant les Alpes, il fut pris par des brigands qui voulurent le tuer; il ne leur échappa que par miracle, en évangélisant et convertissant l'un d'eux. Quand il eut dépassé Milan, il rencontra le Diable en personne, qui lui

demanda où il allait : par sa bonne contenance, appuyée d'un verset des Psaumes, il mit en déroute l'indiscret.

Arrivé en Pannonie, il y eut d'abord une grande joie : il convertit sa mère. Mais il échoua auprès de son père, païen endurci. A ce moment, l'arianisme dominait dans toute la région; presque tous les évêques étaient acquis à l'hérésie, que favorisait l'empereur Constance. Martin lutta quand même, presque seul. Mal lui en prit. Injurié, menacé, battu de verges publiquement, il dut quitter le pays, et revint en Italie. Là, il apprit que l'arianisme triomphait également en Gaule, et qu'Hilaire avait été exilé en Orient. Il s'arrêta donc à Milan, où il vécut quelque temps dans une cellule de solitaire. Là encore, il voulut prêcher contre l'hérésie : Auxentius, l'évêque arien de Milan, l'accabla d'outrages et le chassa de la ville. Martin se consola en allant mener la vie d'ermite avec un prêtre ami dans l'île de Gallinaria, près de la côte de Ligurie.

Un jour, vers le début de 360, il apprit qu'Hilaire revenait d'exil. Il courut à Rome, espérant l'y rencontrer. Mais l'évêque avait déjà dépassé la capitale. Martin s'élança sur ses traces, et le rejoignit enfin, mais seulement à Poitiers.

Hilaire accueillit Martin comme un ami et un précieux auxiliaire. Il dut le décider à se laisser ordonner diacre, puis prêtre; car on n'imagine pas les gens de Tours venant plus tard chercher à Poitiers un exorciste pour en faire un évêque. Mais Martin était tout à son rêve d'ascétisme. Il n'eut pas de peine à convaincre Hilaire, qui, pendant son exil en Asie Mineure, y avait vu se propager et se codifier, sous l'impulsion de saint Basile, l'institution monastique. D'accord avec l'évêque, il s'établit dans un endroit désert, à quelques milles de Poitiers, pour y vivre en ermite dans une cabane. Attirés par son exemple et sa réputation, d'autres moines se groupèrent autour de lui et sous sa direction, comme dans les laures primitives de l'Orient. Ce fut l'origine du monastère de Ligugé, le plus ancien de tous dans nos régions.

Alors, dit-on, Martin fit ses premiers miracles. Pour son début, il aurait ressuscité deux morts : d'abord, un de ses disciples, un catéchumène, qui subitement avait succombé en son absence, puis un jeune esclave qui s'était pendu dans un domaine des environs.

Ces miracles avaient fait grand bruit dans toute la contrée, et rendu populaire le nom du thaumaturge. Martin vivait depuis une dizaine d'années dans sa cellule de Ligugé, quand les chrétiens de Tours eurent à élire un nouvel évêque. Le peuple de cette ville songea aussitôt à Martin. On savait qu'on ne le déciderait pas facilement à quitter sa pieuse retraite et le pays de saint Hilaire, mort depuis quatre ans, mais toujours présent à sa pensée. Pour plus de sûreté, on recourut à la ruse. Un certain Rusticius, prétextant une maladie de sa femme, vint supplier Martin d'aller la voir pour la guérir. Par cet appel à la charité, on réussit à le faire sortir. Sur la route se tenaient en embuscade nombre de ses admirateurs : on s'empara de lui, on le conduisit sous bonne garde jusqu'à Tours.

Là, presque toute la population acclama le prisonnier, devenu candidat malgré lui. Il y avait néanmoins des opposants, surtout parmi les évêques des diocèses voisins qu'on avait appelés suivant l'usage pour présider à l'élection et ordonner aussitôt l'élu : ils reprochaient surtout à Martin sa piteuse mine et sa tenue négligée. A la tête de ce parti d'opposition était un certain Defensor, probablement l'évêque d'Angers; mais Defensor fut mis à la raison par un verset biblique de circonstance, lu par hasard à l'église. L'enthousiasme populaire triompha des résistances. Élu par acclamation, Martin ne put se dérober : il fut consacré évêque de Tours le 4 juillet 371.

Dès lors, l'histoire de saint Martin jusqu'à sa mort est celle de son épiscopat, qui allait durer vingt-six ans. Malgré la répugnance ou la crainte que lui avaient inspirée jusque-là les honneurs de la hiérarchie ecclésiastique, il remplit en conscience toutes ses fonctions épiscopales, avec autant de dignité et d'autorité que de bonne grâce. Il se fit même de son rôle d'évêque une idée très large, neuve et personnelle, parfois grandiose. En dépit de son humilité chrétienne et de sa modestie, il étendit son action dans des domaines où ne se risquaient guère alors la plupart des évêques. Il eut des initiatives inattendues, des audaces surprenantes, presque téméraires. Entraîné par l'ardeur de sa foi, par sa bonté, par sa passion du bien et de la justice, il en arriva peu à peu à se

considérer comme un apôtre pour la conversion des Gentils, comme un missionnaire de la charité, comme un champion des opprimés, comme un arbitre entre les fidèles et les fonctionnaires impériaux ou les empereurs eux-mêmes.

Cependant, en dehors de ses attributions épiscopales, de ses missions et de ses interventions auprès des grands, il restait l'homme simple, modeste, humble, qu'il avait été à Ligugé. Devenu évêque et familier des empereurs, il n'avait rien changé à sa vie, ni à son régime, ni à sa mise. Il restait moine, vivait avec des moines, dans une cabane ou une cellule qui devint le centre d'un grand monastère.

Il habita d'abord une cellule attenante à l'église; mais il y était sans cesse dérangé par des visiteurs. Il résolut donc de s'établir hors de la cité : assez près pour remplir aisément toutes ses fonctions, assez loin pour être à l'abri des importuns. Il trouva ce qu'il voulait à deux milles de Tours : la petite plaine, alors déserte, où l'on visite aujourd'hui les ruines de l'abbaye de Marmoutier. Cette plaine, où l'on accédait seulement par un sentier, s'étendait entre un coude de la Loire et des rochers à pic. C'est là que Martin s'installa dans une cabane de bois.

Bientôt, comme à Ligugé, d'autres moines vinrent le rejoindre; ils entourèrent sa cellule d'une ceinture de cabanes analogues ou de grottes creusées dans le roc. Quand Sulpice Sévère visita Marmoutier, il y avait là environ quatre-vingts disciples de Martin. L'évêque leur avait imposé le régime de la communauté des biens, personne ne devant rien posséder en propre. On portait des vêtements grossiers, ordinairement de poil de chameau, comme en Orient. On ne sortait guère de sa cellule que pour se rendre à l'oratoire et au réfectoire, où le repas commun, après l'heure du jeûne, était encore un jeûne. Bref, on vivait d'austérités et de privations, mais dans la joie. On ne se livrait à aucun travail, excepté l'art du copiste; encore cette distraction était-elle interdite aux anciens, qui devaient consacrer tout leur temps à la prière. D'ailleurs, la plupart des frères étaient des jeunes gens, qui faisaient là une sorte de noviciat ou de stage. Le monastère de Marmoutier, au temps de Martin, était surtout un séminaire d'ascétisme, pépinière de moines et de clercs, même d'évêques.

De Marmoutier, de Tours, l'activité de saint Martin rayonnait en tout sens. Apôtre infatigable, avec une ardeur juvénile et un entrain de soldat, il poursuivit pendant vingt-six ans, jusqu'à sa mort, une campagne de propagande et d'action militante contre l'erreur et le mal, contre l'idolâtrie et les superstitions, même chrétiennes, contre la misère humaine et les iniquités de tout genre. Dans la plupart des miracles qu'on lui attribuait, ce que l'historien doit noter, avec le fait qui en était l'occasion ou la conséquence, c'est l'intention du thaumaturge. Tous les actes de Martin sont des actes de foi, ou de charité, ou de protestation contre l'injustice et le malheur immérité. En ce sens, tout au moins, ce sont des miracles : des miracles de bonté, d'une bonté résolue, héroïque, que rien n'arrêtait, que rien n'effrayait, qui jamais ne s'inclinait devant la fatalité des choses ou le mauvais vouloir des hommes.

Presque toujours, dans sa lutte obstinée contre l'erreur ou les puissances du mal, Martin obtenait des résultats surprenants. Il prêchait ou priait, opérait des guérisons ou renversait des idoles; et, à sa voix ou à son geste, se convertissaient de hautains personnages, parfois des populations entières. Pour entraîner ou affermir la foi des convertis, pour les affranchir plus sûrement de la tyrannie des traditions idolâtriques, il présidait lui-même à la destruction des idoles ou des temples; sur les ruines, il élevait une église ou un monastère.

Quand il devint évêque de Tours, il ne comptait guère de fidèles en dehors de sa ville épiscopale. Jusque-là, dans toute la Gaule du Centre, de l'Ouest et du Nord, le christianisme était resté une religion de citadins. C'est pourquoi Martin fut surtout l'apôtre des campagnes. Dans son diocèse, qui était vaste, il sut gagner l'âme des paysans et déterminer un grand courant de conversions. Il y fonda des paroisses rurales : moins peut-être qu'on ne le croyait plus tard, mais beaucoup plus que n'en mentionne expressément Sulpice Sévère.

Parmi les paroisses du diocèse de Tours, il en est deux dont l'origine remonte sûrement à saint Martin. D'abord, celle du *Vicus Ambatiensis* (Amboise), dirigée alors par le prêtre Marcellus, et célèbre par la destruction miraculeuse d'un sanc-

tuaire païen. Puis celle de *Condate* (Candes, au confluent de la Vienne et de la Loire), où les clercs n'étaient pas toujours d'accord entre eux. Il faut y joindre probablement la paroisse de *Claudiomagus* (Clion), qui était située « sur les confins des Bituriges et des Turones », et peut-être une autre paroisse créée dans le bourg où le miracle du pin avait converti la population.

Sur les autres communautés rurales qui furent organisées alors, tout ce que l'on sait, c'est que l'évêque les visitait régulièrement chaque année. Il voyageait en modeste équipage, à âne, en bateau, souvent à pied, toujours accompagné d'une troupe de moines. Il logeait ordinairement dans la sacristie de l'église. S'il visitait si ponctuellement ses paroisses rurales, ce n'était pas seulement pour y régler les affaires courantes; c'était aussi pour y stimuler le zèle de ses prêtres, pour les guider dans la propagande et dans la lutte contre l'idolâtrie, quelquefois pour y rétablir la paix entre les clercs.

Chemin faisant, il gagnait des âmes à l'ascétisme. Pendant son épiscopat, à son exemple et sous sa direction, toute la région s'est peuplée de moines. A côté de Marmoutier, s'élevait le petit monastère de Saint-Clair; plus loin, celui d'Amboise. Sulpice Sévère fait allusion à bien d'autres communautés d'hommes ou de femmes. Aux funérailles de l'évêque défileront deux mille moines et des chœurs de religieuses.

Chose étrange à première vue, la propagande et l'action de saint Martin ne s'arrêtaient pas aux limites de son diocèse. Écartons les traditions médiévales qui l'ont conduit dans tous les coins de la France, même les récits de Grégoire de Tours qui le faisait voyager en Auvergne, en Saintonge et autour de Bordeaux. Tenons-nous-en aux données de Sulpice Sévère et de Paulin de Nole. Ces contemporains, ces amis, nous montrent Martin poursuivant son œuvre apostolique bien loin de son diocèse et dans des directions très différentes.

A Leprosum (Levroux, dans le Berry), il obtient la destruction d'un temple. Sur la route de Chartres, il prêche dans un bourg, ressuscite un enfant, et convertit toute la population. A Chartres même, il fait parler une jeune fille muette. A Paris, près d'une des portes de la cité, il guérit un lépreux; d'où sa grande popularité dans la capitale, où des rues et des

monuments gardent son nom. Il pousse jusqu'à Trèves; il y guérit une paralytique et un démoniaque, y convertit un ancien proconsul, y rassure la population qui redoutait une incursion des Germains. En revenant de Trèves, il traverse le Luxembourg, où on le rencontre près d'Andethanna.

Suivons-le maintenant dans une autre direction. Il est populaire à Sens : un jour, les habitants du Sénonais lui demandent de protéger leurs récoltes contre la grêle. Il va jusqu'à la vallée du Rhône. A Vienne, il rencontre Paulin de Nole, qu'il guérit d'une maladie d'yeux; il y baptise une femme, nommée Fœdula, dont on a retrouvé la curieuse épitaphe, conservée au musée de cette ville. A l'aller ou au retour, il traverse le pays des Eduens, où il prêche. Dans un bourg de cette région, il fait renverser un temple, malgré l'opposition des paysans qui veulent le tuer, et auxquels il échappe par miracle.

Il suffit de rapprocher ces faits, cités par son biographe au hasard des récits, pour se convaincre que saint Martin a étendu sa propagande sur une bonne partie du pays gaulois, et qu'il mérite bien son titre d'apôtre des Gaules.

On s'est étonné parfois qu'il ait pu ainsi évangéliser les populations rurales, détruire des temples et des idoles, dans des diocèses où il n'avait pas autorité, jusque dans des régions très éloignées de Tours. On est parti de là pour contester la réalité historique de ces missions.

C'est juger de choses anciennes d'après nos idées modernes. En fait, les initiatives de Martin s'expliquent aisément par la carte religieuse de la Gaule en son temps. Au IVe siècle, le christianisme n'y était encore solidement implanté que dans le voisinage de la Méditerranée et dans la vallée du Rhône. Au centre du pays comme dans tout l'ouest et le nord, il n'y avait alors que des communautés isolées, celles des cités principales qui correspondaient à peu près à nos chefs-lieux de département. L'autorité de l'évêque et son domaine ne dépassaient guère les remparts de la ville. Les campagnes, restées païennes, ne dépendaient de personne au point de vue religieux : quiconque avait une âme d'apôtre pouvait s'y donner carrière. Martin put prêcher en toute liberté hors des villes, le long des routes qu'il suivait pour se rendre aux con-

ciles ou à la cour impériale. Conformément aux lois du temps contre le paganisme, il put faire détruire des temples dans les campagnes, sans que personne, sauf les païens de l'endroit, se crût autorisé à intervenir. Jamais, à notre connaissance, aucun fonctionnaire ni aucun de ses collègues n'a songé à l'accuser d'usurpation ou d'empiètement.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'action épiscopale de Martin, ce sont ses audacieuses interventions auprès des hauts fonctionnaires et des empereurs. Sans doute, les évêques du temps se montraient volontiers à la cour; on leur reprochait même de s'y montrer trop souvent, et maint concile leur interdit de s'y rendre sans autorisation. Mais la plupart allaient simplement y défendre des intérêts personnels, ou, tout au moins, les intérêts particuliers de leur Église. Saint Martin, comme saint Ambroise, avait de son rôle et de ses prérogatives épiscopales une conception toute différente, entièrement désintéressée et très haute. Ce qui le guidait dans ses démarches, c'était le sentiment du droit et du devoir qu'avait l'Église de défendre les fidèles, les opprimés, les persécutés, contre la tyrannie ou l'arbitraire des représentants du pouvoir civil. Il prétendait rappeler tout le monde, même les empereurs, au respect de la justice. Ainsi comprise, la fonction de l'évêque était encore un apostolat.

Dans sa ville épiscopale, Martin osa tenir tête à un véritable tyran, devant qui tous tremblaient : le comte Avitianus, probablement cet Avitianus dont parle Ammien Marcellin, et qui en 363 avait été vicaire d'Afrique. Ce personnage se trouvait alors en Gaule, où il paraît avoir été commissaire impérial et chargé par l'usurpateur Maxime de traquer les partisans de l'empereur Gratien, tué en 383 près de Lyon. Il parcourait le pays avec de pleins pouvoirs, dont il usait et abusait avec une rigueur impitoyable contre les suspects.

Un jour, Avitianus entra dans Tours, suivi d'un cortège lamentable, des files de gens enchaînés. Il ordonna de préparer pour leur supplice divers genres de tortures, annonçant pour le lendemain les lugubres exécutions. Au milieu de la nuit, dans des circonstances dramatiques, l'évêque parvint jusqu'au tyran, qui par égard pour lui, sous le coup d'avertissements divins, ordonna de relâcher tous les prisonniers. Désormais,

le farouche Avitianus fut pour Martin un ami; par contrecoup, il devint inoffensif pour les Tourangeaux.

Plus haut que les gouverneurs et les commissaires impériaux, l'évêque de Tours osa viser, pour les rappeler à l'ordre, les chefs suprêmes de l'Empire. Au nom de l'Église et de l'équité, il se dressa successivement devant deux empereurs, Valentinien et Maxime, pour les admonester et les ramener dans le droit chemin.

Vers le début de son épiscopat, il se rendit à Trèves pour adresser à Valentinien une requête dont nous ne connaissons pas l'objet. Prévenu contre l'évêque de Tours par l'impératrice qui était arienne, l'empereur lui refusa toute audience. Martin pénétra néanmoins dans le palais et se trouva soudain en présence du prince. Celui-ci l'accueillit fort mal, ne daignant pas même se lever. On racontait que le siège impérial, subitement, avait pris feu. Contraint de se lever, Valentinien avait vu dans cet incident un avertissement du ciel. Il avait aussitôt changé d'attitude, témoignant à Martin la plus grande déférence, lui accordant tout ce qu'il demandait, l'admettant à sa table, voulant même le combler de présents.

Plus tard, auprès de l'empereur Maxime, Martin intervint souvent pour faire « délivrer des prisonniers, rappeler des exilés, restituer des biens confisqués ». Il intercéda notamment en faveur du comte Narsès et du gouverneur Leucadius, gravement compromis par leur fidélité à Gratien.

Mais c'est surtout dans l'affaire du Priscillianisme, qu'il faut voir à l'œuvre l'héroïque et impérieuse diplomatie de saint Martin. Peut-être avait-il pris part au Concile de Bordeaux, qui, en 384, avait instruit le procès des Priscillianistes et déposé l'un de leurs évêques. En tout cas, s'il les condamnait en tant qu'hérétiques, il n'admettait pas qu'on fît d'une affaire d'Église une cause criminelle, pouvant entraîner la peine capitale. Il protesta contre la procédure et contre l'attitude des accusateurs, multipliant les démarches pour arrêter l'affaire et pour sauver la vie des accusés.

Priscillien, ne voulant pas comparaître devant le concile de Bordeaux, en avait appelé à l'empereur Maxime. Le plus acharné de ses accusateurs, l'évêque espagnol Ithace, insistait auprès du prince pour obtenir une condamnation capi-

tale. C'était en l'année 385. Martin se trouvait alors à Trèves, où il était venu pour diverses affaires, surtout pour celle-là. Il s'indignait de l'attitude d'Ithace, « ne cessant de le gourmander, l'exhortant à se désister de l'accusation ». Irrité et inquiet de cette intervention, Ithace manœuvrait perfidement pour rendre suspect l'évêque de Tours, qu'il osait même dénoncer comme adhérent à l'hérésie. Martin n'en suppliait pas moins l'empereur de ne pas renvoyer une affaire ecclésiastique devant un tribunal séculier, surtout de ne pas laisser prononcer contre les accusés une condamnation à mort. Il réussit d'abord à faire différer le procès. Puis, quand il dut quitter Trèves, il arracha à l'empereur la promesse que, sous aucun prétexte, on ne verserait le sang des hérétiques. Mais son départ fut fatal à Priscillien et à ses partisans. L'empereur oublia sa promesse, subit d'autres influences, laissa condamner les malheureux accusés, qui furent mis à mort.

Après le supplice de Priscillien, Martin se rendit de nouveau à Trèves, pour y intercéder encore auprès de l'empereur Maxime, cette fois en faveur des Priscillianistes d'Espagne, qui, à leur tour, étaient menacés de persécution. Pour décider le prince à arrêter la main des bourreaux, il dut se résigner à entrer en communion avec les accusateurs de Priscillien, avec Ithace et ses complices. Il réussit ainsi à sauver les suspects. Mais cette victoire de sa bonté lui coûta cher : il y perdit la paix de l'âme. Toujours il se reprocha cette concession, dictée pourtant à sa conscience par l'héroïsme de sa charité. Rien ne montre mieux la profondeur et la délicatesse de sa vie morale.

Depuis vingt-six ans, avec son apostolat, avec sa propagande d'ascétisme et ses œuvres de charité, l'évêque de Tours poursuivait cette admirable campagne contre l'injustice, quand il vit venir la mort. Il lui fit bon visage, comme à une messagère du Paradis.

Un matin, il quitta Marmoutier pour aller visiter sa paroisse rurale de Condate (Candes), où l'on se querellait entre clercs, et où il voulait rétablir la paix. En partant, il eut le pressentiment de sa fin prochaine, qu'il annonça à ses compagnons. Tout alla bien cependant jusqu'à Candes, où il séjourna quelque temps, et où il réussit à apaiser les esprits. Mais, au

moment de repartir pour rentrer à Tours, il sentit que ses forces l'abandonnaient, et que sa dernière heure approchait.

Il voulut mourir comme il avait vécu, en ascète. Couché sur un cilice et un lit de cendre, en proie à une fièvre ardente, il passait les jours et les nuits en prières, édifiant tout son entourage par sa résignation chrétienne. Tout en priant, il regardait le ciel, « le chemin qui devait le conduire au Seigneur ». Soudain, il crut voir debout, près de lui, son vieil adversaire le Diable. « Eh bien! lui cria-t-il, pourquoi te tiens-tu ici, bête sanguinaire? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne, maudit ». Le Diable mis en fuite, le saint évêque rendit l'âme. C'était le 8 novembre 397.

On ramena le corps, par la Loire, jusqu'à Tours. Les obsèques eurent lieu le 11 novembre, au milieu d'un prodigieux concours de peuple. Toute la population de Tours était là, même beaucoup de fidèles ou de curieux qui étaient accourus des campagnes, des bourgades ou des villes voisines. En avant du cortège marchaient deux mille moines en pallium, jeunes ou vieux, tous disciples de Martin, qui semblait « pousser devant lui ses troupeaux ». Plus loin venait le « chœur des vierges », les religieuses, partagées entre la douleur d'avoir perdu un père et la joie d'avoir désormais au ciel un puissant patron. Tous, en chantant des psaumes et des hymnes, accompagnèrent le saint jusqu'au lieu de la sépulture, un cimetière du faubourg.

On déposa le corps de l'évêque au milieu des fidèles qu'il avait bénis jadis. Sa tombe était simple, comme il l'eût aimé. Mais, bientôt, sur ses reliques, s'élevait une chapelle, puis une grande basilique, où, chaque année, lui rendaient visite des milliers de pèlerins.

III

PORTRAIT ET ROLE DE SAINT MARTIN

Saint Martin était un homme d'une physionomie plus complexe, moins hiératique et plus humaine, qu'on ne le suppose ordinairement. Pour ses dévots, c'était jadis, tout simplement, un Saint très puissant, orné de toutes les vertus

et capable de tous les miracles, à qui l'on devait une admiration béate : tel il se présente encore dans ses biographies édifiantes. Chez beaucoup d'historiens modernes apparaît un Martin tout différent, mais également de convention. On fait de lui un Saint « un peu démocratique », comme on l'a dit avec un amusant anachronisme : une sorte de bourru bienfaisant, apôtre aux façons vulgaires, moine ignorant et fruste, dévot trop crédule, missionnaire fanatique, thaumaturge égaré dans une chaire d'évêque. Si tout n'est pas faux dans ce portrait poussé au noir et tout en ombres, tout y est faussé par l'absence de certains tons lumineux, qu'il suffit d'y ajouter ou d'y mettre en valeur pour voir surgir aussitôt le personnage vrai.

C'est que les contrastes abondent dans le caractère et la vie de Martin. Cet apôtre, qu'on dit si fruste, était en même temps un diplomate. Ce moine, qu'on croit si ignorant, a été l'un des initiateurs de la vie intellectuelle dans les cloîtres; des écoles célèbres se sont formées autour de son tombeau. Ce dévot si crédule était l'ennemi déclaré des superstitions, même chrétiennes. Ce fanatique poussait la charité si loin, qu'il risquait de se compromettre en intercédant pour des hérétiques. Ce faiseur de miracles montrait autant de bon sens que de sens pratique dans l'administration de son diocèse ou le gouvernement de son monastère. Cet homme si simple était le familier des grands; il savait parler aux empereurs, qui croyaient s'honorer en le recevant à leur table, et qui généralement réglaient leurs décisions sur ses requêtes ou ses conseils.

Voilà bien des hommes dans le même homme. Sans prétendre tout expliquer et tout concilier, essayons de noter les faits. Pour reconstituer la physionomie vraie de saint Martin, on doit le regarder agir et vivre. Avant de devenir le Saint de la légende et des dévots ou le Saint « démocratique » de nos modernes historiens, il a été tout simplement un homme, et un homme qui était bien de son temps.

A dire vrai, Martin ressemblait de nature à beaucoup de braves gens, tels qu'on en voit à toute époque et en tout pays. C'était un homme simple, énergique, dur à la peine; têtu, mais de volonté droite et de sens droit, esclave du devoir; très bon, d'une bonté agissante, toujours prêt à aider le voisin.

Ainsi fait par la nature, Martin aurait pu rester toute sa vie un paysan un peu exceptionnel, un soldat modèle, ou un bourgeois d'élite. S'il est devenu un grand évêque, un grand apôtre et un grand Saint, c'est que ces qualités simples et fortes ont été poussées en lui jusqu'à l'héroïsme. Et c'est là qu'est le miracle de sa vie.

Or, ce miracle de sa destinée est l'œuvre de sa foi. Voilà d'où l'on doit partir, si l'on veut comprendre Martin : chez lui, tout vient de la foi, comme tout y aboutit. Dès son enfance, il a l'obsession du divin. Plus il avance dans la vie, plus il sent en lui la présence de Dieu. Dans ses garnisons d'Amiens et du Rhin, puis à Poitiers, en Pannonie, à Milan et sur la côte ligure, enfin dans ses cellules de Ligugé et de Marmoutier, dans ses missions, dans ses voyages à Trèves et ailleurs, jusqu'au jour de sa mort, on suit les progrès de la mystérieuse obsession. Par ce sentiment perpétuel et grandissant, presque cette sensation, de la présence divine, Martin est de la race des grands mystiques, dont il diffère tant, d'ailleurs, par l'infatigable activité de sa propagande et de sa charité.

Parlant de la vie intérieure de son héros, Sulpice Sévère montre « l'élan de cette âme toujours tournée vers le ciel ». Et c'est aussi le ciel, « ce chemin qui devait le conduire à Dieu », que l'évêque de Tours regardait obstinément à l'heure de la mort.

Toute son existence avait été une longue prière. Ceux qui l'approchaient, si pieux qu'ils fussent eux-mêmes, admiraient « sa puissance dans les veilles et les oraisons, ses nuits consacrées comme les jours à la prière, tous ses instants remplis par l'œuvre de Dieu, sans souci du repos ou des affaires, même de la nourriture ou du sommeil ». Et le biographe ajoutait, évoquant ses souvenirs de Marmoutier : « Jamais Martin n'a laissé passer une heure, un moment, sans se livrer à la prière ou s'absorber dans la lecture; et encore, même en lisant ou en faisant autre chose, jamais il ne cessait de prier ».

A force de vivre les yeux et l'âme au ciel, Martin avait fini par y tout ramener, supprimant les barrières entre le ciel et la terre. Le trait le plus frappant de sa piété, c'est une confiance absolue dans la protection de Dieu, dont il escompte les interventions certaines. Aussi vit-il dans une atmosphère

de miracles. Quand il ressuscite un mort, il s'étend sur le cadavre et prie, attendant avec patience l'intervention divine, mais sûr de cette intervention. Dans le fameux miracle du pin, il se laisse attacher par les paysans à l'endroit où doit tomber l'arbre; alors que tous le croient perdu, il sait d'avance que Dieu détournera le coup. D'autres pouvaient admirer ou contester ses miracles : lui, il n'y voyait rien d'inattendu, ne songeant ni à s'en glorifier ni à s'en étonner. Le surnaturel n'était pour lui que la manifestation naturelle du divin sur la terre.

Par là s'explique le tour mystique et populaire de son imagination. Il trouve tout simple qu'on vienne du ciel ou de l'enfer lui rendre visite. Il ne doute pas un instant que ses songes lui révèlent la volonté de Dieu. Souvent, il voit venir à lui des anges : il n'en paraît nullement surpris, il s'entretient avec eux et profite de leurs bons offices. C'est un ange qui le soigne et le guérit après sa chute malencontreuse dans l'escalier de Marmoutier. Des anges l'aident à renverser des temples ou des idoles. D'autres lui ouvrent le palais de Valentinien ou du comte Avitianus. Un ange le console dans un bois au retour de Trèves. C'est encore par un ange que, pendant un voyage sur la Loire, il est informé des décisions prises le jour même au concile de Nîmes. A Marmoutier, il a de mystérieux entretiens avec des apôtres, avec des saintes, avec la Vierge elle-même. Mais l'enfer aussi vient à lui. Des démons lui cherchent querelle, ainsi que leurs complices les dieux païens, Jupiter, Mercure ou Vénus. Et fréquemment leur chef à tous, le Diable en personne, vient le narguer, le tenter ou le provoquer.

Le Diable, qui tient tant de place dans la légende postérieure du Saint, n'en tenait guère moins dans sa vie réelle, si l'on en juge par ce qui se racontait à Marmoutier. Entre l'homme de Dieu et l'ange déchu se poursuit ou se renouvelle sans cesse une sorte de duel fantastique. La première escarmouche a lieu près de Milan, sur la route de Pannonie. Ce jour-là, un mystérieux passant dit au voyageur : « Partout où tu iras, dans tout ce que tu tenteras, tu trouveras devant toi le Diable. » Ce n'était pas là une vaine menace. Sans doute, devenu exorciste à Poitiers, Martin rend la vie dure aux sup-

pôts de l'enfer. Malgré tout, le Diable ne s'avoue pas vaincu. A Marmoutier et partout, il s'acharne contre l'évêque, envahissant sa cellule, multipliant les pièges, les outrages ou les tentations, réussissant parfois à le troubler ou l'égarer un instant. Un jour, il cherche à le séduire en se présentant à lui sous la forme du Christ. Démasqué, il se venge sur un pauvre charretier du monastère, qu'il fait éventrer par un bœuf. Toujours charitable, Martin est si près de pardonner, qu'il rêve de convertir le Maudit. En attendant, il déjoue ses ruses. L'autre ne désarme pas. Jusqu'au dernier moment, il guette. Il est debout près du lit de cendres où agonise son vainqueur. La dernière parole du Saint est pour chasser le Diable.

Vivant de la foi et pour le salut, pressé de gagner le ciel, Martin prend fort au sérieux les rêveries apocalyptiques. Il attend sous peu la fin du monde, dont il connaît les signes précurseurs : le retour de Néron qui persécutera les chrétiens d'Occident, l'apparition de l'Antéchrist juif qui prétendra être le Christ et mettra Néron à mort, l'arrivée du Christ lui-même qui écrasera l'impie et présidera au Jugement dernier. Pour Martin, ce n'est pas là un rêve à longue échéance : déjà est né l'Antéchrist, qui bientôt s'emparera de l'empire universel.

Ces rêveries, cette hantise du surnaturel, ces imaginations mystiques, si étranges qu'elles nous paraissent, sont chez Martin les formes populaires ou poétiques de cette obsession du divin qui reste en lui le trait dominant. Cette foi si absolue et si profonde a marqué de son empreinte tous ses sentiments, toutes ses idées, tous ses actes. Elle a façonné son caractère. C'est elle qui a transformé ses qualités natives ou ses tendances en vertus évangéliques. C'est elle qui a fait de lui un ascète, un missionnaire, un apôtre de la charité.

Absorbé par sa contemplation du ciel, Martin ne s'intéressait aux choses de la terre que dans la mesure où elles pouvaient préparer l'ascension vers Dieu. On ne peut même dire qu'il dédaignait les biens de ce monde : il les ignorait. D'où son désintéressement absolu, si naturel en lui qu'il n'y voit pas un mérite. Soldat, il ne touche sa solde que pour la répandre en aumônes. Évêque, il a pour principe de refuser

tous les présents, même ceux des empereurs. Un grand personnage, dont il a guéri les esclaves décimés par une épidémie, lui envoie en offrande cent livres d'argent. Avant même que le lingot soit arrivé, l'évêque en dispose pour racheter des captifs. En vain des moines de Marmoutier allèguent qu'on pourrait en réserver une partie pour les dépenses du monastère, où l'on manque de vêtements, où l'on n'a pas toujours de quoi manger : « C'est à l'Église de nous nourrir et de nous vêtir, répond l'évêque. Nous ne devons rien amasser pour nos besoins. »

Ni le plaisir ni le luxe n'existent pour Martin. De par sa nature, c'était un homme de goûts très simples, dont le corps n'exigeait presque rien et s'accommodait de tout. Sous l'action de la foi, sans effort, il devient un ascète. Tel il se montre déjà dans les camps, puis à Milan et dans son île de la côte ligure, enfin à Ligugé. Il porte d'ordinaire un vêtement grossier à poils rudes, un pallium noir et pendant, de si horrifique apparence que parfois les mules des attelages en ont peur. Quand il voyage, il va le plus souvent à pied, quelquefois à âne ou en barque. Il est d'une sobriété invraisemblable, vivant surtout de jeûnes. Il couche sur le sol nu ou sur un cilice et considère un lit de paille comme un raffinement de voluptueux. Tout cela lui semble si naturel, qu'il s'étonne de voir des chrétiens, surtout des moines, vivre autrement.

Devant les femmes, son austérité se complique de quelque défiance. On prétendait que jamais aucune d'elles ne l'avait approché. Il veut qu'elles se cachent : leur première vertu, disait-il, leur victoire suprême, c'est « de ne pas être vues ». Il fait un éloge enthousiaste d'une vierge cloîtrée, célèbre par la sévérité de ses principes, que par exception il a voulu honorer de sa visite épiscopale, et qui a réfusé de le recevoir.

L'orgueil était le péché mignon de bien des ascètes. Martin, au contraire, pratique avec une merveilleuse aisance la vertu évangélique de l'humilité. Soldat, il se fait le serviteur de son esclave. A Poitiers, il refuse de se laisser ordonner diacre par Hilaire, et n'accepte que les modestes fonctions d'exorciste. S'il devient évêque de Tours, c'est à son corps défendant. Une fois évêque, il ne consent jamais à s'asseoir dans sa chaire épiscopale. Il ne veut pas d'autre siège qu'un escabeau rus-

tique, analogue à ceux des esclaves; il en fait mettre un jusque dans sa sacristie, où il attend l'heure des offices. Même à la table de l'empereur, où on lui réserve la place d'honneur, il tient à s'asseoir sur un tabouret. Quand il reçoit à Marmoutier Sulpice Sévère, il lui lave lui-même les pieds; en accomplissant cette besogne servile, il conserve tant de dignité, que son hôte « aurait considéré comme un sacrilège de ne pas le laisser faire ». Enfin, l'évêque pousse si loin l'humilité, qu'il cherche à tenir secrets ses miracles.

Sa patience évangélique n'est pas moins extraordinaire. Un jour, sur une route, il se laisse rouer de coups par des soldats qui ne le connaissent pas, et qui le rendent responsable d'un accident arrivé à leur attelage; sans dire un mot, il présente le dos à ses bourreaux, d'autant plus furieux qu'il a l'air de ne rien sentir. Quand on accepte si allégrement les coups, on ne s'émeut guère des paroles. « Contre toutes les injures, nous dit-on, Martin s'était armé d'une patience extraordinaire. Lui, le chef, l'évêque, il pouvait être outragé impunément par des clercs infimes. Jamais, pour cela, il ne les a déposés; jamais, autant que cela dépendait de lui, il ne les a exclus de sa charité. » De cet éloge, on trouve un vivant commentaire dans la fameuse scène avec le prêtre Brictio.

Mais le grand triomphe de Martin, c'est sa charité. Très bon de nature, il étend sa bonté jusqu'aux bêtes. Revenant de Trèves, il rencontre une vache furieuse : il la calme et la rend douce comme une brebis. Une autre fois, il sauve la vie d'un pauvre lièvre que traquaient des chasseurs, en arrêtant la poursuite des chiens. Quelques jours avant sa mort, il voit sur la Loire des plongeons qui donnent la chasse aux poissons : il met en fuite les rapaces. Avec les hommes, sa bonté naturelle se nuance de fraternité humaine et de charité chrétienne. Il était sans malice, nous dit-on, « ne jugeant personne, ne condamnant personne, ne rendant à personne le mal pour le mal ».

Avec toutes ses vertus évangéliques, ce faiseur de miracles, cet apôtre, cet ascète, reste le plus simple des hommes, très sensé, aimable même. Il montre son bon sens jusque dans sa pratique de l'ascétisme, où il apporte « autant de mesure que de persévérance »; jusque dans sa dévotion, qui ne lui interdit

pas de démasquer les faux martyrs; jusque dans son rêve de solitude, qui ne l'empêche pas de se plaire dans la société de ses disciples. Il a une étonnante égalité d'humeur : « Jamais, nous dit-on, jamais personne n'a vu Martin s'irriter, ni s'émouvoir, ni s'affliger, ni rire. Toujours un, toujours le même, le visage resplendissant comme d'une joie céleste, il semblait en dehors de la nature humaine. » S'il ne rit guère, il a pourtant de la bonne humeur et de la bonhomie, comme en ce jour de Pâques où il préside avec ses moines à la pêche miraculeuse de Marmoutier.

Simplicité, désintéressement, abnégation, ascétisme, humilité, patience, charité, tous les traits du caractère de Martin sont ceux de l'idéal évangélique. Si sa foi a modelé son caractère, elle lui a de même inspiré sa conception de l'Église et des devoirs d'un chrétien. Tout doit être subordonné à l'œuvre du salut. L'Église n'a sa raison d'être, que si elle est sur la terre un reflet du ciel. Avant tout, l'on doit défendre et propager la vérité chrétienne.

Promu à l'épiscopat, il a une conception nette de ses nouveaux devoirs. Il se donne tout entier à ses fidèles; il se considère comme le serviteur de sa communauté. Il prêche partout l'Évangile et l'ascétisme, multiplie les conversions individuelles ou les conversions en masse, fonde des paroisses rurales, des églises et des monastères. Dans son diocèse, il défend les opprimés contre l'arbitraire des représentants du pouvoir civil. Bien loin de Tours, au nom de l'Église, il intervient pour la justice, dont il se fait le champion jusque dans le palais des empereurs. Et partout, il reste l'homme simple, évangélique, que nous connaissons. « Plein d'autorité et de bonne grâce, nous dit-on, il avait toute la dignité d'un évêque sans abandonner le genre de vie et la vertu d'un moine. »

La « dignité d'un évêque » dans une âme évangélique, voilà bien le Martin des dernières années. Cet homme si bon, si patient, si humble en face des petits, se redresse en face des grands. A Trèves, au milieu d'évêques courtisans, il maintient seul « les droits de l'autorité apostolique ». Intercédant pour des accusés auprès de l'empereur Maxime, il « commande » plutôt qu'il ne prie. Invité à la table du prince, il refuse long-

temps; s'il accepte enfin, c'est pour offrir la coupe d'honneur, non pas à l'empereur qui déjà tend la main, mais à un prêtre.

Ce grand évêque était-il, comme on le répète, un grand ignorant? On peut en douter. Cette conception de l'Église, cette vue claire de ses devoirs et de ses droits ne sont pas d'un homme sans instruction. Rappelons-nous que Martin avait été officier dans la garde impériale, qu'il était admiré sans réserve par de fins lettrés comme Sulpice Sévère et Paulin de Nole, qu'il n'était pas dépaysé dans les cours. Si son biographe le qualifie d'homme illettré (*homini inlitterato*), cela signifie simplement, dans le langage du temps, qu'il n'était pas un homme d'école. Par modestie ou faute de loisirs, Martin n'a rien écrit; du moins n'avons-nous rien de lui, sauf quelques propos. Mais il aurait pu écrire. On mentionne même de lui des lettres.

En tout cas, il n'était pas si étranger qu'on l'a dit aux choses de l'esprit. En dehors des pratiques de la dévotion, la seule occupation autorisée par lui à Marmoutier était l'art du copiste. L'évêque de Tours avait une connaissance profonde des Écritures, qu'il commentait à merveille. Écoutons là-dessus Sulpice Sévère, qui l'a souvent entendu : « Comme Martin était pénétrant, fort, prompt, à son aise, pour résoudre les questions sur les Écritures!... De la bouche de personne, je n'ai jamais entendu des paroles si pleines de science, d'une éloquence si généreuse et si pure. »

Voyons maintenant le prédicateur à l'œuvre. Sur la route de Chartres : « D'une voix surhumaine, il prêchait aux Gentils le verbe de Dieu, et souvent demandait en gémissant pourquoi une si grande foule ne connaissait pas le Seigneur. » A propos des missions au pays des Éduens : « Le plus souvent, lorsque des paysans s'opposaient à la destruction de leurs sanctuaires, Martin par sa prédication apaisait si bien les esprits de ces païens, que bientôt, éclairés par la lumière de la vérité, ils renversaient eux-mêmes leurs temples. » Paulin de Nole disait de son ami de Tours qu'il « armait la foi par ses exemples et ses fortes paroles ».

En dehors de ses instructions pastorales et de sa propagande, cet ardent prédicateur savait causer avec ses disciples et ses amis. « Dans sa conversation, dit Sulpice Sévère, quelle gra-

vité! quelle dignité! » Les entretiens de Martin étaient même parfois d'un tour assez plaisant. Il aimait les paraboles. A l'occasion, il évoquait les souvenirs de sa vie militaire, pour en tirer des comparaisons avec la vie religieuse. Il avait de l'esprit; son biographe cite plusieurs de ses bons mots, toujours édifiants, mais d'un tour original. En résumé, si Martin n'est pas un docteur de l'Église, il n'est pas non plus un illettré. Et, s'il ne figure pas parmi les écrivains, c'est qu'il a été et a voulu être uniquement un homme d'action.

Homme d'action, cet ascète l'a été si bien, et avec tant de bonheur, qu'il a laissé une trace lumineuse dans l'histoire du christianisme et de la Gaule. On ne saurait guère exagérer l'importance de son rôle. Par sa lutte obstinée contre l'idolâtrie, il a ouvert la route aux missionnaires des générations suivantes. En montrant par son exemple les moyens à employer pour l'évangélisation des campagnes, il a préparé la conversion définitive de la Gaule entière et des pays voisins. Par l'institution de ses paroisses rurales, par la construction d'églises et de monastères, il a mis les cérémonies du culte à la portée des paysans, les garantissant ainsi contre un retour offensif du paganisme. Par ses fondations de Ligugé et de Marmoutier, il a été en Gaule le principal initiateur de la vie monastique, qui s'est rapidement développée dans le diocèse de Tours et les diocèses voisins. Il a exercé une influence durable sur les destinées de cette institution, puisque ses leçons et son règlement ont inspiré saint Benoît, son admirateur, pour la *Règle* du Mont-Cassin. Par son séminaire de Marmoutier, d'où sont sortis tant d'évêques ou de clercs, il a préparé en Gaule la réforme de l'Église et un bon recrutement du clergé. Par ses interventions auprès des empereurs et des agents impériaux, il a contribué en Gaule, comme saint Ambroise en Italie, à établir pour l'Église un droit de contrôle sur l'État au nom de la justice et de la charité. Enfin, par toute son action épiscopale, il a tracé la voie aux évêques d'Occident, dont beaucoup déjà avaient tendance à se croire des potentats d'un nouveau genre, mais dont les meilleurs désormais se considéreront à son exemple comme les protecteurs des fidèles, surtout des humbles et des opprimés.

Ce rôle étonnant, joué en Gaule par l'évêque de Tours, son

contemporain et ami Sulpice Sévère semble bien l'avoir compris dès lors ou entrevu. D'où son admiration pour saint Martin, et la beauté de ses récits. De là, aussi, ses colères contre les détracteurs de son héros. Car l'évêque de Tours, malgré toutes ses vertus, avait des ennemis qui le raillaient ou le calomniaient : des clercs ou des évêques mondains, hostiles à l'ascétisme, pour qui sa vie de renoncement et de dévouement était un vivant reproche.

Martin rencontrait une sourde hostilité jusque dans son entourage immédiat. Quelques-uns de ses clercs osaient critiquer en lui ce qu'ils considéraient comme des exagérations d'ascétisme ou de charité. Ils lui reprochaient l'excessive générosité de ses aumônes, qui lui faisait négliger les intérêts matériels de son monastère ou de son Église. On connaît cet archidiacre qui montrait si peu d'empressement à lui obéir, et à qui il donna une si belle leçon de charité. Le chef de l'opposition était le prêtre Brice ou Brictio, qui devait lui succéder sur le siège épiscopal de Tours. Ce Brictio, qui avait des goûts mondains, fournit au saint évêque bien des occasions d'exercer sa merveilleuse patience. Un jour que Martin lui avait reproché son luxe et ses imprudences de conduite, Brictio lui fit une scène d'une violence inouïe, allant jusqu'à l'injurier, presque à le frapper. Martin l'excusa en disant qu'il avait vu deux démons l'exciter. Il justifiait sa patience évangélique par ce mot admirable : « Le Christ a supporté Judas; je puis bien, moi, supporter Brictio. »

Ce n'étaient là que des ombres dans l'auréole de saint Martin. Partout en Gaule, même hors de Gaule, qu'on le connût ou non personnellement, on l'admirait, on l'aimait de confiance. Ses disciples, moines ou religieuses, clercs ou évêques, avaient pour lui une affection enthousiaste. Plusieurs collègues, ses voisins, comme Victricius de Rouen ou Valentinus de Chartres, l'accompagnaient volontiers dans ses voyages et admiraient ses miracles. Des lettrés, comme Sulpice Sévère et Paulin de Nole, prônaient sa gloire. Les plus hauts fonctionnaires, les plus grands personnages de l'aristocratie gallo-romaine, lui témoignaient une singulière déférence. Pendant ses séjours à Trèves, l'empereur Maxime « le faisait souvent appeler et le recevait dans son palais en le vénérant et l'hono-

rant ». Quand l'évêque de Tours acceptait de s'asseoir à la table impériale, il devait se résigner à y occuper la place d'honneur. L'impératrice, qui avait pour lui un véritable culte, voulut un jour le servir elle-même, comme une esclave; le dîner fini, « elle recueillit comme des reliques les miettes du repas ».

Mais la popularité durable de Martin n'était pas dans les palais; elle était au foyer des humbles. Les pauvres gens admiraient ses vertus évangéliques, et surtout lui étaient reconnaissants de ses miracles, qui pour la plupart étaient des miracles utiles et très appréciés du populaire, des guérisons, des secours efficaces contre les fléaux naturels : on racontait qu'il avait conquis les populations du Sénonais en détournant de leurs vignobles les ouragans de grêle. On l'aimait pour sa charité, pour sa bonté. Voilà ce qui lui a gagné les âmes. Pour tous il a été jadis, et il reste pour ceux qui le connaissent, le « bon » saint Martin.

IV

POPULARITÉ POSTHUME DE SAINT MARTIN

La gloire, c'est le mot qui résume le mieux les éclatantes destinées de saint Martin, de son œuvre apostolique et monastique, de son culte, de sa légende écrite ou figurée. Dans tous les domaines, on trouve des preuves multiples de sa popularité persistante, douze fois séculaire. Popularité si universelle, si extraordinaire, si exceptionnelle, qu'on est amené nécessairement à en chercher les raisons.

Raisons littéraires, d'abord. Martin avait eu la bonne fortune d'inspirer une admiration sans bornes à un homme de talent, qui devint son ami, et qui fixa dans de charmants ouvrages les souvenirs de sa vie. Les récits de Sulpice Sévère, lus partout, mis en vers par Paulin de Périgueux et par Fortunat, puis complétés par les chroniques de Grégoire, ont propagé dans le monde entier la gloire du saint de Tours. De cette gloire sont nés un art et une littérature, qui, naturellement, ont beaucoup contribué à l'entretenir et à la renouveler de siècle en siècle.

Raisons historiques : le temps où a vécu Martin, et le rôle qu'il a joué alors en Gaule. C'est le moment où se convertissent les régions du Centre et de l'Ouest, où le paganisme est battu en brèche jusque dans les campagnes : de ces conversions, Martin a été l'artisan principal, il en est resté l'apôtre et comme le symbole. C'est aussi le temps où naît en Gaule l'institution monastique : Martin en a été l'initiateur à Ligugé, à Marmoutier, il est devenu le modèle et le patron des moines de nos pays. C'est enfin l'époque où grandit en Occident le rôle des évêques : Martin montrait le chemin à suivre par ses interventions hardies auprès des hauts fonctionnaires et des empereurs.

Raison biographique, ou, si l'on veut, géographique : la vie nomade de Martin. La plupart des autres saints n'étaient connus que d'une seule région; aussi leur culte fut-il longtemps ou est-il resté un culte local. Martin, au contraire, avait vécu ou voyagé dans une foule de pays. Né en Pannonie, dans un coin de l'Europe centrale où devaient s'établir les Hongrois, il avait été élevé en Italie, à Pavie. Il avait séjourné plus tard à Milan et dans une île de la côte ligure; il était allé à Rome. En Gaule, pendant sa jeunesse, on l'avait vu à Amiens, aux bords du Rhin, à Poitiers et à Ligugé. Devenu évêque, il avait rayonné de Tours en tout sens : dans toutes les parties de son diocèse, dans les diocèses voisins, et bien au delà. Il s'était montré à Chartres, à Paris, à Trèves, chez les Eduens, à Sens, jusqu'à Vienne, sans doute en bien d'autres villes. Il était donc connu presque partout, ce qui contribua beaucoup à rendre son culte partout populaire. Quand il fut célèbre, on réclama une part de sa gloire dans tous les pays où il avait passé, comme toutes les régions de la France réclamèrent ensuite une part dans son apostolat.

On doit tenir compte aussi de son caractère, des allures de sa foi et de sa charité. Il avait vécu surtout avec les humbles. On lui attribuait principalement des miracles utiles, dont on lui était reconnaissant. On racontait mille traits de sa bonté. Partout le peuple l'aimait, parce qu'il avait aimé le peuple.

On l'aimait d'autant plus que, du fond de son tombeau,

il continuait à répandre ses bienfaits sur les pauvres gens. Par ses miracles, il guérissait encore les malades, protégeait les humbles et les opprimés. Dans sa basilique de Tours, il accueillait les fugitifs, délivrait les prisonniers, obtenait des juges la grâce des condamnés. En même temps, il réprimait les violences et punissait les injustices des oppresseurs du peuple, les forçant par ses mystérieuses interventions à faire amende honorable et à réparer leurs torts. Le rôle posthume du Saint entretenait et augmentait sa popularité dans cette société mérovingienne, qui respectait surtout la force, ou dans ce monde féodal, qui souvent était si dur aux faibles et aux déshérités.

Ainsi peut s'expliquer pour nous l'universelle et persistante popularité de saint Martin. Le fait même de cette popularité est attesté par toute son histoire posthume, par le développement de son culte et de sa légende, par la littérature et l'art. Mais il n'a pas été seulement le Saint le plus populaire de l'Occident : il a été pour la France, dans toute la force du terme, le Saint national, considéré comme tel par le peuple et par les rois.

Il a été le patron de la France et de la monarchie française, leur unique patron, sous les Mérovingiens et les Carolingiens. La « chape de saint Martin » était alors une sorte de palladium national. En temps de guerre, comme plus tard l'oriflamme de Saint Denis, elle conduisait les armées au combat. En temps de paix, elle était conservée dans l'oratoire royal. Sur ce drapeau, relique vénérée ou redoutée entre toutes, se prêtaient les serments les plus solennels. Sous les Mérovingiens, on connaissait une ère spéciale, qui était chère à Grégoire de Tours, et qui avait pour point de départ la mort de saint Martin. Vers la fin du xe siècle, aux yeux des Orientaux, Martin représentait à lui seul l'Église de France : du moins est-il le seul saint d'Occident qui figure dans le Ménologe illustré de l'empereur Basile II. Sous les Capétiens, malgré la concurrence de Saint-Denis, il conserva son privilège de Saint national. Le chapitre de Saint-Martin de Tours avait alors pour abbé le roi de France, comme il avait pour évêque le pape. La plupart de nos rois, jusqu'à Louis XIV y compris, sont allés à Tours rendre hommage

au saint. Ils se sont prosternés devant son tombeau; ils lui ont prêté serment en présence de ses chanoines, s'engageant à protéger son église et à en maintenir les privilèges; ils y ont présidé le chapitre.

Tous les Français de ces temps-là, au moins jusqu'au XVIe siècle, montraient la même vénération pour le saint de Tours. La violation du serment prêté sur son tombeau équivalait à une mise hors la loi. C'était à qui se placerait sous sa protection. Il était, à des titres divers, le patron ou l'un des patrons de nombreuses corporations ou classes d'hommes : des gens d'Église, clercs, religieux, missionnaires; des soldats, surtout des cavaliers, même des marins; des tailleurs, à cause de la scène du manteau; des voyageurs, qui clouaient un fer à cheval sur le portail des églises de saint Martin; des cabaretiers et des hôteliers, qu'enrichissait sa fête, et dont beaucoup avaient pour enseigne *Au grand saint Martin*; des vignerons et des vendangeurs, à cause des beuveries dont cette fête était l'occasion; enfin, des associations charitables dites *Confréries de saint Martin*. D'ailleurs, toutes les corporations, même celles qui avaient d'autres patrons, rendaient hommage au Saint national.

Tout cela paraît loin de nous. Et pourtant, quelque chose de ce passé survit dans le présent : dans les traditions d'Église, dans l'imagination populaire, dans les usages, dans l'onomastique, jusque dans la langue.

Beaucoup de paroisses montrent des témoins du passage de Saint Martin : des « fontaines de saint Martin », des « pierres » ou des « pas » ou des « ponts de saint Martin ». Des légendes de toute sorte se racontent dans les campagnes, jusqu'en Belgique et aux bords du Rhin. En maint endroit, on célèbre la fête du 11 novembre par des processions, des feux de joie, des banquets et des danses. Les enfants voient, ce soir-là, le bon saint Martin traverser les airs sur son cheval et descendre par les cheminées, pour leur apporter des cadeaux ou des verges. Dans les relations d'affaires et dans les écoles, subsistent presque partout des usages de même origine : ce jour-là, se tiennent de grandes foires où se concluent les plus importants marchés, tandis que se font les locations ou les baux, que les tribunaux rouvrent solen-

nellement leurs portes, et que les étudiants inaugurent joyeusement la nouvelle année scolaire.

Quant au nom de saint Martin, il s'est maintenu partout : dans ceux des églises, des rues, des bourgs, des personnes. Des milliers de familles l'ont adopté et conservé comme nom patronymique : témoin tous ceux de nos contemporains qui répondent au nom de Martin, ou de Dammartin, ou de Martignac, de Martigné, de Martigny, de Martincourt, de Martineau, de Martinet, de Martinière, etc. Le saint de Tours a pris sous son patronage jusqu'à des animaux, qui figuraient dans sa légende : l'ours Martin, l'âne Martin, le martinet, le martin-pêcheur.

Le souvenir du Saint survit également dans des expressions populaires ou des locutions adverbiales : Martin-bâton, l'été de la Saint-Martin, l'arc de saint Martin (l'arc-en-ciel), les souhaits de saint Martin (vœux aussitôt réalisés), martiner le vin, le mal de Saint-Martin (l'ivresse), faire la Saint-Martin (faire bonne chère; ou déménager), etc. La langue, comme la légende ou les usages, atteste la longue popularité du Saint et de sa fête.

Et saint Martin n'est pas si étranger qu'on pourrait le croire à l'âme de la France moderne. Aujourd'hui même, dans bien des coins de nos provinces, subsiste avec le culte la confiance traditionnelle. En 1918, comme aux temps où la chape de saint Martin guidait et protégeait leurs pères sur les champs de bataille, beaucoup de Français ont rendu grâces au vieux Saint national, pour la victoire que consacrait l'armistice signé le 11 novembre, jour de la Saint-Martin.

PAUL MONCEAUX

L'ÉCORCHÉ [1]

Pierre Villiers arriva le premier, les cheveux brillants et lissés, la bouche aimable, un grand air de franchise éclairant sa figure. Henriette envoya son mari au fumoir vérifier les liqueurs, et avertit son invité qu'elle le faisait dîner, outre les Marc, avec madame Fleurieu. Villiers s'inclina.

— C'est une femme délicieuse, — ajouta-t-elle.

— Délicieuse.

— Elle rendrait heureux celui qui s'apercevrait qu'elle est seule et qu'elle mérite quelques hommages.

Le jeune homme regarda son hôtesse avec surprise; il ne s'attendait pas à recevoir un encouragement si direct.

— Je suis tout à fait de votre avis, — dit-il prudemment.

— Quelqu'un lui fait-il la cour? Vous savez, moi, je ne vois pas ces choses-là.

— Moi non plus, — répliqua-t-il en souriant.

— Eh bien alors, qu'attendez-vous? Il est dommage de voir cette ravissante créature inoccupée.

— Ainsi vraiment vous me proposez...

— Je suis certaine qu'elle ferait une femme parfaite.

— Ah, c'est pour un mariage!

Henriette n'eut pas le temps de lui répondre, madame Fleurieu entrait. En voyant le jeune homme qui, l'après-midi même, l'avait embrassée dans le cou, elle manifesta un embarras puéril dont il était impossible de ne pas s'apercevoir. Henriette, ravie de ce symptôme, l'entraîna près de Pierre.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

Antoine entra dans le salon. Il était distrait. Au bout de quelques instants, il consulta sa montre, la compara à la pendule.

— Ah, — dit Henriette, — maintenant que nous avons une belle-sœur russe, ne compte pas sur des dîners à point.

Antoine fit une grimace ennuyée, mais justement les Marc entrèrent. Elle était en robe montante, lui en veston. Pierre considéra dans une glace sa propre apparence et y prit plaisir. Tandis qu'Olga ne montrait qu'une froide indifférence, Marc, raide, la figure fermée, avait l'air d'un parlementaire qui pénètre chez l'ennemi. Il ne reconnut pas d'emblée madame Fleurieu, et s'excusa en disant que sa vue avait beaucoup baissé.

— C'est que vous travaillez trop, sans doute, — fit-elle avec admiration.

— Serre donc ta cravate, — lui glissa Pierre, — elle est de travers.

Mais madame Fleurieu l'eût admiré même sans cravate.

— Je suis heureuse, — fit Henriette d'un air pincé, — que ces travaux si importants ne t'aient pas empêché de venir enfin ce soir.

Elle s'efforçait de dominer l'irritation nerveuse qu'elle éprouvait toujours en face de son frère; et ses phrases à double sens, qui exprimaient sa mauvaise humeur sans trop la démasquer, ressemblaient aux lointains roulements de tonnerre qui préparent les esprits à l'orage.

— Mettons-nous toujours à table, — dit Antoine.

D'un premier coup d'œil circulaire il embrassa les assiettes, puis la verrerie; il déplia sa serviette avec soin, il tâta son petit pain. Dans ce visage bonhomme devenu sévère, les lèvres brillaient, les prunelles étaient attentives. Comme tous les voluptueux, au moment de se satisfaire il tombait dans un sérieux profond. Le potage ne le dérida pas. Le homard à l'américaine l'intéressa, plus même qu'il ne l'espérait; il en reprit, et un verre de Montrachet, dégusté les paupières closes, apporta un soulagement à son attente presque douloureuse. En face de lui, Henriette, perpétuellement au régime, se nourrissait de lait et de biscuits secs.

Villiers, gagné par l'agréable chaleur des plats et des vins,

jetait de temps à autre sur madame Fleurieu un regard joyeux qu'aiguisait la conviction de la posséder bientôt. Il se réjouissait de faire l'éducation de cette ignorante, et sa bonne humeur s'acroissait à considérer Olga, ses cheveux épais, sa lourdeur immobile, son visage inexpressif et taciturne. « Une fois de plus, pensa-t-il, Marc s'est embourbé. »

Après dîner, madame Fleurieu , qui ne l'avait pas quitté des yeux, vint à Marc et murmura avec une moue rêveuse justement ce qu'il ne fallait pas dire :

— Si vous saviez combien je me suis intéressée à votre mariage. Il est si original.

Elle osa le dévisager de près et ajouta sur un ton de ferveur :

— Il me semble que vous ne faites rien comme les autres.

Comme il ne répondait rien, elle frémit de savoir si mal s'expliquer. Vite elle reprit :

— Je dis cela pour vous faire plaisir.

Mais le jeune homme persistait dans son silence hautain. Alors, affolée, elle fit, à mi-voix :

— Vous êtes heureux?

— Extrêmement heureux.

Elle soupira, tendre et timide, et dit, toujours à mi-voix pour se donner l'illusion d'une confidence :

— Moi à qui le bonheur a été refusé...

— Le bonheur, il faut le conquérir.

Soudain Marc se rappela que cette créature qui l'ennuyait avait, au dire de Pierre, un faible pour lui. Il détourna la tête, car il détestait qu'on forçât sa sympathie, et comme Olga s'approchait d'eux, il lui sourit.

Dès qu'Olga à son tour commença de parler, de sa voix lente, madame Fleurieu fut bien vite convaincue de sa supériorité. Et son cœur, tristement, se gonfla.

— Oui, — reprit Marc, avec le pédantisme d'un jeune homme qui a bien dîné, — il faut conquérir son bonheur; il faut se fixer des buts et les atteindre.

— Vous avez raison pour vous...

Mais sans l'écouter, le mari et la femme se contemplèrent avec ostentation. Ce regard si chargé la choqua comme si elle les voyait nus tout à coup et elle frissonna en songeant qu'un autre réclamait d'elle un pareil consentement. Alors elle

éprouva le sentiment angoissant que Marc la rejetait à la dérive et qu'elle allait sombrer.

Henriette cependant, qui avait remarqué les fortes chevilles d'Olga, qui avait glissé à Villiers : « Hein, est-elle fagotée ! », ne s'estimait pas encore satisfaite. Sans intentions arrêtées, elle attendait néanmoins l'occasion de mettre quelqu'un dans son tort, de vexer un convive, ou d'obtenir pour elle-même un succès d'amour-propre. Elle profita d'un instant de silence pour interroger sa belle-sœur sur ses études, avec l'espoir de souligner ce qu'elle appelait son « côté bolchéviste ».

— Mes études? J'ai décidé d'y renoncer.

Étonnée, Henriette voulut marquer un avantage :

— Vous avez bien raison. Les femmes ne sont pas faites pour rivaliser avec les hommes.

— Oh, — fit Olga avec la tranquillité qui ne la quittait jamais, — ce n'est pas pour cela. Je renonce à la médecine à cause de Marc. Je veux me consacrer entièrement à mon amour.

Il y eut un froid : le salon des Mignot n'était pas habitué à tant de franchise. Olga poursuivit :

— Je le regretterai peut-être. Contrairement à vous, je crois que nous devons être en mesure d'affronter les hommes à égalité.

— Le mariage est précisément fait pour vous le permettre, — dit Antoine qui, digérant, n'attachait plus grande importance à rien et ne rêvait que de conciliation.

— Ma chère Olga, — répliqua Henriette, — vous avez vos idées, j'ai les miennes.

Olga sourit lentement. Dépourvue de toute vanité, elle n'éprouvait qu'un vague dédain pour ces bourgeois. Mais Marc ne put supporter le ton agressif de sa sœur, et il s'écria :

— La question est de savoir lesquelles sont les plus généreuses.

Henriette haussa les épaules :

— Mon cher frère, je connais tes enthousiasmes, mais je sais aussi qu'ils sont changeants. Il y aurait toute une histoire à écrire sur tes variations.

Comme toujours lorsqu'il se mettait en colère, Marc bredouilla. Enfin, mais trop tard, il parvint à répondre qu'il

préférait la recherche à une vérité toute faite. L'avantage était resté à Henriette qui, sans l'écouter, continuait à interroger Olga :

— Êtes-vous en relation avec la colonie russe? Je rencontre parfois la charmante princesse Oblonsky. La connaissez-vous? Et l'archiprêtre?

De sa voix grave qui venait du profond d'elle-même, Olga répondit :

— Je ne tiens pas à voir l'archiprêtre, je suis libre-penseuse.

Là encore il y eut un froid. Puis elle ajouta, sans se presser davantage :

— Est-ce que vous connaissez, vous, Volodia Stalinsky, qui est commis dans une petite librairie russe de la rue de Carouge? Marc, qui lui prend des livres, fait grand cas de son intelligence. Mais il n'est ni prêtre, ni aristocrate.

L'orage montait sur l'horizon, le tonnerre se faisait entendre de plus près. Antoine proposa à Villiers de goûter son calvados et les deux hommes se levèrent. Tandis qu'il remplissait le verre du jeune homme, Antoine dit avec bonhomie :

— Nous pouvons nous féliciter du mariage de Marc, il a l'air très heureux.

Villiers acquiesça en lampant son verre. Antoine fit une plaisanterie sur l'état conjugal, assez gaillarde. Entre hommes il pratiquait volontiers la gauloiserie pour faire croire à sa compétence. Pierre, au contraire, accordait trop de valeur au plaisir physique pour accepter qu'on en rît. Toutefois les paroles d'Antoine, éveillant en lui des images précises, lui donnèrent une expression ardente. Antoine s'en aperçut, sa face molle se contracta, puis, retrouvant avec effort son sourire pacifique, il prit le bras de son hôte et le ramena vers les autres invités.

Villiers demanda à Marc s'il avait dernièrement monté Allegra. « Il paraît, dit-il, que l'autre jour elle a jeté par terre quelqu'un en le blessant assez sérieusement.

— Pourquoi ne la montez-vous pas vous-même? — demanda madame Fleurieu.

Il répondit avec aisance que le cheval lui plaisait moins que le golf au sujet duquel il se mit à donner des explications.

Personne ne s'intéressait au golf, mais on lui fut reconnaissant de développer un sujet de tout repos. Tout le monde se tourna vers lui. Comment ne pas trouver sympathique ce garçon si gai, si ouvert et auquel tout semblait facile?

— Et puis, — conclut madame Fleurieu avec sa terrible naïveté, — c'est moins dangereux.

Ensuite elle reporta les yeux sur Marc, sur son visage inflexible qui jaunissait aux lumières. Henriette, pour faire valoir Villiers, s'écria :

— Vous ignorez les prouesses sportives de notre ami. Il ne se vante pas. Il ne fait pas la théorie du courage, lui.

Comme on ne saisissait pas la portée de ses paroles, elle s'adressa à son véritable adversaire, celui qu'elle « cherchait » depuis le début de la soirée :

— Tu te rappelles, Marc, quand tu avais quinze ans, on t'avait baptisé le Stoïcien. Eh bien, cela ne t'empêchait pas à la campagne de ne pas oser traverser de nuit certain petit bois...

Madame Fleurieu fit rire en déclarant qu'elle comprenait très bien qu'on eût peur la nuit quand on était seul, et Villiers lui glissa aussitôt à l'oreille qu'il s'engageait à la raccompagner le soir même. Marc, que les attaques de sa sœur remplissaient d'irritation, eut ainsi le temps de préparer sa réponse. Il déclara :

— On ne connaît rien au courage quand on ignore qu'il est une peur maîtrisée.

Henriette le toisa : une maxime d'ordre général l'interloquait, car elle n'était à l'aise que dans les allusions personnelles. Marc le comprit et redoubla :

— Éprouver la peur, ce n'est pas la même chose que d'y céder, c'est même le contraire.

— Exemple, — fit-elle en ricanant, — ton refus quand une fois j'essayai en vain — j'avais douze ans alors — de t'entraîner sur le toit de notre maison, d'une mansarde à l'autre. Te rappelles-tu cette scène?

Sans trouver, cette fois encore, de réplique, Marc s'essuya le front. Henriette continua en s'adressant aux autres mais sans quitter son frère du regard :

— Imaginez une corniche assez étroite où je m'avançais à quatre pattes. J'essayai de décider Marc à me suivre. Impossible.

Il s'asseyait bien sur le rebord, mais là il fermait les yeux. Je lui disais : « Va donc, que crains-tu? » Il me répliquait : « Je me vois tomber. — Eh bien, ne regarde pas. — Je me vois quand même, » répétait-il. Un jour, agacée, l'ayant poussé sur le toit, je l'empêchai de rentrer dans la chambre, et je fermai la fenêtre. Alors les yeux toujours clos, il se mit à trembler...

Se tournant vers Olga, elle ajouta :

— Une sœur est un témoin gênant, n'est-ce pas? Il y aurait aussi l'histoire...

— Ces ragots d'enfance, — s'écria Marc hors de lui, — n'ont aucune signification.

Il s'était levé. Olga lui mit la main sur le bras, et Henriette pensa qu'endoctrinée par Marc, elle se faisait une idée fausse de son mari. Parce qu'elle se rappelait son frère comme gamin, avec des jambes nues, elle s'étonnait toujours qu'on le prît au sérieux, elle n'admettait pas qu'il pût être l'objet d'une passion. Le regard amoureux qu'il reçut d'Olga lui fit mal. Madame Fleurieu le surprit aussi, et elle en eut le cœur serré.

— Te crois-tu donc toi-même sans fautes, — s'écria Marc tremblant de colère, — pour jeter à la face des autres celles que tu inventes?

Cette fois l'orage éclatait pour de bon. Henriette avait pâli et, ses petits poings fermés sur ses genoux, se préparait à une terrible riposte. Mais Antoine se pencha vers Olga et avec un bon sourire :

— Comme je suis content, ma chère belle-sœur, que vous ayez pu venir passer la soirée chez nous.

On eût dit qu'il avait dormi et qu'il se réveillait, ignorant tout de la conversation précédente. Il poursuivit, sans croire un mot de ses paroles :

— J'espère que nous vous verrons souvent ici. Je suis certain que nous nous entendrons à merveille.

Henriette ne voulut pas compromettre de futures disputes en poussant celle-ci trop loin. Elle se tourna vers Olga et lui intima :

— Vous n'oublierez pas non plus le reste de la famille. Il y aura des visites à faire, des cartes à poser.

— N'y compte pas, — cria Marc indigné par ce dernier trait qui parut aux autres assez inoffensif.

Mais il profita de son éclat pour faire lever sa femme et pour prendre congé.

— Hein, crois-tu? — s'écria-t-il une fois dehors. — Poser des cartes!

— Je me suis libérée de mes propres obligations, — confirma Olga, — ce n'est pas pour adopter les vôtres.

— Méfions-nous de ma sœur, elle est atroce.

Il respira. Devant Henriette, il était saisi d'une anxiété qui l'empêchait de lui répondre comme il aurait voulu. Il se croyait toujours sous le coup d'une dénonciation. Aussi insista-t-il :

— N'est-ce pas, nous ne retournerons pas souvent chez elle; elle est si indiscrète, si perfide.

Maintenant qu'il était seul avec sa femme, non guetté par les autres, il redevenait libre et fier. Il insista :

— Promets-moi de ne jamais croire ce qu'elle te dira sur mon compte...

Ils se trouvaient sous les arbres des Bastions, dans la nuit mal éclairée par de lointaines lampes à arc. Marc étreignit sa femme.

— T'avoir seule à moi, et oublier les autres!

Mais elle suivait sa propre pensée et demanda :

— Pourquoi suis-je éprise de toi alors que les tiens me semblent ridicules?

— Mais je ne leur ressemble pas, — protesta-t-il.

Ils avaient marché, et maintenant ils se trouvaient près d'un réverbère électrique. Olga arrêta Marc, et le dévisagea sous la clarté blanche. Il ferma à demi les yeux.

— A qui ressembles-tu alors? — dit-elle en plaisantant.

Mais lui, qui prenait tout au sérieux, ne put supporter cet examen et l'entraîna vers l'ombre.

— Je suis, — murmura-t-il avec une ferveur farouche, — celui que je te dirai.

Pendant ce temps, Villiers, qui avait quitté les Mignot avec madame Fleurieu, rappela à celle-ci qu'il devait la ramener chez elle.

— Je sais, — dit-il, — que vous avez peur la nuit. Et j'ai ma voiture.

Installé à côté de lui, elle soupira :

— J'ai bien remarqué qu'Henriette cherche à faire de la peine à son frère. Pourquoi? Pourquoi? Comment peut-elle ne pas l'aimer?

Il fut frappé de son expression étrange, et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette tristesse? Secouez-vous.

Elle ne répondit pas, il lui prit la main, elle se laissa faire. Il se demanda si elle pleurait. D'une voix plus compatissante il ajouta :

— Je ne vais pas vous laisser rentrer ainsi. Venez prendre un *drink* chez moi.

— A Pregny?

— Mais non, j'ai un pied à terre aux Eaux-Vives.

Il vira et repartit dans une autre direction.

— Mais ce n'est pas convenable que j'aille chez vous à cette heure-ci.

— Bah, qui le saura? Nous bavarderons un instant.

Comme ils avaient pris l'habitude de parler de Marc ensemble, elle lui demanda :

— Comment trouvez-vous sa femme?

— Elle n'existe pas à côté de vous.

— Vous êtes injuste. Il m'a dit qu'il était très heureux.

— Raison de plus pour ne pas vous attrister. Il faut apprendre à se consoler du bonheur des autres.

Peu après, elle murmura pour elle-même :

— Elle a dit qu'il fallait affronter les hommes à égalité. Je ne peux pas.

Villiers se pencha et l'embrassa sans qu'elle se défendît.

— Laissez les hommes décider pour vous, — déclara-t-il.

Ils arrivèrent. Il l'aida à descendre en la serrant dans ses bras, et, d'une main adroite, il la poussa pour franchir son seuil. Il la voyait égarée par la tristesse, incertaine, presque désemparée. Et puis elle se sentait reprise par cette obéissance craintive que lui avait inculquée son solennel mari. Elle dit, sans attacher beaucoup de signification à ses paroles :

— Vous savez, je ne fais qu'entrer et sortir.

— C'est cela, — reprit-il tout bas, — entrez pour vous consoler, pour vous venger...

La porte refermée, et maintenant qu'ils se trouvaient

seuls dans l'appartement, à cette heure tardive, il affirma d'un ton autoritaire, et comme une certitude irrévocable :

— Marc ne pense pas à vous. Il n'a jamais pensé à vous.

— Taisez-vous, — balbutia-t-elle encore, prête à sangloter. — C'est affreux.

— Mais moi...

Elle ne ressortit de chez Pierre que beaucoup plus tard, et sans savoir si elle était provisoirement satisfaite ou définitivement désolée.

VI

Étendue sur un divan, Olga fumait des cigarettes, tandis que Marc travaillait, les coudes sur la table, des papiers répandus autour de lui. Elle ne voyait que son dos qui interceptait la lumière de la lampe et elle s'ennuyait.

Marc se leva et alla chercher parmi les volumes rangés sur la cheminée. N'ayant pas trouvé le livre qu'il lui fallait, il démolit des piles de dictionnaires et de brochures entassés à même le parquet. Impatienté, il finit par demander :

— Olga, as-tu vu mon manuel d'anatomie?

Elle fit signe que non. Alors il poussa un soupir, et soudain s'emporta :

— Comment retrouver la moindre chose dans le taudis où nous vivons? Vraiment il y a ici trop de désordre.

Rejetée en arrière sur ses coussins, Olga regardait la fumée de sa cigarette. Il continua :

— Demain, j'achèterai une bibliothèque. Et aussi un tapis, beaucoup de tapis. Il fait froid, chez nous, on se croirait dans ton pays natal.

— En Russie, — murmura-t-elle, — il fait encore plus froid. Beaucoup plus froid. Mais les cœurs ne sont pas glacés.

— Oletchka, est-ce pour moi que tu dis cela?

— Je pense à quelqu'un que j'ai vu aujourd'hui.

— Qui donc?

Elle fit un geste d'indifférence, et lui, revenant à l'idée de son manuel, passa dans leur chambre à coucher pour le chercher. Elle l'entendit qui fouillait dans la commode et se plaignait. « Allons bon, mes cravates sont mélangées avec tes

bas... Tiens je n'ai plus que deux mouchoirs. » Puis, après un silence :

— Olga, ta cuvette est cassée!

Elle ne répondit rien; il vint sur le seuil et répéta :

— Ta cuvette est en morceaux.

— Eh bien, je me servirai de la tienne.

— Nous pouvons bien avoir chacun la nôtre... Qui l'a cassée?

— C'est moi. Oui, moi, exprès.

— Pourquoi donc?

— Pour t'apprendre à partager.

Étonné de son accent, il voulut prendre la chose en plaisanterie :

— O communiste!

— Justement. Nous sommes unis, complètement, nous mêlons nos corps et, en dépit de cette belle et vulgaire familiarité de l'amour, nous nous retrouvons trop souvent différents, sur nos gardes. J'ai besoin de promiscuité. Rien de toi ne me dégoûte. Je voudrais mettre tes vêtements, boire dans ton verre. Crois-tu que tes défauts, tes petitesses me déplairaient? Pas plus que tes vertus. Hélas, nous avons beau coucher dans le même lit, nous n'avons pas les mêmes rêves.

Il hésita devant tant d'exigences. Jamais il n'avait permis à une femme de regarder en lui, de se mêler de son âme. Et c'est pourquoi il avait toujours préféré, comme le lui reprochait Villiers, les échanges brefs, les rencontres sans lendemain. Olga, il l'aimait, mais sous la condition de régler lui-même leurs distances, de s'approcher et de s'éloigner tour à tour. Très respectueux d'autrui, il avait horreur qu'on fût indiscret à son égard.

Elle reprit avec mélancolie :

— Je vois bien que tu as certaines habitudes. Mais as-tu seulement un vice?... Non? Ou une tare? Pas même une tare? Ou une manie?

Il haussa les épaules.

— Là, ça y est, je te choque. Mais il faudra devenir moins délicat si tu veux arriver à me comprendre.

— Olga, qu'as-tu? Est-ce que je t'ai fait de la peine?

— Bon, voilà que tu me crois susceptible! Faut-il que tu

en aies de l'amour-propre, pour inventer tout de suite que le mien soit blessé. Mais non. Chez nous, les jeunes gens les plus raffinés, bien plus raffinés que toi, gardent en dépit de leurs bonnes manières la possibilité de parler ou d'agir grossièrement. Il n'y a pas de différence d'instincts entre le grand seigneur et le paysan. Mais toi, tu n'as plus rien d'instinctif. Tu es un bourgeois; un charmant jeune bourgeois, d'ailleurs.

Vexé, Marc lui rétorqua :

— N'es-tu pas née toi-même dans un milieu analogue au mien? Tu ne prétends pas passer pour une fille de moujik ni pour une grande-duchesse.

Olga le regarda d'un air amusé :

— Petit coq, petit coq! Ta crête se dresse. Et ta crête, c'est ton point d'honneur. Je l'ai bien remarqué. Tiens, pour rien au monde tu ne sortirais le matin sans être rasé. As-tu jamais brutalisé une femme, ou triché au jeu? Tu votes, tu ne marches pas sur le gazon des jardins publics, tu rougis quand tu mens. Tu es capable d'être pitoyable, mais tu ne seras jamais fraternel, et il y a des choses humaines — ou mieux animales — que tu ignoreras toujours. Nous, nous n'avons aucun point d'honneur. Renonce donc au tien, je t'en supplie, pour que je puisse t'aimer toujours.

— D'où sors-tu ces idées?

— Depuis que j'ai abandonné la médecine; j'ai eu du temps pour réfléchir.

— Pour t'ennuyer surtout. Je m'en veux de te laisser si souvent seule.

— Bah, je fume, je t'attends. Bâiller, c'est aussi une distraction. Et puis j'ai des visites.

— Des visites?

— Cette personne à laquelle j'ai fait allusion et que j'ai vue aujourd'hui.

— Qui est-ce?

— Quelqu'un qui m'a parlé de toi longuement. Inutile de me faire ces yeux-là. C'est ta sœur.

— Henriette? Elle vient ici?

Il se leva, le visage contracté, fit quelques pas, et demanda :

— Pourquoi est-elle venue?

— Oh, ce n'est pas la première fois.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Même, avec toute la franchise dont je suis capable, je t'avouerai que si ta sœur est revenue ici, c'est sur ma demande.

— Voilà donc comment tu te prétends si experte à définir mon caractère. Henriette te fournit des formules.

Olga alluma une nouvelle cigarette. Elle ne s'ennuyait plus comme tout à l'heure, quand Marc travaillait sans s'occuper d'elle.

— Chéri, ta sœur ne me dit aucun mal de toi. Penses-tu donc que je le lui permettrais?... Là, tu ne me crois pas. Chéri, veux-tu que je te répète ses paroles?

Agité, il répliqua :

— Je n'ai aucune envie de les connaître.

— L'autre soir, quand elle a prétendu que tu n'osais pas traverser un bois la nuit, j'ai bien vu que tu étais fâché. Elle était ridicule.

— Ridicule, en effet.

— Avoir peur, toi? Ta sœur est une menteuse.

Marc donna une bourrade aux dictionnaires qui s'étageaient sur la cheminée et bégaya, au comble de l'impatience :

— Ma sœur ne connaît rien de ma vie intérieure. Elle est dépourvue de toute bienveillance à mon égard.

Les mains dans les poches, il alla appuyer son front à la fenêtre, ensuite, se retournant, soupçonneux :

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté?

— Puisqu'il ne faut pas la croire, inutile de le répéter. Travaille donc, au lieu de perdre ton temps.

— Mais il me manque mon manuel d'anatomie.

Elle se leva, pieds nus dans des pantoufles, alla prendre un volume sur une étagère et le lui tendit.

— Pourquoi, — fit-il, — ne pas me l'avoir donné plus tôt?

S'étendant de nouveau sur le divan, elle répondit :

— Ne pouvais-tu pas le voir toi-même?

Marc passa la main sur ses yeux pour contraindre sa mauvaise humeur.

— Le voir! ma vue baisse de jour en jour.

— Va chez l'oculiste.

Il s'installa à sa table et elle continua, avec cette lenteur de

paroles qui s'opposait à l'impatience nerveuse de son mari :

— Il te fera porter des lunettes, des lunettes d'or qui, avec ton air grognon, te donneront l'air d'un bolchéviste!

Son rire bas, roucoulant, lui fit sentir l'intention qu'elle avait de le blesser, l'indifférence aussi où elle était que son physique fût enlaidi.

— Je serai joli, — bougonna-t-il.

Mais comme elle continuait de rire, il éclata :

— Tu plaisantes, mais la fatigue croissante de mes yeux s'accompagne de migraines très pénibles. Je n'aime pas parler de ma santé, et je ne t'en ai rien dit. Mais le matin, parfois, j'ai comme un cercle autour des tempes, et puis aussi, là, une douleur à l'occiput. Il m'arrive d'éprouver des élancements subits, ou bien c'est, pendant des heures, comme un vilebrequin qui tourne dans mon cerveau.

Olga ne riait plus, il reprenait l'avantage en étalant sa souffrance.

— Une ou deux fois j'ai même eu des éblouissements. Comme de grandes flammes rouges qui m'enveloppaient... oh, quelques secondes seulement.

— Mon chéri...

Il se tut, satisfait de l'avoir touchée. Elle le câlina, songeant qu'en le prenant en pitié, elle le dominait :

— Je saurai te guérir, tu verras... Alors, c'est vrai, tu as mal?

Et prise par l'éternel désir des femmes qui est de désarmer celui qu'elles aiment, elle murmura, à voix basse comme s'il s'agissait d'une chose honteuse :

— Laisse-toi faire, ne me cache rien... Les hommes ne savent pas se soigner. Je te donnerai des cachets.

— Non, — répliqua Marc qui voulut se dégager, — pas de drogues. Je puis bien supporter...

— Obéis-moi, — insista-t-elle avec une expression caressante... — Si c'est une faiblesse, ne peux-tu donc pas, une fois, et pour me faire plaisir, — et cela me ferait tant de plaisir, — être faible?

Elle lui prit la tête dans les mains, releva ses paupières en disant : « Ces pauvres yeux... » Mais au-delà des prunelles, elle cherchait, elle guettait. Marc la sentit soudain très près,

trop près, et trop prête aussi à profiter de la moindre concession. Il se débattit, il se redressa :

— J'irai chez l'oculiste. Ce n'est qu'un excès de fatigue.

Elle le dévisagea, déçue de le voir redevenir si vite le stoïcien résolu.

— Ah oui, — fit-elle, découragée, — tu es un homme fort.

Henriette éprouvait à l'égard de sa belle-sœur des sentiments entièrement nouveaux. Certaine par avance que son frère ne ferait jamais que des sottises, elle avait désiré mesurer l'étendue de celle-ci et avait résolu d'aller voir les Marc. Le quartier populaire, la haute maison avec son escalier sale, la petitesse et le désordre de l'appartement comblèrent ses appréhensions au point que, devant l'immensité du désastre, elle en prit brusquement son parti. Il n'y avait pas de remède : son frère était dévoyé pour toujours. Cette extrémité tragique n'était pas pour déplaire à son âme orageuse.

Elle ne songea pas à abandonner les Marc à leur sort. Elle se serait privée de la constatation de son triomphe et de l'espoir qu'un jour, les yeux du jeune homme s'ouvrant enfin, elle pourrait lui dire : « Si tu m'avais écoutée... » Et puis, lors de sa première visite, Olga était seule, et, dupée par son apathie, Henriette avait cru trouver en elle une personne irrésolue, et prête à subir son influence. Elle avait deviné enfin que les Marc avaient eu beau rompre en visière avec la société, leur bonheur n'était pas aussi radieux qu'elle le craignait.

Alors, aussi vite qu'elle avait détesté Olga, elle s'enticha d'elle. Comme son frère, elle se nourrissait d'engouements. Olga se laissa faire, et même témoigna une certaine complaisance à sa belle-sœur. Celle-ci, comme toutes les personnes autoritaires, ne se méfiait pas : elle lui donna des adresses de fournisseurs, que l'autre inscrivait gravement sur des feuilles de papier qu'elle déchirait ensuite; puis elle en vint à des conseils. Réprimant parfois un sourire, parfois une révolte, Olga en l'écoutant avait l'air d'une panthère qui essaye de se faire passer pour une chatte. Au fond, elle s'amusait. Un jour qu'Henriette, qui s'arrangeait pour venir à des heures où Marc était absent, blâmait le désordre de l'appartement, elle lui répondit de sa voix lente et chantante :

— Il est si difficile de se corriger. Je sens que je vous fâche. Vous ne me jugez pas digne de votre frère... Vous aviez rêvé d'une autre femme pour lui, sûrement. Avant son mariage, vous étiez très liés, n'est-ce pas?

— « Très liés », n'est pas le mot. Vous connaissez le caractère de Marc : il est abrupt.

— Mais si noble.

— Vous n'en voyez encore que les beaux côtés. Il y a malheureusement chez lui, ce qui gâte un peu ses qualités, un souci excessif d'indépendance personnelle...

— Pas avec moi.

— Autrement dit un robuste égoïsme. Puissiez-vous n'en jamais souffrir, ma chère Olga! Marc attire les sympathies, et puis les rebute. Il semble toujours redouter de s'engager, d'être le prisonnier de quelqu'un. Sauf Villiers, je ne lui connais pas d'amis. Et encore! C'est Villiers seul qui fait les frais de cette amitié.

— Pourquoi se dérobe-t-il ainsi? A-t-il eu des désillusions, une déception grave dont il porterait encore la trace?

— Si jamais vous obtenez des confidences de ce garçon-là... Je vous le dis, il ignore le sentiment naturel de confiance qui pousse un frère vers une sœur plus âgée. Dieu sait que j'étais prête à l'accueillir. Prenez garde, déjà. Si vous voulez connaître ses arrière-pensées, surveillez-le. Au besoin, tenez, tendez-lui des pièges.

— Aurait-il aimé, avant de me rencontrer, une femme qui l'aurait trahi?

Henriette haussa les épaules. Néanmoins le sérieux de son interlocutrice l'inquiéta.

— Qu'est-ce qui vous fait penser...

— C'est, parfois, aux moments où il devrait être le plus heureux, cet accent de détresse... Il lui arrive de s'adresser à moi avec l'inquiétude d'un enfant. Ce caractère si dur semble alors avoir besoin d'être protégé... Votre mère est morte de bonne heure, n'est-ce pas? Il m'a dit que personne jusqu'ici ne l'avait remplacée.

Henriette demeura silencieuse. Et puis elle fut détournée de son remords par une soudaine jalousie : qui donc lui avait jamais demandé, à elle, de le protéger?

— Je vous plaindrais, — dit-elle enfin, — si Marc ne cherchait dans l'amour qu'une consolation. Vous méritez plus.

— Soyez tranquille, — dit Olga qui s'amusait à suivre les perfidies de sa belle-sœur, — il m'offre davantage.

— Bah, la désillusion dont il souffre vient de lui-même. Il a plus de désirs que de persévérance. Et puis, c'est son foie qui le tourmente.

Elle regarda sa montre et s'écria :

— Mais je bavarde et je vous accapare. Il est vrai que vous êtes bien seule... Vous devriez sortir un peu.

La jeune femme prétexta qu'elle se trouvait assez fatiguée, qu'elle éprouvait des somnolences, des malaises même.

— Faites venir un docteur, — fit Henriette enveloppant son interlocutrice d'un regard attentif.

— Non, non, ce n'est pas la peine.

Et alors Henriette n'osa pas insister, comme si, par extraordinaire, elle était prise de timidité.

Elle soutint à Antoine qu'Olga était bien différente de ce qu'ils avaient pensé. Il est vrai qu'à l'instant de la définir, elle hésita, tâtonna pour esquisser un portrait. Pour se résumer, elle expliqua :

— Les Russes, on les croit terribles. De loin, peut-être. De près ce sont des êtres inoffensifs, qui ne savent pas grand chose de la vie. Je t'assure, Olga est touchante : elle me questionne, elle m'écoute. Je suis sûre que Marc l'a séduite. Elle ne connaissait personne, ici, comment aurait-elle pu se défendre? Encore une belle action qu'il a commise!

— Je te ferai remarquer qu'il l'a épousée.

— Ah! voilà qui est admirable! Ma parole, les hommes sont étonnants. Quand l'un des vôtres répare ses torts envers une femme — en l'espèce une jeune fille, et une étrangère encore — vous le célébrez comme un héros. Marc n'a fait que son strict devoir.

— Cependant, toi-même, à l'époque...

— Si Marc ne m'avait empêchée de me renseigner, si j'avais connu Olga comme je la connais maintenant, j'aurais été la chercher par la main, et je lui aurais offert l'hospitalité sous mon propre toit... Par la main, tu entends?

— Bon, j'ai entendu. Alors, invitons-les encore à dîner.

— Je crois qu'il ne lui sera pas possible de sortir dans quelque temps.

— Ah?

— Pourquoi dis-tu « Ah! » Décidément, ce que je te raconte t'intéresse fort peu.

Il leva les bras au ciel, mais Henriette s'écria :

— Non, non, je ne t'ennuierai plus, mon ami.

Elle se dirigea vers la porte avec impétuosité, mais, près du seuil, elle ralentit sa marche, hésita, revint vers son mari, et d'une voix changée, lente :

— Puisque tu veux tout savoir, je crois bien que... oh, elle ne m'a rien dit. Mais on devine... Ces malaises, ces fatigues : Olga attend un enfant.

— Ah?

Il baissa la tête un instant, puis s'écria, avec son apparente bienveillance, mais qui semblait quelque peu voulue :

— Tant mieux, tant mieux pour eux.

Henriette ne disait rien. Il reprit :

— Je pense que Marc souhaite un garçon. Un garçon...

De nouveau un silence. Il recommença, après avoir hésité :

— Pour quand est-ce?

— Oh, tu sais, ce n'est qu'une supposition de ma part. Je me trompe peut-être.

Il hésita encore, regarda sa femme avec embarras, mais elle ne le regarda pas. Alors, brusquement, il sortit. Henriette tourna les yeux vers la porte qui se refermait et murmura :

— Cela lui est bien égal à lui.

Elle fit quelques pas, le visage mécontent et lassé; elle changea un bibelot de place, s'arrêta, l'œil vague, secoua la tête. Ensuite elle s'installa avec son ouvrage, une broderie très fine qu'elle était obligée de rapprocher de son visage. Au bout de quelques instants, elle se frotta les yeux qui se fatiguaient à suivre le travail de l'aiguille. Puis, elle laissa retomber l'ouvrage sur ses genoux, s'essuya encore les yeux, et, cédant enfin à sa pensée, murmura, sans s'apercevoir qu'elle parlait tout haut :

— Un enfant...

Quand Marc rentrait, il demandait à Olga :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui?

— Rien.

— Comment « rien »?

— J'ai fumé.

Il souffrait de constater une telle apathie. Naguère, cette indifférence lui paraissait mystérieuse, attirante. Maintenant elle le gênait. Il n'avait plus autant d'entrain pour déchiffrer des énigmes. Il eût préféré qu'Olga sortît, qu'elle s'intéressât à quelque chose qui la détournât surtout de l'observer avec cette insistance.

Un jour il lui dit :

— Ne pourrions-nous pas voir quelques personnes, échapper à l'île déserte où nous vivons?

Il parlait au pluriel, mais il visait Olga seule, car pour lui son travail suffisait à l'occuper. Elle fit un geste vague, et il comprit bien qu'elle n'avait guère envie de revoir les Mignot et leurs amis.

— Je ne te parle pas de ma famille, — reprit-il, — mais de camarades, de compatriotes à toi.

Olga ne tenait pas, ayant abandonné ses études, à revoir des personnes qui, plus courageusement, les continuaient. Mais elle n'indiqua pas ce motif, et se borna à répondre, sur un ton ironique :

— Des compatriotes? Voudrais-tu que j'invite ton petit libraire Volodia Stalinsky?

— Stalinsky est un garçon très cultivé.

Olga eut une expression de dédain et retomba en bâillant dans le silence. Mais elle réfléchit aux paroles de Marc, et, le lendemain, elle fit :

— Tu m'as dit que Pierre Villiers était ton meilleur ami. Voilà une relation. Pourquoi ne vient-il jamais nous voir?

— Villiers n'est pas mon « meilleur ami ». Je n'ai jamais eu d'ami intime. C'est un bon camarade, voilà tout.

Depuis quelque temps, Henriette espaçait ses visites, saisie d'un autre engouement qui lui faisait négliger sa belle-sœur. Olga songeait qu'à son défaut, il serait peut-être amusant de questionner Villiers sur Marc. Sans doute en dirait-il du mal, lui aussi. Elle méprisait ces gens-là de n'avoir pas mieux

compris la nature du jeune homme et elle devait s'avouer qu'elle ne l'avait pas comprise davantage. Elle était comme quelqu'un qui essaie tout un trousseau de clés sans parvenir à ouvrir une serrure. Elle aimait son mari, mais il l'agaçait aussi par ce qu'elle devinait en lui d'évasif, d'instable, d'incomplet peut-être. Villiers la renseignerait.

— N'importe, — fit-elle en s'étirant. — Invite-le.

Marc regarda autour de lui : sur une chaise traînait un plateau avec la théière et les tasses dont ils s'étaient servis la veille au soir. Quinze jours auparavant, il avait renversé un encrier, et la tache était toujours là, sur le tapis de table.

— Il ne te plairait guère. C'est un tel snob...

— Pourquoi donc t'a-t-il plu?

— Je l'étonne et il m'ennuie. Peut-être même que nous nous détestons. Notre première rencontre a été l'occasion d'une effroyable dispute. Il faut que je te raconte cela. J'avais treize ans. Un jour, pendant une récréation, il a prétendu qu'en le poussant j'avais fait tomber les livres qu'il portait sous le bras. C'était faux, et je lui dis. Alors il devint grossier tandis que je le regardais en haussant les épaules. Tout à coup, il me gifla. Deux gifles violentes qui me firent très mal. Naturellement je me jetai sur lui... Tu comprends bien, d'ailleurs, que c'étaient moins les coups que l'injustice qui m'irritaient.

— Et alors? — demanda Olga.

Marc eut la vague impression qu'il aurait peut-être mieux fait de ne pas commencer cette histoire. Mais il lui fallait continuer :

— Villiers a deux ans de plus que moi. Il a toujours été plus grand et plus vigoureux. Il en profita pour m'assommer à moitié.

— Ah!

— Attends. Quand il m'eut laissé étendu sur le sol, ma rage et ma honte m'empêchèrent de souffrir des coups que j'avais reçus. Je me fis à moi-même un serment de vengeance. Tiens, je me rappelle que j'étais soutenu dans mon dessein par l'idée du serment qu'Hamilcar fit prêter à Hannibal enfant. Pendant des semaines, je pris des leçons supplémentaires de gymnastique, je m'entraînai à des exercices physiques. Parfois le souvenir de l'injuste offense me revenait à l'esprit et j'en

étouffais presque, puis je me remettais avec un nouveau zèle à mes haltères. Je voulais devenir très fort. Au bout de six mois, quand je me crus prêt, j'allai trouver mon adversaire à l'autre bout de la cour, où il causait avec des grands et je lui dis : « Tu sais, quand tu m'as flanqué une pile, tu n'en avais pas le droit, parce que je n'avais pas fait tomber tes livres. Je vais te rendre ta gifle. » C'était assez crâne, n'est-ce pas?

— Et puis?

— Nous n'avons jamais reparlé de cette histoire, Villiers et moi. Je me demande s'il s'en souvient. Non, je t'assure, il ne t'intéresserait pas. Il n'aime que le monde et les sports. Et encore, les sports faciles.

— Je voudrais savoir la fin de l'histoire... Car elle n'est pas finie, n'est-ce pas?

— Il est de ces gens qui croient être « sportifs » quand ils font de l'auto. Jamais il ne monte sa jument. Et puis, ce qui t'agacerait, c'est sa fatuité avec les femmes. Il ne pense qu'à ses bonnes fortunes...

— Chéri, qu'a-t-il fait après avoir reçu ta gifle?

Marc crispa l'une contre l'autre ses mains osseuses et avoua :

— Il a paré la gifle et m'a rossé une seconde fois. Parce que tout de même, il était toujours le plus fort.

Les yeux attentifs d'Olga s'éclairèrent et elle se mit à rire doucement du fond de la gorge. Marc, le visage altéré, ajouta :

— Même, il me saisit par les poignets, les tordit, me mit à genoux et voulut m'obliger à lui demander pardon.

— Et tu t'y es héroïquement refusé?

Marc hésita, puis vite :

— La cloche a sonné à ce moment-là, chacun de nous a dû regagner sa classe.

— Et vous êtes devenus amis, malgré ce début difficile?

— Oh, ce n'était qu'une rixe de gamins, une rixe de gamins...

Mais, tandis qu'il répétait ces mots, il découvrit, dans le développement de leur camaraderie jusqu'à ce jour, qu'une rivalité était née de cette rixe enfantine. Même aujourd'hui Pierre désirait toujours infliger à Marc la démonstration de sa supériorité : son argent, ses femmes, sa prestance, sa réussite. Et Marc, subissant l'attrait poignant qui rapproche la victime

de son bourreau, souhaitait toujours rétablir l'équilibre entre eux, prendre enfin sa revanche de cet enfantillage impossible à oublier. Leur amitié, elle tenait dans cette rancune secrète et réciproque.

Olga n'attacha pas grande importance à cette histoire qu'elle jugea assez ridicule, car elle était aussi étrangère que possible aux notions d'honneur et de fierté fréquentes chez les jeunes garçons. Ces conflits de camaraderie ne l'intéressaient guère puisque les femmes n'y jouaient aucun rôle. Et soudain elle vit Marc moins comme un homme que comme un adolescent, pas tout à fait achevé, et dont les expériences et les souvenirs se réduisaient à un mince bagage. Elle-même, comme elle en avait vu davantage!

Quelques jours plus tard, Marc ne rentra qu'à l'heure du dîner. Olga l'attendait avec une certaine impatience.

— Réflexion faite, tes conseils de l'autre jour m'ont paru excellents. C'est vrai que nous ne voyons pas assez de monde.

— Ah, — fit-il avec satisfaction.

— Seulement ta famille m'ennuie et j'aimerais mieux revoir des compatriotes. Je suis retournée cet après-midi chez le petit libraire, pour me retremper dans une atmosphère russe.

— As-tu vu Stalinsky?

— Justement. Il m'a parlé d'un officier qui vient d'arriver à Genève après s'être évadé de là-bas. Un pauvre diable qui a mené à Constantinople et à Marseille une existence navrante. Il est ici depuis huit jours et ne peut trouver du travail. Tu imagines cette misère. Stalinsky m'a demandé si tu ne pourrais faire quelque chose pour lui?

— Sans doute. Comment s'appelle-t-il?

— Kartzev...

— Eh bien, — reprit Marc un peu las de sa journée, — nous verrons demain. Je lui ferai remettre une petite somme.

— De l'argent, c'est très bien, — s'écria Olga plus animée que de coutume. — Mais ce n'est pas assez. Cette conversation m'a émue. Ils sont si tristes, si misérables, mes compatriotes, tandis que moi je suis heureuse et à l'abri. Grâce à toi.

Il la remercia silencieusement du regard amoureux dont

elle l'enveloppait. Alors, mais avec précaution, elle continua :

— Nous pourrions peut-être inviter monsieur Kartzev à un repas, de temps à autre... Il est affamé. Je suis sûre qu'il t'intéressera. Songe, un ancien officier...

— Tant que tu voudras, — dit Marc. — Je lui écrirai, j'irai le voir.

— Oh, c'est inutile. Il est entré dans la boutique pendant que l'autre m'expliquait son cas. Nous avons fait connaissance et l'idée m'est venue de l'inviter à dîner. J'étais sûre que tu consentirais. Il est ici.

Olga ouvrit la porte de la salle à manger et dit quelques mots en russe. Kartzev parut sur le seuil. Marc se leva brusquement.

VII

C'était un homme d'environ trente ans, aux larges épaules qui occupaient toute la porte, le visage camus, creusé sous les pommettes, et dont le teint bronzé contrastait avec des cheveux couleur de blé mûr. Ses vêtements étaient sordides. Gêné de ne pas rencontrer son regard, car il conservait les yeux baissés sur ses mains pendantes, de grosses mains vigoureuses aux poils blonds, Marc se tourna vers Olga.

Il eut l'impression qu'elle l'épiait. Pourquoi donc? Pensait-elle qu'il ferait grise mine à ce malheureux? Alors il accentua son empressement, et, tandis qu'Olga lui glissait : « Tu ne m'en veux pas d'avoir décidé de la sorte, sans te prévenir? » il dit à l'inconnu, sur un ton de courtoisie :

— Entrez, monsieur, entrez et asseyez-vous.

L'autre se redressa péniblement, effaça les épaules, leva ses paupières qui montrèrent dans cette face bossuée des yeux clairs et durs, et déclara d'une voix rauque :

— Je m'appelle le capitaine Boris Mikhaïlovitch Kartzev...

Marc se présenta à son tour et lui tendit la main : le Russe la saisit et la serra fort. Ensuite il pénétra pesamment dans la pièce et ils s'assirent tous les trois.

— Les compatriotes de ma femme, — reprit Marc pour éviter un silence qui s'annonçait, — sont les bienvenus chez moi... J'ai beaucoup d'estime et de respect pour eux...

L'autre le regarda sans paraître comprendre. Marc insista :

— Pour eux et pour la manière si noble dont ils supportent l'infortune.

Le Russe continuait de se taire. Puis tout à coup il soupira, un soupir profond qui montait à travers sa robuste poitrine, la déchirait et en même temps la libérait d'une longue oppression. Cherchant et martelant ses mots, il dit :

— J'ai eu un précepteur suisse dans mon enfance. Je sais le français. Je l'ai un peu oublié... Parce que...

Plus vite, comme s'il retrouvait l'usage de la langue, il ajouta :

— Je suis de famille noble. Ancien officier... J'étais avec Wrangel. Ensuite j'ai vécu à Constantinople, puis à Marseille...

— Maintenant...

Sans répondre, tout juste assis au bord de son fauteuil, il posa sur Marc son regard pâle. Méfiant, ramassé, on eût dit une bête longtemps traquée. Parfois il tournait la tête et jetait un regard derrière lui. Si l'on avait ouvert la porte, peut-être, d'un bond, aurait-il disparu.

— Vous avez dû beaucoup souffrir.

Ses sourcils, rudes et blonds comme ses cheveux, se froncèrent, et il grommela :

— Oui.

Marc en voulait à Olga de ne pas l'aider dans ce dialogue constamment menacé par le silence. Mais elle s'obstinait à ne rien dire. Alors il reprit, ennuyé d'avoir l'air indiscret :

— Que comptez-vous faire ici?

— J'avais des amis autrefois à Genève... Les Nebrasov. Vous ne les connaissez pas? Ils sont partis, mais on ne sait pas pour où. Comment les retrouver? Les Russes sont terriblement dispersés aujourd'hui. A Berlin, à Paris, à Belgrade... Je comptais beaucoup sur les Nebrasov. Ils m'auraient tiré d'affaire, bien sûr. Pour les rejoindre, comme je n'avais plus rien, je suis venu à pied de Valence à Genève. Les Nebrasov n'auraient pas supporté qu'un homme de leur monde fût réduit à une telle misère... Parce que, — fit-il en regardant son hôte avec une brusque flamme, — je n'ai plus d'argent. Je n'ai plus rien.

Il renifla et ajouta :

— Mais je ne vous en demande pas.

Marc, toujours guetté par Olga, s'efforça de jouer de son mieux son rôle — son beau rôle.

— Vous allez commencer par rester dîner avec nous, n'est-ce pas? Considérez cette maison comme une maison amie où vous serez toujours reçu avec plaisir.

Kartzev avait laissé retomber ses paupières et s'était enfoncé dans son fauteuil où il demeurait immobile. Marc continua, d'un élan sincère :

— Ne perdez pas courage. Je vous trouverai une occupation. Qu'aimeriez-vous faire?

— Je sais dresser des chevaux. Je puis être palefrenier, — dit tristement le Russe.

Cette mélancolie d'un être excédé, cette fierté qui perçait sous sa misère, cette sauvagerie que trahissaient son accent rogue, ses silences à la fois menaçants et offensés, séduisaient Marc. Il dit :

— Comme vous avez lieu de maudire ceux qui vous ont amené à de telles extrémités...

L'autre découvrit ses dents jaunes, et jeta :

— Les bolchéviks? Je les hais.

— Ils ont commis de tels crimes!

— On en commet toujours à la guerre. Le vainqueur, c'est celui qui en commet le plus. Notre crime, à nous, est de ne pas leur avoir fait assez de mal. Il fallait...

Maintenant il parlait plus aisément, avec satisfaction, comme quelqu'un qui a dû longtemps se taire et qui se rattrape.

— Si je ne suis pas aujourd'hui en garnison à Pétrograd, avec des chevaux, des femmes, autant que j'en voudrais, c'est leur faute. Canailles... A Constantinople, nous étions quelques camarades ensemble, nous mettions en commun nos ressources. On pouvait vivre. Et puis nous espérions toujours qu'il allait arriver quelque chose et que nous nous retrouverions à Pétrograd comme auparavant... Mais à Marseille, j'étais seul, au milieu de petits Méridionaux qui ne me comprenaient pas. Quand on n'a rien et que, tout de même, il faut manger, on devient un tigre pour les autres hommes.

Il regarda ses mains puissantes, et comme s'il s'adressait à elles :

— J'ai déchargé des bateaux, j'ai dormi en plein air... J'ai cherché ma vie dans des tas d'ordures... Quelquefois je me rappelais... je me rappelais le jour où j'ai remporté un second prix au concours hippique de Nice... le jour où j'ai été décoré sur le front de la brigade. Quand j'étais injurié par un contremaître, ou emmené au poste après une bagarre, je me disais : « N'oublie pas d'abord que tu es officier... »

— C'est bien, — murmura Marc.

— « Et puis, que, tôt ou tard, tu te vengeras. »

— Hélas, ils sont loin de vos atteintes.

— Je me vengerai des bolchéviks, je vous dis. Sur eux ou sur d'autres...

— Écoutez, — s'écria Marc tout à coup, — il y a ici une chambre qui ne nous sert à rien : venez y habiter jusqu'à ce que vous ayez trouvé une occupation et un domicile. Voulez-vous?

— J'accepte, — fit l'autre en passant ses gros doigts sur son front bossué.

Puis tout bas :

— Il le faut bien.

Ensuite, comme pour se justifier, il commença, ses prunelles pâles dilatées, une sorte de mélopée dont l'accent d'abord rauque, passa à l'angoisse puis à la fureur :

— Quand ils faisaient des officiers prisonniers, ils leur enfonçaient des clous dans les épaules pour imiter les étoiles des épaulettes. Trois clous pour un capitaine. Et puis aussi ils les déculottaient et leur enlevaient une bande de peau le long des cuisses pour imiter le passepoil. J'ai vu des cadavres de femmes enceintes dont ils avaient ouvert le ventre à coups de sabre pour en tirer le fœtus. Et puis ils savaient aussi infliger la honte. La dérision de tout, c'est affreux. Dans un village que nous leur avons repris, ils avaient dressé trois croix et ils avaient crucifié des popes. Celui du centre, avec sa couronne d'épines, son flanc percé d'où sortait encore du sang, du sang...

Marc posa sa main sur son bras, pour calmer la souffrance de ces visions, mais il la repoussa avec violence et cria :

— Du sang, il m'en fallut faire couler! Mes cavaliers

m'amenèrent des prisonniers, tous de jeunes garçons : je leur ouvris la gorge, là, sur place. Et aussi au pope qui était avec eux... J'avais un camarade qui préférait les étrangler. Il disait que c'était... comment disait-il? attendez... Oui, que c'était une mort plus progressive. J'ai essayé. Il faut mettre les deux pouces à plat, l'un à côté de l'autre. Mais quand vous serrez le cou d'un homme, vous renfoncez la vie en lui, il vous échappe par l'intérieur. Tandis qu'en le saignant il assiste à sa vie qui s'en va. Vous le videz. Le sang frais est si brillant, si pur. Ah, cette pureté... Et puis il y a l'odeur...

Marc détourna les yeux et rencontra ceux d'Olga. Elle suivait sur son visage la montée de l'horreur. Il se demanda si elle le bravait, ou voulait le contraindre à tout accepter. Alors il avala sa salive en deux ou trois gorgées, et revint à Kartzev. L'excitation du Russe semblait être tombée aussi vite qu'elle avait surgi. Pour la première fois, un fuyant sourire passa sur sa face camuse, remonta ses pommettes rondes, et il dit avec une douceur d'halluciné :

— Tant pis, n'est-ce pas? Il y a tant de Russes. Il y en a trop. Si vous saviez combien j'en ai vu. De longues colonnes de troupes, des paysans qui fuyaient l'invasion, en 1915; dans les hôpitaux, des malades couchés jusque sur les escaliers; des gares où on se bousculait tant que chaque train qui arrivait écrasait des gens qu'on poussait sur les rails. Ah! j'en ai vu! Tous pareils. Et combien d'eux sont morts? Personne ne le sait, personne ne s'en souvient. Moi, combien ai-je fait mourir d'hommes?

Quand, en clinique, Marc se penchait sur un corps humain, quand il déroulait des bandes sanglantes, quand il entendait des cris de souffrance, il était soutenu par l'idée d'abréger la douleur. Le patient n'était pas un ennemi. Mais ajouter à cette douleur, torturer son semblable pour ne pas être torturé par lui...

De nouveau, il jeta un coup d'œil sur Olga, à la dérobée. Elle contemplait l'autre, avec une intensité étrange, où il y avait l'envie d'en entendre davantage, mêlée à de la sollicitude et à du respect. Alors Marc proposa à son hôte de lui montrer la chambre qu'il lui offrait.

— Vous pourrez y apporter votre bagage.

Ils gagnèrent le corridor. Le Russe, qui se laissait conduire, murmura :

— Je n'ai pas de bagages. Tout ce que je possède, je l'ai sur moi.

Sans relever sa phrase qui le gênait horriblement, Marc lui montra l'armoire, le lit, qu'on ferait pendant qu'ils dîneraient. Mais au lieu de l'écouter, Kartzev était tombé assis sur une chaise et avait mis sa tête entre les mains. Étonné de son silence, Marc se pencha vers lui et crut qu'il pleurait. Il balbutia quelques mots, mais l'autre lui saisit la main et s'écria :

— La vie est incompréhensible. Et puis elle est injuste. Pourquoi n'est-ce pas à moi qu'on a arraché les ongles ou enfoncé des clous dans le front? Et pourquoi me recueillez-vous? Vous ne me connaissez pas. Prenez garde. Je suis un misérable, un vagabond.

Il se laissa glisser de sa chaise et tomba presque à genoux. Mais à peine se trouva-t-il dans cette posture qu'il se releva et dévisagea Marc avec méfiance :

— Peut-être, — dit-il en reprenant son accent rauque, — que tant de malheurs vous intéressent? Eh bien, regardez-moi : depuis longtemps je ne mange plus à ma faim, j'ai perdu ma famille, mes amis, ma patrie... Je suis déchu, déchu, déchu...

Maintenant son corps massif était secoué par le désespoir. Marc, qui éprouvait un malaise grandissant, lui dit :

— Ne vous laissez pas aller. Je vous offre une aide. Vos malheurs vont cesser.

Kartzev leva son visage, où brillaient des larmes, et s'écria :

— Ainsi vous me plaignez! Pauvre Russe, tu permets à un bourgeois humanitaire d'exercer sa charité. Je suis votre obligé, monsieur. Comptez sur ma reconnaissance.

— Je n'en attends aucune, — répondit Marc stupéfait.

L'impatience le gagnait. L'homme avait les nerfs usés, certes, mais pourquoi ce ton provocateur? Un instant, il eut l'idée de le mettre dehors. Et puis il le regarda — exalté, rude et vigoureux, — et la pensée lui vint qu'il lui sauterait peut-être à la gorge. « C'est un homme dangereux. » Ces mots retentirent dans son esprit comme si quelqu'un venait de les prononcer à haute voix. Alors il reprit, froidement :

— Calmez-vous. Vous dormirez ici cette nuit, et demain, reposé, vous verrez les choses autrement.

— Vous ne pouvez savoir, — répondit l'autre avec une extrême lassitude, — ce que c'est que le fonds de l'humiliation. N'être plus personne, se voir méprisé même par les chiens. Vous, vous n'auriez pas assez de force d'âme pour le supporter. Moi je... Ah! — reprit-il avec un éclair de rage, — ne vous jouez pas de mon humiliation. Jamais je ne serai votre esclave. Jamais, vous m'entendez?

Les jambes écartées dans son pantalon effrangé, il croisa les bras sur sa large poitrine. Marc avait reculé, et bégayant un peu, répondit :

— Que croyez-vous donc? Ici, vous êtes libre comme moi, et mon égal.

Kartzev ouvrit les bras.

— Laissez-moi finir, — fit Marc, après s'être assuré que le geste du Russe ne signifiait pas une menace, mais en reculant encore d'un pas. — Je vous chercherai une occupation parce que je veux sincèrement vous rendre service. Quand je l'aurai trouvée, nous nous quitterons. Voilà tout.

Tandis qu'il parlait, il y eut chez son interlocuteur une nouvelle saute d'humeur : l'hésitation, l'inquiétude, le remords l'envahissaient. Marc en profita pour ajouter en se dépêchant :

— Tout ceci est fort simple. Ne me prêtez donc pas des intentions qui ne sont pas les miennes.

Puis devant le fléchissement évident de Kartzev, maintenant taciturne, il s'enhardit jusqu'à prononcer sur un ton autoritaire :

— Je ne vous le permets pas.

Plein d'une satisfaction qu'il cachait soigneusement, Marc quitta la chambre et alla rejoindre Olga qui tout de suite s'écria :

— Je te remercie d'avoir accueilli ce pauvre homme... Oui, je t'assure. C'est bien, Marc.

— Il n'y a rien là que de naturel, — répliqua-t-il avec une feinte légèreté.

L'approbation de sa femme augmentait son allégresse. Au fond, pensa-t-il, ce qu'il recherchait toujours sans s'en

rendre compte, c'était d'être admiré. Parce que l'admiration d'autrui vous rassure sur vous. Mais presque toujours, toujours même, elle lui avait fait défaut. Olga, seule... Il l'aimait parce qu'elle croyait en lui. Elle lui demanda :

— Mais pourquoi cette violence? Je viens d'entendre des éclats de voix...

— Ce pauvre garçon est vraiment détraqué. Mais il m'a suffi de lui tenir tête.

Étonnée, Olga considéra le visage maigre de son mari : il rayonnait de confiance. Alors elle s'irrita un peu; qui était-il pour faire la leçon à ce malheureux, à ce héros... un héros déchu, mais un héros. Un héros russe.

Un peu plus tard, ils se mirent à table tous les trois. Boris Kartzev avala sa soupe avec bruit et en reprit une seconde assiette. Marc lui versa un verre de vin qu'il vida d'un coup. Puis un second. Il se jeta sur la viande, il en redemanda deux fois. Ennuyée de le voir si glouton, Olga voulut le modérer, mais il ne l'écouta pas et se servit lui-même. A mesure qu'il mangeait et buvait, des sourires silencieux passaient sur sa figure. Il se redressait. Il répondait à peine aux deux autres convives. Une fois, il dit une phrase en russe, pour lui-même. Il déboutonna son gilet.

Puis ils se levèrent, lui titubant un peu, et ils passèrent dans la pièce à côté. Il s'approcha de la bibliotèque et lut quelques noms avec difficulté.

— Plutarque... Alfred de Vigny... Vous n'avez pas de Pouchkine... Pouchkine, c'est le plus grand poète qui existe. Parce que les Russes sont le premier peuple du monde, Pouchkine. Pouch... kine... A Marseille quand je portais des sacs de blé sur mon dos...

Il se laissa tomber lourdement sur le divan et de là, soudain, glissa par terre comme une masse. Marc se précipita :

— Il est ivre.

— Non, — fit Olga désolée, — il a sommeil.

L'autre dodelinait de la tête, les yeux vitreux, la langue, embarrassée.

— Emmène-le, — reprit Olga d'une voix tremblante. — Il faut le coucher.

Marc le saisit par les aisselles, mais, comme il était lourd,

il dut se reprendre à deux fois pour le mettre debout. Ensuite, exaspéré, il l'entraîna le long du corridor jusqu'à sa chambre, le jeta sur le lit, et lui intima l'ordre de se déshabiller. Puis il alla chercher quelques objets de toilette. Quand il revint, Kartzev, les jambes écartées, était en train de vomir sur le tapis. Entre ses hoquets, il balbutiait :

— Officier de Wrangel... Capitaine...

Il se redressa, ferma ses poings énormes et déclara, d'un air féroce et égaré :

— Mon petit monsieur, je vous fais bien de l'honneur en cantonnant chez vous...

Il hoqueta, tomba sur l'oreiller, et tout de suite fut saisi par le sommeil. Dégoûté, mais rassuré de le tenir à sa merci, Marc s'efforça de le déshabiller. Une fois enlevés, ses vêtements loqueteux et qui se déchiraient au passage, laissèrent apparaître une chemise sordide, puis un corps crasseux et musclé, tailladé de trois cicatrices dont l'une très profonde. Bousculant ce colosse inerte, le bourrant de coups de poing, Marc, avec beaucoup de peine parvint à le mettre au lit.

« Eh bien, — se dit-il, — il est gentil, mon pensionnaire... »

ROBERT DE TRAZ

(*A suivre.*)

MADAME DE LA FAYETTE

ET

MADAME ROYALE

JUSQU'A LA MORT DE M. DE LA ROCHEFOUCAULD

Il y avait, à la cour d'Anne d'Autriche, dans les dernières années de cette reine, deux princesses d'un grand renom : l'une, Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, née en 1644; l'autre, Louise-Marie-Françoise Élisabeth, née en 1646, toutes deux filles de Charles-Amédée de Savoie et d'Elisabeth de Vendôme. La seconde épousa en 1666 le roi de Portugal Alphonse VI et deux ans plus tard, à la mort de ce roi, un frère qui lui succéda. Le mariage de la première fut avec Charles-Emmanuel, duc de Savoie, le 11 mai 1665. Elle était un peu plus que fiancée au prince Charles de Lorraine, quand vint l'ambassadeur de Savoie la demander au roi, dans le courant d'octobre 1664. On assembla les docteurs de Sorbonne : ils répondirent qu'il n'y avait pas de difficulté; le roi consentit, espérant que la nouvelle duchesse de Savoie ne manquerait pas de favoriser en ce pays la politique française.

Il y eut quelque retardement, à cause que le prince Charles de Lorraine fut assez poli pour n'accepter pas volontiers sa disgrâce : il fallut négocier avec lui. En outre, Mademoiselle fit de grandes plaintes. Elle s'était promis un moment d'épouser le duc de Savoie, bien qu'elle fût sensiblement plus âgée que lui; mais c'est là une chose que ne comptait pour rien cette vieille fille, dans son désir, qu'elle ne réalisa point, de

ne pas rester vieille fille et de moins en moins jeune. On lui chaparde M. de Savoie : elle se rebiffe.

Au bout du compte, mademoiselle de Nemours partit pour la Savoie. Madame de La Fayette était son amie. Le 28 octobre, un agent diplomatique du nom de Foucher, qui fut secrétaire du cardinal d'Estrées, annonce à madame Royale — c'est le nom que prit la duchesse de Savoie — qu'il avait vu madame de La Fayette « extrêmement entêtée de plaire à Son Altesse Royale par des relations très exactes qu'elle se dispose de lui faire de tout ce qu'elle saura de la cour et d'ailleurs ». C'est l'époque où, par son intimité avec madame Henriette, madame de La Fayette a pu être le mieux informée de ce qui se passait; et, si elle a mis à exécution le projet qu'elle avait conçu, la perte de sa correspondance avec madame Royale est fâcheuse.

Mais je ne suis pas sûr qu'elle ait existé. Il n'en reste pas trace; ou, du moins, on n'en a retrouvé aucune trace; tandis que l'intervention de madame de La Fayette en Savoie est fréquente, est continuelle et facile à constater, dès le moment que, par la mort de son mari, madame Royale devient régente.

Charles-Emmanuel mourut, assez soudainement, le 12 juin 1675. Il laissait un petit garçon de neuf ans, Victor-Amédée. Le jeune prince dit alors à M. Servien, l'ambassadeur du roi, « qu'il suppliait très humblement Sa Majesté de vouloir lui servir de papa, puisqu'il avait perdu le sien ». Le roi ne lui servit pas de papa; et sa mère ne lui fut guère une maman. Je ne crois pas que madame Royale eut aucun chagrin d'avoir perdu son époux. Elle prenait le pouvoir, qui la tentait, qui l'amusa, qui lui donna de grands soucis, mais un remuement dont avait besoin sa vive nature. A d'autres égards, eût-elle regretté Charles-Emmanuel, qui la trompait et, à l'instar du roi de France, recherchait la galanterie? L'on dit qu'elle aussi usait de quelque liberté. Puis, veuve, elle s'en donna.

Elle avait été jolie; et le marquis de La Fuente, ambassadeur d'Espagne en France, qui la voyait avant son mariage, dit au marquis de Saint-Maurice qu'il s'en souvenait « comme de la plus belle princesse qu'il eût jamais vue »; il admirait « son esprit, sa majesté, sa taille, son bien danser »; bref, les plus doux moments de sa vie étaient ceux qu'on répétait

un ballet de la reine où il voyait la future madame Royale tous les soirs. Cette beauté n'eut-elle pas de durée? En 1670, le chevalier de Tilladet la disait « fort laide, le teint tout gâté, les joues avalées, un grand bout de nez marqueté ». On ne s'étonnera pas de trouver Mademoiselle du même avis. Elle dit que les deux sœurs Nemours avaient l'une et l'autre « des têtes d'une épouvantable grosseur; l'aînée était rousse et l'autre blonde, un beau teint, mais une bouche en bas; l'autre, de petits yeux. Enfin elles n'étaient pas belles, mais fort ajustées, dansaient bien, avec de ces airs que je ne saurais trop bien expliquer, mais qui ne me plaisent point ». Seulement, ça, c'est la rancune de la vieille fille que M. de Savoie ne préféra point.

Je ne crois pas que le duc de Savoie vît d'un très bon œil les amitiés que madame Royale entendait garder en France. Le marquis de Saint-Maurice, son envoyé chez nous, ne mettait point, à cette époque, beaucoup d'empressement au service de la duchesse et de ses amies parisiennes. Il écrit à madame Royale le 27 mai 1667 : « J'ai visité mesdames de Villequier, de La Fayette et madame de Sévigné; elles honorent assurément Votre Altesse Royale avec partialité. » C'est tout ce qu'il dit; et ce n'est pas grand'chose. Et, quand il est ambassadeur en titre, on lui voit moins de zèle encore à ce propos. Il écrit à son maître en 1669 : « A l'abord, elles... » ces dames... « en demandèrent bien des nouvelles et firent quelques civilités; mais après elles ne connaissent personne et veulent traiter les gens de haut en bas. Une ambassadrice qui doit tenir son rang ne veut pas valeter ces dames qui le portent haut et qui méprisent tout le monde. Je ne visite pas ces jeunes dames parce que le nom d'ambassadeur leur fait autant d'horreur que celui d'un jésuite ou d'un chartreux. » En outre, Saint-Maurice était un peu sourd; il craignait que sa dureté d'oreille ne le rendît saugrenu dans la conversation. Quoi qu'il en soit, on n'a guère l'impression que ces dames, parmi lesquelles il y a madame de La Fayette, eussent facilement de grands rapports avec madame Royale jusqu'au temps de sa régence.

Mais, du moment qu'elle est régente de Savoie, tout change. Madame Royale envoie le comte de Saint-Maurice annoncer la

mort de Charles-Emmanuel aux rois de France et d'Angleterre. Étant de passage à Paris, au retour de Londres, il ne manqua pas de rendre visite à madame de La Fayette, chez qui le vit madame de Sévigné, l'un des premiers jours de septembre.

Deux ans plus tard, une affaire assez grave se produit. La France ne veut plus payer les droits de douane au poste de Suze; voire, le gouverneur de Bourg vient, sur un arrêt du conseil du du roi, enlever le commis du bureau d'Avanchy, dans une région qui, sans conteste, appartient à la souveraineté de Savoie. Blessée de tout cela au dernier point, madame Royale envoie Saint-Maurice à la cour de France. Les ministres du roi lui montrèrent de la hauteur. Il chercha des appuis auprès d'eux; il n'obtint une aide efficace ni du prince de Condé ni de son fils le duc d'Enghien. Mais il alla voir madame de La Fayette à Saint-Maur et la consulter. Il a gardé un charmant souvenir de l'accueil qu'il reçut : « Je me promenai longtemps en carrosse avec elle et M. de La Rochefoucauld; je n'ai jamais vu de conversation si douce et de tant d'esprit. » Mais je ne crois pas qu'à cette date madame de La Fayette fût en état de beaucoup servir madame Royale : elle la servira bientôt près de Louvois.

C'est en 1678, au mois d'avril, que commencent pour nous, — mais après beaucoup de lettres perdues, — ses relations épistolaires avec la cour de Savoie. Les lettres sont presque toutes adressées à un certain Lescheraine que nous présente comme suit madame Royale dans un écrit de quelques pages intitulé *Mémoires de ma régence*. Le secrétaire du cabinet de M. de Savoie étant mort, et ses charges vacantes, « je crus les devoir remplir d'une personne qui joignît aux talents naturels un dégagement de tout autre intérêt et une certaine liberté de cœur et d'esprit qui le rendît plus propre de s'attacher uniquement à moi et de me bien servir. Je jetai pour cela les yeux sur Lescheraine en qui j'avais remarqué beaucoup de vivacité et de disposition à bien s'acquitter de cet emploi ». C'est l'homme à qui madame de La Fayette écrit, le 13 avril 1678, qu'on aurait tort de croire qu'elle eût aucune part dans le roman de *La princesse de Clèves*. Elle a pour lui beaucoup d'égards. Elle le prie de ne pas soupçonner que ses lettres, « par elles-mêmes et séparées de madame Royale »,

ne lui fussent pas très agréables. Veuille-t-il ne pas se « laisser jamais attaquer d'une si méchante pensée » et croire que son commerce fait à elle un extrême plaisir! En fait de nouvelles pour madame Royale, à qui elle ne se donne pas l'honneur d'écrire aujourd'hui, rien de nouveau pour le confesseur du roi : l'on avait envoyé quérir le Père du Champ; mais le Père de la Chaise revient cette semaine, et le roi l'attend. Pour la marquise de Saint-Maurice : « J'ai eu aujourd'hui des nouvelles du damas ». Et ça, le damas, c'est un objet sur lequel madame de La Fayette ne badinait point. Déjà, au mois de juillet de l'avant-dernière année, madame Royale lui avait envoyé cent aunes du plus beau velours et cent aunes de satin pour la doublure, qui faisait l'admiration de madame de Sévigné. Maintenant, c'est du damas.

Le 18 mai, nouvelle lettre à Lescheraine : « Vous me faites un grand plaisir, quand vous m'assurez que mes lettres ne traînent point sur la table de madame Royale. Tous ses ministres, qui sont toujours autour d'elle, pourraient aisément les lire, si elles y demeuraient. Mais je voudrais bien qu'elles fussent brûlées, quand elles sont lues. Ce sont des bagatelles que tout ce que j'écris à madame Royale, qui n'ont rien de propre à se faire garder... » Hélas! c'est peut-être ce qu'on a fait, de les brûler, à sa demande. Elle avertit Lescheraine de la visite que va faire en Piémont « une grande princesse, bien redoutable sur plusieurs chapitres; et, à mon égard, tout ce que je souhaite, c'est qu'elle ne m'entende pas nommer... » C'est la comtesse de Soissons, l'ennemie de Madame et, partant, de madame de La Fayette. Elle vient s'occuper des affaires du chevalier de Savoie, qui a querelle avec le comte de Saint-Maurice. Un jour, en mars, le comte de Saint-Maurice rencontre de nuit le chevalier de Savoie, accompagné de jeunes gens et qui le maltraite : on accommoda cette affaire. Mais, huit jours plus tard, un de ceux qui accompagnaient le chevalier de Savoie dans cette action fut assassiné. Colère du chevalier qui, étant à cheval et rencontrant Saint-Maurice à pied, poussa son cheval contre lui, au risque de le renverser. Saint-Maurice s'en plaint le soir au chevalier, lequel ne s'excuse pas et dit à l'autre qu'il s'en prenne à son cheval. Puis, le 17 ou le 18 mai, le chevalier de Savoie, se promenant

de nuit avec deux hommes de qualité, rencontra deux fils du marquis de Saint-Maurice : l'un, officier aux gardes, fut maltraité. Madame Royale, informée, envoya le comte de Monroux, sous-gouverneur de Son Altesse, porter ses plaintes au prince de Carignan, qui cessa d'aller à la cour. La comtesse de Soissons, dès son arrivée à Turin, fut accueillie assez froidement par madame Royale. Mais on détestait les Saint-Maurice tandis que le prince de Carignan était extrêmement populaire. Il fallut céder. Le marquis de Saint-Maurice et ses fils allèrent demander leur pardon au prince de Carignan et au chevalier de Savoie.

Madame Royale, en ce moment, ne s'occupe que de ses pauvres : il y a eu la famine en Piémont; madame Royale agit avec « une bonté et une grandeur dignes d'elle ». Madame de La Fayette voudrait aussi que Lescheraine lui contât un peu les potins de là-bas : qui soupire pour mademoiselle Dogliane, depuis qu'elle est mariée? C'était la fille du marquis Dogliane qui, en 1671, avait été envoyé au roi pour lui faire les compliments de Charles-Emmanuel touchant la mort du duc d'Anjou... Et Masin, est-il toujours amoureux de la marquise de la Chuse? Le comte de Masin est fils d'un premier lit de la princesse de Mazzeran, fille elle-même d'un marquis de la Pianesse dont il faudra bientôt parler. Madame de la Chuse est une fille du marquis de Saint-Maurice. Et Masin la devait épouser : madame Royale le lui a défendu.

Il est bien vrai que la pauvre madame Royale eut mille ennuis à cause de la comtesse de Soissons, qui se trouva précisément là-bas dans le moment d'un bien fâcheux désordre, où les ragots naissaient tous seuls ou naissaient de la vérité même : il n'y avait seulement pas besoin d'une mauvaise langue comme la comtesse de Soissons pour les susciter; l'on devine ce qu'elle en put faire. Madame Royale se conduisait mal et, dans l'inconduite, n'avait pas de chance : toutes ses folies tournaient à être connues. De ses deux amants, Masin et le comte de Saint-Maurice, le dernier surtout n'était pas discret. Les choses vinrent à un tel point que madame Royale dut lui commander de quitter la cour et de voyager en Italie. Mais, avant de partir, le gaillard exigea que Masin partît également. Bon garçon, Masin alla s'établir à Nice.

Voilà ce qui se préparait, quand la comtesse de Soissons fut en Savoie. Elle y était encore, que madame Royale écrivait au duc d'Enghien : « Je vous suis très obligée du soin que vous voulez bien prendre de m'écrire au juste ce que madame la comtesse dira de notre cour. Rien n'est plus faux, d'un bout à l'autre, que l'histoire dont vous avez curiosité; et, si vous en voulez demander des nouvelles à madame de La Fayette, vous verrez par le détail que je lui en fais que c'est pure méchanceté. » Elle tenait à ce que sa réputation fût sauvegardée, au moins à la cour de France.

Elle était en correspondance avec le duc d'Enghien et comptait sur lui comme sur madame de La Fayette pour la défendre et l'informer. Elle lui écrit, le 9 août 1678 : « Vous êtes un ami admirable par bien des endroits, mais surtout par l'exactitude, le soin et la sensibilité que vous avez pour ce qui regarde vos amies. Madame de La Fayette et moi traitons ce chapitre souvent ensemble; elle le fait d'une délicatesse où je ne peux pas parvenir, et aussi il n'appartient qu'à un esprit comme le sien de louer une personne comme vous. » Ce ne fut pas tout ce qu'il y eut; mais le marquis de Saint-Maurice jouait de malheur avec ses fils. Pendant que l'aîné, le comte de Saint-Maurice, était éloigné par la régente, un autre, le cadet, assassinait ou bien faisait assassiner le secrétaire de son père et mettait le feu au palais ducal. Son père le fit arrêter et mener au château de Nice, où il sera au pain et à l'eau trois ou quatre ans. Un tel scandale, après celui du comte, épouvantait madame Royale. Et l'ambassadeur du roi de France, M. de Villars, qui ne l'aimait pas, ne la tranquillisait pas en lui disant que des indiscrétions avaient été commises et que son histoire, ses histoires, couraient le monde. Elle était dans un état d'inquiétude qui se voyait sur son visage.

Qui donc avait clabaudé? Elle écrivit à madame de La Fayette pour la prier de le voir, et fallût-il interroger M. de Villars, qui était rentré à Paris.

Elle écrivit au duc d'Enghien : « L'on m'assure que l'on invente bien des nouvelles, à l'hôtel de Soissons. » Mais, sans les inventer, il suffit qu'on les colporte... « Je vous ai déjà remercié de la bonté avec laquelle vous vous êtes intéressé

au bruit qu'a fait le feu pris au château et l'assassinat du secrétaire du marquis de Saint-Maurice. Cela ne méritait pas les réflexions que l'on a faites là-dessus; et je vous en ai tant écrit et à madame de La Fayette que j'aurais peur de vous ennuyer en vous répétant les mêmes choses. » Principalement, elle n'aime point à en parler.

Masin, lui, était revenu de Nice, où il avait passé deux mois pour le bon plaisir du comte de Saint-Maurice, lequel néanmoins continuait de visiter l'Italie; et il visitait Naples, quand madame de La Fayette écrit à Lescheraine dans le courant d'avril 1679. Elle a été quelque temps avant d'écrire, à cause de « mille embarras » ou « mille maux » qui l'ont empêchée de le faire. Elle demande des nouvelles et sait très bien qu'on ne va pas lui raconter « toutes les vérités »; ce qu'elle veut, c'est qu'à défaut de vérités on ne lui donne pas de mensonges. Elle a trouvé Lescheraine si rassuré, d'un ordinaire à l'autre, « sur un chapitre où il faut des années entières pour se rassurer », qu'elle doute qu'il ait écrit sincèrement; et « encore, quand je dis des années entières, c'est des siècles qu'il faut dire : car à quel âge et dans quel temps est-on à couvert de l'amour, surtout quand on a senti le charme d'en être occupé? » C'est à madame Royale, évidemment, qu'elle pense : elle ne la croit pas quitte de folie, en dépit de ses bonnes intentions. Et le « Niçard »? C'est Masin qu'elle veut dire, bien qu'il soit revenu de Nice : et elle ne le sait peut-être pas; il n'est revenu que vers le 20 mars. Lescheraine est-il bien rassuré, quant au Niçard? « Je souhaite que vous n'ayez rien à me dire... » Elle est inquiète et ne le dissimule pas. Mais, si inquiète qu'elle soit, elle demande des nouvelles de ses copies. Madame Royale faisait copier pour elle, par un peintre nommé Dufour, des tableaux de l'Albane, qui la tentaient.

Nouvelle lettre, le 2 mai; un petit mot. Elle tient de Lescheraine plusieurs choses qu'elle est bien aise de savoir. Mais madame de Saint-Maurice ne lui a point écrit « sur le mémoire ni sur les dentelles oubliées ». C'est qu'elle fait à Paris des commissions de coquetterie pour madame Royale. Le mémoire? Elle demande qu'on n'oublie pas de la rembourser. Les dentelles? Je ne sais pas.

Or, le comte de Saint-Maurice, probablement sous le

prétexte que Masin n'était pas resté à Nice, faisait mine de revenir. Madame Royale ne voulait pas de lui, et d'autant moins qu'elle avait alors, pour prétendre à ses bonnes grâces, outre Masin qui ne désarmait pas, un nouvel amoureux, le marquis de Châtillon, officier aux gardes du corps, le même qui n'était pas depuis longtemps le mari de mademoiselle Dogliane. On pariait, pour Châtillon les uns, les autres pour Masin qui, n'étant pas marié, semblait avoir plus de chances. A vrai dire, est-ce une raison? C'en devint une, quand madame Royale, qui avant tout se voulait défaire du comte de Saint-Maurice, envoya au-devant de ce pauvre garçon, mais si dangereux, « une espèce de nain qui avait été dix ans jésuite », un certain abbé de La Tour, lequel lui commanderait de ne venir à Turin que marié. Saint-Maurice venait de Rome; l'abbé de La Tour le rencontre à dix lieues de Turin. Il n'y a point à barguigner. Saint-Maurice va tout droit à Chambéry, où l'attend son père, qui tâchera de le décider au mariage. « Je suis de votre avis, écrit madame de La Fayette à Lescheraine; après que notre homme se sera bien débattu, il s'ennuiera du rôle de désespéré, qu'il sera contraint de quitter ; mais, en attendant, il souffrira beaucoup. Quelle serait la malheureuse qui voudrait de lui? J'aimerais mieux être aux galères que d'être sa femme. » On trouva cependant la malheureuse, une demoiselle de Boissac, de Vienne en Dauphiné; madame de La Fayette ne croyait pas qu'elle existât. Et, pour finir, elle note qu'elle n'a point encore reçu son tableau : qui a-t-on chargé de le lui faire parvenir?

Il y avait bien d'autres affaires, et qui ne regardaient pas l'amour, mais plus exactement la politique. Deux partis se disputaient l'influence : l'un, celui des Saint-Maurice; l'autre, celui du marquis de Saint-Thomas. Les Saint-Maurice déclinaient. Et Lescheraine, que madame Royale avait chargé de « toutes les affaires secrètes », les soutint jusqu'au moment où il les vit perdus parce que la France les abandonnait. C'est que le marquis de Saint-Maurice s'opposait au retour en grâce d'un marquis de Pianesse, condamné en Savoie comme la cause d'un échec subi par les troupes de Charles-Emmanuel contre Gênes. Il s'agissait aussi d'un projet de mariage de Victor-Amédée avec sa cousine la princesse de

Portugal. Lescheraine, « qui était fort jeune et qui avait beaucoup d'esprit », ne savait que résoudre. La cour de France, pour démêler tant de choses confuses, envoya le cardinal d'Estrées passer quelques jours à Turin. C'était, dit Saint-Simon, « l'un des plus beaux génies et des plus savants prélats de l'église de France, d'une figure extrêmement noble, d'un esprit qui l'était plus encore »; madame Royale se fiait à lui.

Madame de La Fayette écrit, le 9 juin; elle croit que le séjour du cardinal d'Estrées « aura encore confirmé les bonnes relations et fait prendre un plan fixe pour l'avenir ». Elle dit à Lescheraine — et c'est assez drôle — qu'elle admire la droiture de son esprit; pourquoi? parce qu'il sent la nécessité de sortir de ces aventures et que « peu de gens sont capables de souhaiter la fin des choses qui leur sont confiées ». Mais oui! Lescheraine est chargé de surveiller le désordre. Si l'on supprime le désordre, que fera-t-il?... Ce que madame de La Fayette ne sait pas, c'est qu'il hésite à rester le partisan de Saint-Maurice.

Il avait prié madame de La Fayette d'écrire à Saint-Maurice et de l'engager à n'être plus un fou. Elle lui répond ceci : « L'on donne des conseils, mon cher monsieur, mais l'on n'imprime point de conduite. C'est une maxime que j'ai prié M. de La Rochefoucauld de mettre dans les siennes. » C'est une maxime, en effet, qui apparaît dans la quatrième édition des maximes, en 1675, un peu modifiée : « On donne des conseils, mais on n'inspire pas de conduite. » Le mot de madame de La Fayette, *imprime*, valait mieux, si je ne me trompe. Elle écrit néanmoins : « Vous le verrez ». Et elle a reçu le tableau : elle en est folle.

Lescheraine, au mois de juin, n'avoue pas qu'il ait tourné en faveur de Masin; mais il avoue qu'il lui croit plus de chances qu'à Saint-Maurice. Foucher, qui est revenu en France avec le cardinal d'Estrées, a montré à madame de La Fayette une lettre de lui, toute pleine de prophéties; car il ne donne que pour cela ses préférences : ou bien, ne sont-ce pas ses prophéties, dont il fait sagement ses préférences qu'il dissimule à bon escient? « Mais il me semble, dit madame de La Fayette, qu'elles ne vous sont pas particulières et que le bruit général promet le

même bonheur à ce petit homme. » Qui, ce petit homme? L'abbé d'Estrades, notre ambassadeur, appelle Masin « un grand garçon bien fait et d'un air languissant »; Primi a rencontré Saint-Maurice à Paris en 1675 et l'a trouvé « petit, mais de belle mine ». Ainsi, le petit homme à qui le bonheur est promis serait plutôt Saint-Maurice? Non pas! Le petit homme, c'est le nouveau, c'est l'intrus, que madame de La Fayette ne connaît pas, ce Masin de vingt-deux ans. « Il faut faire, dit-elle, tout ce qui sera possible pour l'empêcher d'être heureux, parce que son bonheur fera le malheur de la personne que nous honorons. » Qui, cette personne que nous honorons? La marquise de Saint-Maurice, dame d'atours de madame Royale, amie de madame de La Fayette et son intermédiaire auprès de la princesse en tout ce qui regarde la toilette et les objets de coquetterie dont elle fait la commission. Pianesse écrit, le 2 août, que « Masin ne ménage plus madame de Saint-Maurice, car il ne la croit plus en état de lui nuire ». Le triomphe de Masin serait la perte des Saint-Maurice, pour qui madame de La Fayette a pris parti. Elle n'en veut pas autrement à Masin et, en lui refusant le bonheur, elle feint de songer à lui : un pareil bonheur n'est pas sans traverses d'habitude, et « ces sortes de places ne sont ni tranquilles ni éternelles ». A moins que « la personne que nous honorons » ne soit tout simplement madame Royale, qui se ferait tort en faisant le bonheur de Masin? Madame de La Fayette ne lui veut ni Masin ni Saint-Maurice, au bout du compte.

Elle vient de recevoir une lettre de l'abbé d'Estrades. Elle fait cas de lui; mais « on le croit ici un peu plus attaché que de raison : l'amour ne convient pas dans de telles places, ni pour les uns ni pour les autres ». A qui donc notre ambassadeur serait-il attaché à ce point? Mais, si je ne me trompe, à madame Royale : et Pianesse écrit, le 14 juin, qu'il a « tous les jours de longues et fréquentes conversations avec elle ». Madame de la Fayette ajoute : « Je vous supplie de dire à madame la marquise de Saint-Maurice qu'elle me fait griller de ne me jamais mander si elle a reçu les hardes de madame Royale. Elle ne me dit rien de sa robe de chambre. Je lui ai envoyé un second mémoire des autres habits; elle ne me mande point si elle l'a reçu. Dites-lui aussi que je n'ai point

de nouvelles du velours. » Il semble bien que ce fussent là, les hardes, les principales attributions de madame de La Fayette. Le reste, politique et intrigues de cour, n'est qu'affaire de curiosité pour elle, ou d'amitié, dont elle ne se mêle que bénévolement. Elle n'a pas encore le rôle qu'elle aura dans quelques années, de diplomate ou d'agent très utile auprès de Louvois. Pour le moment, elle n'a souci que de parures.

Elle fut assez longtemps, cette fois, sans recevoir de lettre de Lescheraine et en reçut, le 15 octobre, une qui en valait quatre, dont elle se hâte de le remercier. Je ne crois pas qu'il lui donnât toutes les informations qu'elle aurait désirées; car elle lui dit : « Mandez-moi, je vous prie, où est ce pauvre chien de comte de Saint-Maurice. Il est fou; mais il fait pitié. On l'aime plus qu'il ne vaut, car il n'aime rien. » Ce pauvre chien avait reçu de madame Royale l'ordre de revenir; mais, le 30 septembre, elle ne veut plus de lui à Turin et l'envoie à Chambéry.

Son père, à Chambéry, le comble de fameux conseils. Au mois de décembre, l'abbé d'Estrades écrit au roi que rien n'est conclu encore. Tandis qu'à la fin de novembre, on était à considérer la chose faite : Lescheraine l'avait écrit à madame de La Fayette. Elle lui dit, le 6 décembre : « Vous ne me mandez point à qui notre homme se marie; j'admirerai toujours la hardiesse de celle qui l'épousera. » Pauvre demoiselle de Boissac, dont le sort se joue! Madame de La Fayette a bien autre chose en tête : il s'agit de colifichets, un peu mêlés de politique.

C'est une coutume, à la cour de Turin, que le sapate; il n'est bruit que de cela, au début de décembre. Qu'est-ce que le sapate? Une coutume pratiquée d'abord en Espagne et qu'avait introduite en Savoie Catherine d'Espagne, femme de Charles-Emmanuel Ier. L'on faisait à ses amis, ou aux personnes que l'on voulait favoriser, un présent, mais d'une façon qu'il fût impossible ou très difficile de savoir qui était le donateur. Votre ami entrait chez lui, trouvait le cadeau et ne devinait pas comment lui était venu ce plaisant objet. Ou bien il le trouvait dans sa poche; ou bien il s'apercevait, si c'était par exemple, un bijou, qu'il l'avait sur lui. Le

mystère augmentait son plaisir; et il était à la fois content et intrigué. Le cardinal d'Estrées eut envie de faire à madame Royale une jolie surprise de ce genre; et, comme ce n'était pas son affaire que ces petites choses, il pria madame de La Fayette de s'en occuper. Elle y donna beaucoup de zèle, son goût, son ingéniosité. Ce fut un petit écran, mirifique, et dont elle combina elle-même le dessin. L'on voyait d'un côté madame Royale « peinte en miniature, très ressemblante, environ grande comme la main » et accompagnée d'un groupe choisi de Vertus : la Chasteté n'y dut pas être, ni la Prudence. Vis-à-vis d'elle, le jeune Victor-Amédée, « beau comme un ange, d'après nature aussi, entouré de Grâces et d'Amours ». De la main droite, madame Royale montre à son fils la mer et la ville de Lisbonne. Un vers de Virgile, ou bien un bout de vers, *Matre dea monstrante viam*; c'est que madame Royale l'envoie se marier là-bas. De l'autre côté de l'écran, « une très riche broderie d'or et d'argent ». Les clous du galon? des diamants. Le pied de l'écran, de vermeil doré. La cheville qui tient l'écran? un diamant. Le haut du bâton? C'est la couronne de Savoie, toute de diamant. Les sapates qu'on a jamais vus seront effacés, dit madame de Sévigné, qui a vu celui-ci chez madame de La Fayette. Il y en a pour plus de deux mille écus.

Madame de la Fayette eut belle envie de savoir comment serait accueilli le sapate du cardinal d'Estrées. Elle le demande à Lescheraine et dit qu'elle ne s'en fiera point à M. Foucher, lequel n'approuvait pas et voyait maintes difficultés ou imprudences. Pourquoi? C'est que le mariage de Portugal ne lui semblait pas chose faite : il n'avait pas tort. Et le cardinal d'Estrées s'aventure en y prêtant les mains. La *Gazette* du mois de janvier 1680 dit que madame Royale fut très longtemps avant de deviner de qui venait ce sapate sans pareil. Quand on sut qu'il était du cardinal, on se reprocha de n'y avoir pas tout de go reconnu son génie égal dans les petites et les grandes choses.

La dernière lettre de madame de La Fayette à Lescheraine avant la mort de La Rochefoucauld n'est que de peu de jours antérieure à cet événement; je la crois des premiers jours de mars 1680. « Bon Dieu, que j'ai envie de savoir quelle

contenance tient notre ami. Où a-t-il pu trouver de l'impatience pour retourner à Turin? Je n'aurais aspiré qu'à n'y retourner jamais, si j'avais été à sa place. » Il est vrai que c'est une drôle d'idée qu'a eue Saint-Maurice. A peine marié, — son mariage fut célébré au mois de février, — il ne désire que de faire sa rentrée à la cour. Madame Royale lui disait de se marier d'abord : il l'a fait; le voici; le 27 mars, il arrive à Turin, avec sa femme, que madame Royale nomme une de ses dames d'honneur. Et l'on dirait que tout s'arrange. Mais madame de La Fayette n'aurait pas voulu, pour elle, de ces arrangements-là. Et Lescheraine, dès l'arrivée de Saint-Maurice, l'a vu, si bien qu'ils ont eu ensemble un démêlé, à la suite de quoi ils sont brouillés : il en aura des ennuis.

Pour aller complimenter le roi sur le mariage du Dauphin, madame Royale nomma le marquis de Châtillon : encore un de ses amoureux, cornette de la première compagnie des gardes du corps, un garçon que l'abbé d'Estrades signale comme de bonne mine, de beaucoup d'esprit et de mérite. Lescheraine l'avait aussi annoncé à madame de La Fayette, qui est, dit-elle, bien aise que ce soit lui qui vienne; car c'est lui qu'elle avait le plus d'envie de connaître et, comme le lui dépeint Lescheraine, elle s'en fait déjà une bonne idée : « Quoiqu'il parle peu, la conversation ne tombera pas entre lui et moi, s'il aime les romans. Je les aime aussi; je les sais comme si je les venais de lire... » Mais, avant qu'elle ne le voie, elle aura perdu M. de La Rochefoucauld. La gaieté qu'il y a dans sa lettre sera tombée.

Les emplettes de hardes, robes et divers atours, que faisait madame de La Fayette pour le compte de madame Royale, elle les envoyait à Lyon, par un homme à elle, à un agent de la cour de Savoie, appelé Pasturel, qui les faisait porter à Turin et qui d'abord acquittait les droits de douane. Il tenait un compte exact de tout ce qui passait par ses mains; on a une liste de ses dépenses depuis le 12 novembre 1677 jusqu'à la fin de 1679, et l'on y voit ce que procurait madame de La Fayette à la princesse de Savoie. C'est, du 30 août 1678, une caisse dans laquelle il y avait « pour dix louis d'or de gants, douze éventails, deux étuis d'or garnis de diamants et quatre miroirs de poche estimés cinquante

louis d'or ». Du 24 septembre, une caisse où il y avait « quatre jupes en broderies d'or et d'argent et un manchon de plumes de vautour ». Du 26 octobre, « deux manteaux de brocard d'or et argent, avec les jupes de même, et les coiffes ». Du 16 novembre, « deux manchons de prix ». Du 28 novembre, « une jupe écarlate, en drap d'Espagne, chamarrée de points or et argent ». Du 2 janvier 1679, « une jupe de moire noire chamarrée d'hermine ». Du 4 mai, « deux grandes jupes de brocard or et argent ». Du 17 novembre, « des porcelaines garnies or et argent ». Du 24 novembre, « deux manchons de prix et une montre en or ». Du 30 novembre, « un manteau de brocard à fleurs d'or et la jupe de même, garnie de dentelle or et argent, le manteau doublé de tissus d'or et bandes de velours, les manchettes de même, plus un autre manteau de velours à fleurs d'or, la jupe de même, une robe de chambre de brocard et la jupe de même, garnie de dentelles et rubans ». Le même Pasturel notait aussi les envois faits à madame de La Fayette de la part de madame Royale. C'est, le 18 janvier 1679, une caisse de confitures; et, le 23 dudit mois, une grande caisse de tableaux; et, le 30 mai, quarante-cinq livres pesant de velours.

Il faut croire que madame de La Fayette avait, comme une charge de cour, le soin des élégances de madame Royale. On voit que ce n'était pas une sinécure et qu'elle s'acquittait de sa tâche avec une assiduité sans défaillance. Elle était payée pour cela. Il y avait à Paris un nommé Planque, agent ducal. Sa correspondance avec le marquis de Saint-Thomas prouve qu'il faisait à madame de La Fayette des payements pour lesquels elle lui donnait quittance. Mais, sur la recommandation du marquis de Saint-Thomas, il ne mettait pas en clair le nom de cette dame dans ses listes de comptes. Pareillement, pour une dame de Fremonville, laquelle paraît avoir eu, au service de madame Royale, un emploi du même genre, mais plus petit. Remboursements? Oui. Mais je crois qu'il s'agit d'appointements, lorsqu'il écrit : « Plus, il a été payé aux deux personnes que madame Royale sait, suivant son ordre, la somme de quatre mille livres, savoir trois mille à l'une et mille à l'autre. » Ces deux personnes ne sont-elles mesdames de La Fayette et de Fré-

monville? Et je crois que madame de La Fayette a reçu trois mille francs ce jour-là. Le chiffre rond me fait penser qu'il ne s'agit pas d'un remboursement, mais bien, comme je le disais, d'appointements. Pour l'année? Ou plutôt pour un quartier. Mais je n'en sais rien.

La duchesse de Savoie écrivait au duc d'Enghien, le 14 janvier 1678 : « Madame de La Fayette m'écrit des merveilles de tout ce que vous lui dites à mon égard. Je suis ravie que vous approuviez ce que j'ai fait au sien : elle mérite tout; et la chose est si peu digne de remerciements que je suis honteuse de les recevoir. C'est une amie aimable et admirable; comme je sais qu'elle est très particulièrement la vôtre, je crois que vous serez bien aise que je vous en parle. » Qu'est-ce qu'a fait de gentil madame Royale pour madame de La Fayette? Eh bien, je crois qu'elle lui a confié, contre d'agréables honoraires, le soin de sa coquetterie. On ne le dirait pas : madame de La Fayette l'a dit au duc d'Enghien; mais Planque a reçu l'ordre de ne la point nommer dans ses comptes. Et, quand madame de La Fayette parle de ses « tracas », il est probable que l'achat, le choix et la commande des hardes qu'il fallait à madame Royale y comptent pour beaucoup. D'ailleurs, nous le saurions avec plus de détail et d'assurance, si nous avions la correspondance qu'elle entretenait soit avec madame Royale soit avec la marquise de Saint-Maurice.

Pour prouver que, jusqu'à cette date, madame de La Fayette ne s'occupe que d'atours, et non de politique, auprès de madame Royale, il y a le fait que cette princesse écrit à Louvois, le 15 avril 1679, et se disculpe d'avoir des bontés pour l'Espagne, sans aucune intervention de madame de La Fayette. Bientôt, il n'en sera plus de même.

***

Le 6 mars 1680, madame de Sévigné écrit à madame de Grignan : « M. de La Rochefoucauld a la goutte bien fort. J'en suis en peine. Je m'y en vais. » Les crises de La Rochefoucauld se multipliaient. Celle-ci est la dernière.

Cinq jours plus tard, voici les nouvelles : « M. de La Roche-

foucauld a été, est encore considérablement malade. Il est mieux aujourd'hui; mais enfin c'était toute l'apparence de la mort, une grosse fièvre, une oppresssion, une goutte remontée; enfin, c'était pitié. Il a choisi de l'Anglais, des médecins et de frère Ange; il a choisi son parrain : c'est frère Ange qui le tuera, si Dieu l'a ordonné... » L'Anglais, un médecin du nom de Tabor et qu'on appelait Talbot, soignait les gens par une infusion de quinquina dans du vin; l'année précédente, il avait guéri le Dauphin de la fièvre quarte. Mais Gourville obtint qu'on refusât, pour La Rochefoucauld, le remède fameux de l'Anglais. Bourdelot préconisait de fortes saignées, que l'on redouta, que l'on ne fit pas. Et frère Ange était un religieux à qui l'on attribuait un pouvoir de guérison presque miraculeux. Médecins et guérisseurs sont en querelle auprès de la chaise ou du lit où La Rochefoucauld, toujours en pleine connaissance, s'enfonce dans son « incroyable tristesse ». Et madame de La Fayette, « bien affligée », malade, est chez elle, dans l'impossibilité d'aller voir son vieil ami mourir.

Le 14 mars, il reçoit Notre-Seigneur. Il est dans un état, dit madame de Sévigné, « digne d'admiration, fort bien disposé pour sa conscience »; et « voilà ce qui est fait ». Ce qui est fait, dont madame de Sévigné se félicite, c'est l'apprêt de la mort. La Rochefoucauld n'en a plus de trouble ni d'ennui. Sa tranquillité d'âme émerveille madame de Sévigné. Autour de lui, on épilogue sur frère Ange, l'Anglais et les médecins, personnes et choses qui ne l'effleurent pas : « c'est de la maladie et de la mort de son voisin dont il est question »; et il ne daigne pas donner son avis. Une pensée seulement le touche : il ne voit pas madame de La Fayette; il envoie demander de ses nouvelles. Elle n'est pas venue, parce qu'il doit recevoir Notre-Seigneur, et parce qu'elle pleure. « Croyez-moi, ma fille, écrit madame de Sévigné, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie » : ces derniers moments « n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui ». Son fils, M. de Marcillac, est arrivé l'avant-dernière nuit et fut longtemps à se faire un visage et une contenance : il entra enfin dans la chambre du malade et le trouva dans sa chaise et « peu différent de ce qu'il est toujours ». La Rochefoucauld prit son remède et n'en fut ni mieux ni plus mal. Madame de Sévigné ne

quittait pas beaucoup madame de La Fayette : elle « connaîtrait mal les délices de l'amitié et les tendresses du cœur, si elle n'était aussi affligée qu'elle l'est ». Madame de La Fayette, si alarmée, garde pourtant de l'espoir : elle a pu jeter les yeux sur un billet de sympathie qu'elle a reçu de madame de Grignan.

La Rochefoucauld mourut dans la nuit du samedi au dimanche 16 et 17 mars. Il fut assisté par M. de Condom : et quel événement, la mort de La Rochefoucauld, entre les mains de Bossuet.

On avait cru, un moment, que le remède de l'Anglais donnait un bon résultat. Mais La Rochefoucauld est mort. Madame de Sévigné, dès le dimanche, l'écrit à sa fille, bien qu'elle sache que sa lettre ne partira que le mercredi. Madame de La Fayette? Elle est « dans une extrême affliction ». Où retrouvera-t-elle « un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils. Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi. Cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre. Rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Ma fille, songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible et dont le temps puisse moins consoler... » Les derniers jours de La Rochefoucauld, madame de La Fayette « n'allait point faire la presse parmi cette famille; ainsi, elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle... » Madame de Sévigné a passé tout son temps auprès de madame de La Fayette.

Le mercredi 20, que sa lettre doit partir pour la Provence, madame de Sévigné ajoute quelques lignes : « La petite santé de madame de La Fayette soutient mal une telle douleur. Elle en a la fièvre et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation. » Ce mercredi 20 mars est le jour que l'on transporte à Verteuil le corps de M. de La Rochefoucauld.

Il faut insister sur le chagrin de madame de La Fayette, parce qu'on a étrangement faussé cet épisode. En 1880, quand M. Perrero publia les vingt-huit lettres d'elle au secrétaire de la duchesse de Savoie, il parut que le portrait de

madame de La Fayette s'en trouvait modifié. L'on avait accoutumé de se la figurer si rêveuse, une âme suspendue entre le ciel et la terre, plus près du ciel que de la terre, qu'à peine la vit-on se mêler de politique et d'affaires on la remit sur la terre bien rudement.

Madame Arvède Barine publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article intelligent et malin où, après avoir cité, sans la dater, une lettre du 9 décembre 1680, relative aux présents venus de Portugal pour le duc et pour la duchesse de Savoie et sur lesquels il l'eût tenté de recevoir quelque chose, elle ajoute ce commentaire : « Il ne s'agissait que de bagatelles. Madame de La Fayette servait madame Royale par amitié et ne recevait d'elle que quelques présents de loin en loin... Son désintéressement est hors de cause, mais l'on s'étonne de lui voir un intérêt aussi vif pour des bagatelles et une présence d'esprit toujours éveillée sur les moindres détails l'année et presque au lendemain de la mort de M. de La Rochefoucauld; le cœur brisé, la tête est restée nette et vive. » Que madame de la Fayette écrive à Lescheraine sur un ton plaisant neuf mois après la mort de La Rochefoucauld, c'est le signe qu'elle n'est pas morte de chagrin : ce n'est pas un autre signe. Et il est vrai que le 9 décembre 1680 appartient à l'année que mourut La Rochefoucauld; mais on ne peut le situer « presque au lendemain » de cette mort. Madame Arvède Barine semble avoir embrouillé dans son souvenir cette lettre du 9 décembre et une autre, du 27 mai de cette année-là. Comme elle croit — et le dit en note — que « M. de La Rochefoucauld est mort dans la nuit du 16 au 17 mai 1680 », sans doute n'a-t-elle point aimé à penser que, dix jours après la mort de La Rochefoucauld, madame de La Fayette écrivait gaiement à Lescheraine. Or, la lettre du 27 mai n'est pas une lettre si gaie, mais nerveuse; et, très nerveuse, une lettre du 12 mai. Au lendemain de la mort de La Rochefoucauld, — je veux dire, au vrai lendemain de cette mort, — ces deux lettres seraient peut-être surprenantes : deux mois après cette mort, elle ne le sont pas du tout. Et il y a quelque chose de misérable, je l'avoue, à une telle chicane de jours, de mois ou de semaines. Cependant, le cœur des hommes, et des femmes, est ainsi fait que ses douleurs subissent, comme

tout ce qui est d'eux, la loi du temps et qu'en deux mois le chagrin, sans disparaître, s'y transforne. J'entends bien que madame Arvède Barine n'accuse pas madame de La Fayette d'insensibilité; elle prend mille précautions de mots et de pensée : pourtant, elle « s'étonne » et, que son étonnement soit un blâme, on ne manque pas de le sentir.

La petite phrase et l'opinion de madame Arvède Barine ne vont pas être perdus. M. Émile Magne, dans *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, prétend aussi donner le vrai visage de madame de La Fayette. Il accorde que La Rochefoucauld fut « le seul homme qu'elle eût véritablement aimé »; il consent qu'elle le pleura, mais il la veut « d'ailleurs vite consolée, trop raisonnable pour entretenir le chagrin rongeur, trop femme d'affaires et d'intrigues pour abandonner, en cette conjoncture, sa correspondance avec la duchesse de Savoie, contenue d'ailleurs par la religion, tourmentée par ses vapeurs perpétuelles ». Vite consolée? Voyons ce qu'en dit madame de Sévigné : tout le contraire.

Le 22 mars : « Pour madame de La Fayette, le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse. » Le 26 mars, M. de Marcillac, qui, les premiers jours, était « affligé outre mesure », est « déjà retourné à son devoir » : il a repris sa besogne de grand veneur. Elle, madame de La Fayette, elle est « tombée des nues; elle s'aperçoit à tous les moments de la perte qu'elle a faite ». Trois jours plus tard, madame de Sévigné a vu M. le Duc; il lui parla de M. de La Rochefoucauld, « et les larmes lui en vinrent encore aux yeux. Il y eut une scène bien vive entre lui et madame de La Fayette, le soir que ce pauvre homme était à l'agonie; je n'ai jamais tant vu de larmes et jamais une douleur plus tendre et plus vraie. Il était impossible de n'être pas comme eux. Ils disaient des choses à fendre le cœur; jamais je n'oublierai cette soirée... » M. de Marcillac, maintenant M. de La Rochefoucauld, n'a point encore osé venir voir madame de La Fayette. Et les autres de la famille sont venus : « ç'a été un renouvellement étrange ». Mais nous sommes aux lendemains de cette mort où la douleur a toute sa vivacité, sa fureur, pour ainsi dire. Éloignons-nous de la date funèbre peu à peu.

Madame de Sévigné voit madame de La Fayette chaque jour. Elle ne sait pas ce qu'on dira, ce que diront madame Arvède Barine et puis M. Émile Magne. Elle écrit à sa fille et note, sans arrière-pensée, la simple vérité. Le 3 avril : « La pauvre madame de La Fayette ne sait plus que faire d'elle-même; la perte de M. de La Rochefoucauld fait un si terrible vide dans sa vie qu'elle en comprend mieux le prix d'un si agréable commerce. Tout le monde se consolera, hormis elle, parce qu'elle n'a plus d'occupation et que tous les autres reprennent leur place. » Comme c'est justement vu, et d'une manière si humaine!

Le 5 avril, à madame de Grignan : « J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette. Ce n'est plus la même personne. Je ne crois pas qu'elle puisse jamais ôter de son cœur le sentiment d'une telle perte. » Le même jour, au comte de Guitaut : « M. de La Rochefoucauld est mort, comme vous savez... J'ai une amie qui ne peut jamais s'en consoler. Vous l'aviez aimé; vous pouvez imaginer quelle douceur et quel agrément, pour un commerce empli de toute l'amitié et de toute la confiance possible entre deux personnes dont le mérite n'est pas commun. Ajoutez-y la circonstance de leur mauvaise santé qui les rendait comme nécessaires l'un à l'autre et qui leur donnait un loisir de goûter leurs bonnes qualités, qui ne se rencontre point dans les autres liaisons. Il me paraît qu'à la cour on n'a pas le loisir de s'aimer; le tourbillon, qui est si violent pour tous, était paisible pour eux et donnait un grand espace au plaisir d'un commerce délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison... Cette pauvre madame de La Fayette serait décriée sur l'amitié et sur la reconnaissance, si elle était moins affligée qu'elle ne l'est. » Voilà indiqué à merveille le caractère de cette liaison que l'habitude rendait plus fervente.

Il y eut, le 12 avril, aux Carmélites, une cérémonie de bout de l'an, à trois jours près, pour la mort de madame de Longueville, où fut prononcée son oraison funèbre. Madame de Sévigné y alla. Elle y rencontra M. de Marcillac et mademoiselle de La Rochefoucauld, pleurant leur père à l'oraison funèbre de madame de Longueville; madame de Sévigné

avoue qu'il y a « lieu à rêver sur ces deux noms ». Elle venait donc des Carmélites et alla rendre visite à madame de La Fayette : « Je la trouvai toute en larmes; elle avait trouvé, sous sa main, de l'écriture de ce pauvre homme, qui l'avait surprise et affligée... Je ne crois pas, en vérité, que madame de La Fayette se console. Je lui suis moins bonne qu'une autre, car nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme, et cela tue. Tous ceux qui lui étaient bons avec lui perdent leur prix auprès d'elle. Elle est à plaindre. Elle a lu votre petite lettre; elle vous remercie tendrement de la manière dont vous comprenez sa douleur. Elle vous fera réponse; je l'ai priée de ne se point presser. Sa santé est renversée; elle est changée au dernier point. » Est-ce que cette douleur ne vous suffit pas?

Est-ce que vous pardonneriez à madame de La Fayette de faire, au milieu d'avril, — madame de Sévigné l'écrit à madame de Grignan le 19, — une augmentation de son appartement qu'elle pousse jusqu'à son jardin? « Cela vous surprendra », dit madame de Sévigné à sa fille; et elle ajoute : « La pauvre femme est tellement abattue de la perte de M. de La Rochefaucould qu'elle n'en est pas reconnaissable. » Un mois plus tard, le 18 mai, madame de La Fayette « avoue franchement qu'elle ne songe qu'à se rendre bête et ôter de son esprit autant de pensées que l'on tâche ordinairement d'y en mettre. Elle ne dispute point que son esprit ne lui en fasse du mal, ainsi que toute sorte d'application. Elle s'exempte de tout ». Il y eut cependant une corvée dont elle ne put se dispenser. Le 6 mai, le roi donna au jeune La Fayette le régiment de La Fère. Il fallut qu'elle prit son parti d'aller à Saint-Germain remercier le roi qui « lui fit des merveilles, et cependant elle n'y put durer et revint coucher à Paris ». Elle ne se console pas, dit madame de Sévigné, « malgré les agréments qu'elle trouve encore pour son fils; son cœur est blessé au delà de ce que je croyais ».

Madame de Sévigné venait de partir pour la Bretagne. Elle est aux Rochers le 5 juin. A propos de la mort de M. de La Rochefoucauld, madame de Grignan lui écrit : « On serre les files, il n'y paraît plus! » Madame de Sévigné trouve que c'est bien dit; elle ajoute : « Il est pourtant vrai que Madame de La

Fayette est accablée de tristesse et n'a point senti comme elle aurait fait ce qui est arrivé à son fils. » Elle a pourtant reçu de beaux compliments, ceux de madame la dauphine et, comme de sa meilleure amie, ceux de madame Royale de Savoie. Mais elle est rongée de tristesse.

Des Rochers, le 9 juin : « La pauvre madame de La Fayette me mande l'état de son âme. *Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus*; elle me cite ce vers, que j'ai mille fois pensé pour elle. Elle est plus touchée qu'elle ne le croyait, étant occupée de sa santé et de ses enfants; mais ces soins ont fait place à la véritable tristesse de son cœur. Elle est seule dans le monde... Cette pauvre femme ne peut serrer la file d'une manière à remplir cette place. Elle a toujours une très méchante santé; cela contribue à la tristesse... » Il me semble que voilà signalé, avec toute l'exactitude possible, une mélancolie et, bien au juste, celle qu'on doit ressentir, en de telles conditions.

Au mois de juin, parut dans une gazette une petite note extrêmement perfide et qu'avait dû rédiger le dangereux Gourville : un grand éloge de Gourville, de sa fidélité, de son utilité à M. de La Rochefoucauld, lequel aurait laissé un écrit de sa main pour attester qu'il se repentait bien de n'avoir pas confié à la prudence du seul Gourville le soin de négocier le mariage de M. de La Rocheguyon et de mademoiselle de Louvois, « parce qu'il y a été trompé ». Or, on n'ignorait pas que madame de La Fayette se fût occupée de ce mariage. Gourville détestait madame de La Fayette et sans doute lui a-t-il lancé très méchamment cette accusation que madame de Sévigné trouve, « de quelque lieu qu'elle vienne, bien diabolique ». On ne sait pas l'amertume qu'en ressentit madame de La Fayette. Mais, dans la même lettre où madame de Sévigné annonce à madame de Grignan cette perfidie, elle lui montre aussi la pauvre femme, que madame de Coulanges mène aux Incurables voir madame de La Sablière : « Peut-être que c'est le chemin qui fera sentir à madame de La Fayette que sa douleur n'est pas incurable. Elle m'a paru jusqu'ici fort insensible à toutes les autres choses et même à son fils; mais que sait-on ce qui nous attend? » Si la douleur de madame de La Fayette n'était pas incurable, ce ne serait donc plus que par la religion, toutes choses de ce monde lui étant comme anéanties.

Au mois de juillet, M. de Marcillac, sur le point de quitter Paris, va dire adieu à madame de La Fayette : « Ils se remirent à pleurer comme le premier jour; il n'y a rien de faux à ces deux personnes. » A la fin de juillet, madame de La Fayette dîne chez l'abbé Testu avec madame de Schomberg et madame de Fontevrault. Va-t-on le lui reprocher?

Elle écrit à Lescheraine et s'occupe assidûment des affaires de madame Royale. Elle reprend les apparences de sa vie ordinaire. Elle ne permet pas que son chagrin, ne l'ayant pas tuée, la rende inutile à son fils et à sa maison. Mais, pendant treize ans qu'elle vivra encore, elle sera dans sa tristesse définitive.

A-t-elle eu, sur son ami, aucune influence, ou lui sur elle? On l'a dit; mais je ne le crois pas. Le *Segraisiana*, qui est un recueil auquel on ne peut pas se fier, dit en parlant de La Rochefoucauld : « Il donna de l'esprit et de la politesse à madame de La Fayette; mais madame de La Fayette régla son cœur. » Et : « Madame de La Fayette disait : *M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur.* » Elle a dû le dire : en dépit de ses imperfections, le *Segraisiana* contient de la vérité. D'ailleurs, que ces deux êtres, vivant côte à côte pendant des années, aient agi l'un sur l'autre, c'est assez probable. On a plaisir à n'en pas douter; on voudrait s'en apercevoir et le constater d'une façon qui fût certaine.

Divers critiques et commentateurs ont, à cette fin, cherché dans la série des éditions que La Rochefoucauld donna de ses *Maximes*, depuis la première qui est du temps qu'il se liait avec madame de La Fayette, jusqu'à celle de 1678 qui n'a que de deux ans précédé sa mort, les signes d'une intervention, directe ou non, de son amie. Mais il faut avoir de bons yeux, ou les avoir très complaisants. J'ai beau noter, puis regarder avec beaucoup d'attention les variantes de 1671, de 1675 et de 1678 : elles prouvent quelquefois le souci qu'a eu l'auteur d'être un peu moins affirmatif ou catégorique; de petits mots, de place en place, mettent dans la pensée quelque doute et lui ôtent ce qu'elle avait de trop général qui la rendait impertinente ou imprudente. Je ne vois nulle part ni la main ni le cœur de madame de La Fayette, ni un cœur qu'elle ait adouci. Qu'en se relisant, un auteur, devenu moins jeune,

éprouve le besoin de n'être plus si impétueux, c'est assez bien l'usage, sans que la femme qu'il aime y soit pour rien. Les maximes que La Rochefoucauld supprime, c'est qu'elles lui paraissent de moindre valeur, ou qu'elles font avec d'autres un double emploi, ou qu'il se souvient d'en avoir trouvé l'idée ailleurs et, par exemple, dans Montaigne. Elles ne l'ont pas choqué par leur insolence à l'égard de la nature humaine : en même temps qu'il en supprimait d'assez rudes, il en ajoutait qui ne l'étaient pas moins. Madame de La Fayette l'aurait mené à résipiscence touchant les femmes contre qui d'abord il était sévère? Ah! mais non! et une femme que nous aimons ne nous reproche pas de mépriser ses rivales éventuelles : nous lui rendons hommage, en la jugeant un être qui n'a point son pareil en ce monde.

Une maxime qui paraît dans l'édition de 1675 : « On donne des conseils, mais on n'inspire pas de conduite » est de madame de La Fayette, à ce qu'il semble. Et l'addition de cette maxime est tout ce que je vois qui, à n'en pas douter, vienne d'elle dans les *Maximes*. Du reste, je présume bien qu'en préparant les éditions successives de son ouvrage, il consultait son amie, tout de même qu'à l'époque où il rédigeait pour la première fois ses maximes, il consultait madame de Sablé. Mais madame de La Fayette, non plus que lui, n'avait sur la nature humaine la plus douce opinion. Elle était, comme lui, clairvoyante. Et, si elle a dit — je le crois volontiers — qu'elle avait « réglé » ou « réformé » le cœur de La Rochefoucauld, ce n'est pas donner à entendre qu'elle ait aucunement voulu modifier son idée d'un moraliste sans clémence.

Il faut donc, ou j'ai tort, renoncer à trouver dans les variantes des *Maximes* la trace de son influence. Qu'elle lui ait réglé ou réformé le cœur, c'est une autre affaire et qui devait se sentir dans la vie ordinaire, dans une sagesse mieux opportune à l'égard de la cour, dans sa tendresse, dans tout son art d'être moins jeune.

Est-ce qu'on n'est point allé jusqu'à se figurer que l'on avait l'opinion de madame de La Fayette sur les maximes de La Rochefoucauld, écrite sous sa dictée dans les marges d'un exemplaire qui parut en 1693, une demi-année après qu'elle était morte? Le comte d'Haussonville est le dernier qui ait

soutenu ce paradoxe, avec une adresse désespérée. Elle est morte au mois de mai de cette année 1693; l'exemplaire fut « achevé d'imprimer » le 3 septembre : alors, le comte d'Haussonville suppose que Barbin, le libraire, avait envoyé à madame de La Fayette ou les épreuves ou les bonnes feuilles de l'ouvrage! Plusieurs des notes marginales font allusion à des incidents qui ont eu lieu après la mort de madame de La Fayette : alors, le comte d'Haussonville consent que ces notes-là ne soient pas d'elle, mais bien les autres! Tout cela, sur la foi de quelques lignes « d'une encre et d'une écriture évidemment très anciennes », qui ont été inscrites sur la garde du volume : « Peu de temps avant sa mort... » — C'est dommage qu'il n'y ait point : après sa mort !... — « madame de La Fayette en relisant les *Maximes* de La Rochefoucauld, avec lequel elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé, à la mort de M. l'abbé de La Fayette, son fils, parmi les livres de sa bibliothèque. » L'imposture est bien évidente, ou l'erreur avantageuse. Mais, préoccupé de sa découverte, — car on avait perdu l'exemplaire et il l'a retrouvé, — le comte d'Haussonville, homme d'un goût très sûr, n'a point balancé d'attribuer à madame de La Fayette ce commentaire de la maxime : « Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres elle aiment l'amour », ce commentaire : « Et autre chose itou. » Le comte d'Haussonville déclare cette réflexion « plaisante » : il n'était pas difficile, ce jour-là, ni pour madame de La Fayette, ni pour lui.

ANDRÉ BEAUNIER

LA REINE CALAFIA[1]

IX

COMME QUOI LA REINE CALAFIA SE LOUA DE L'INVENTION DE L'AUTOMOBILE

Une semaine à peine s'était passée depuis son installation à la villa d'Alaminos. Ses journées avaient été si remplies, ses inquiétudes si poignantes, qu'elle s'imaginait parfois y être depuis des mois.

Les deux premières nuits avaient été terribles. Incapable de dormir, elle les avait passées dans un fauteuil au chevet du malade, épiant anxieusement aux fenêtres les premières blancheurs de l'aube qui devaient, pensait-elle, mettre en fuite les « djinns » malfaisants des ténèbres et ramener, avec l'haleine du matin nouveau, un peu de fraîcheur dans cette tête que brûlait la fièvre. Que de fois avait-elle jeté le livre qu'elle lisait sans le comprendre pour courir au blessé qui balbutiait des mots incohérents, passer la main sur son front moite et murmurer de douces paroles, calmantes et maternelles!

Dans les moments de demi-lucidité qu'il avait aux approches du jour, il entr'ouvrait les yeux et regardait avec étonnement cette forme blanche penchée sur son lit...

Une joie pure, une joie sereine comme elle n'en avait jamais éprouvée, transporta la señora Douglas lorsqu'elle apprit que la période critique était passée et que l'inflamma-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

tion interne n'était plus à craindre. La vigueur et la jeunesse du blessé promettaient dès lors un rapide rétablissement.

Florestan était bien pâle et bien faible encore. Mais, tout en lui retirant son animation factice, la chute de la fièvre lui permettait de mieux se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. Ses yeux embrumés et voilés comme au sortir du sommeil se fixèrent de nouveau sur la femme qu'il voyait près de son lit. Il remarqua d'abord ces mains fortes et soignées qui, d'un geste souple et caressant, lissaient les plis des draps et des couvertures. Il crut les reconnaître aux bagues qui brillaient à leurs doigts, à l'ovale élégant et rosé des ongles. Puis son regard remonta le long des bras, frôla les rondeurs de la poitrine pour s'arrêter enfin sur deux pupilles noires à reflets dorés, humides d'émotion, et qui paraissaient venir au-devant des siennes. Il n'en pouvait plus douter : ce n'était pas un rêve enfanté par la fièvre, ce n'était pas une vision de cauchemar, c'était... Et elle, devinant sa pensée et comme pour venir en aide à son hésitant souvenir, baissait plusieurs fois la tête en souriant et disait d'une voix douce et lointaine comme le murmure d'une eau qui coule :

— Mais oui, c'est moi; c'est bien moi!

Quand le sympathique Alaminos apprit qu'il y avait chez lui un blessé gravement atteint, il crut indispensable de l'aller voir. « On se devait cela entre caballeros et hommes d'épée. » La présence d'une dame le surprit. Il se contenta de la saluer de loin et s'éclipsa discrètement, non sans recommander au jardinier et à sa femme de lui obéir en tout : elle était chez elle dans la villa.

C'était du dernier galant. Il avait eu d'ailleurs quelque mérite en ne se présentant pas à cette beauté romanesque qui s'était implantée chez lui sans crier gare et autour de qui flottait, à n'en pas douter, une affriolante intrigue.

Mais ce sacrifice une fois fait à la gentilhommerie dont il se targuait à juste titre, l'excellent Alaminos, toujours sympathique et l'ami de ses amis, confiait en grand mystère à tous ceux qu'il rencontrait — après leur avoir fait jurer le secret — qu'il possédait dans sa maison de campagne une locataire

bénévole de la plus haute distinction. « Cette belle étrangère, vous savez bien, qui conduisait elle-même à toute allure son automobile et exhibait tous les soirs aux dîners du Ritz des diamants à vous rendre aveugles. »

Cela constituait un titre de gloire pour sa propriété. C'était une nouvelle citation, et non des moindres, qui s'ajoutait aux états de services de la Villa des Rencontres et, vraiment, il ne pouvait omettre d'en faire mention.

L'orgueil du sympathique Alaminos n'eût plus connu de bornes s'il avait pu conjecturer l'état d'âme de sa « locataire bénévole », comme il l'appelait. Tous les jours elle découvrait de nouveaux charmes à cette banale habitation, vieille sans être « ancienne », totalement dépourvue de cet intérêt archaïque architectural ou décoratif, qu'ont certaines maisons d'une autre époque. Sa seule particularité était les dimensions insolites de ses pièces glaciales.

Dès qu'il eut recouvré la perception complète de ce qui l'entourait, Florestan s'était efforcé, pendant les longues heures qu'il passait dans son lit, d'évoquer et de coordonner les images entrevues dans son délire, en séparant les fantasmagories du cauchemar des faits qui pouvaient être réels.

Assez vite et sans grande surprise, il avait constaté la présence de la señora Douglas. Il était sûr de l'avoir vue aller et venir dans la chambre à coucher, sortir, rentrer, s'approcher de son lit. Pendant qu'elle lui prodiguait ses soins d'infirmière attentive et minutieuse, ses mains l'avaient souvent touché, lui procurant l'ineffable sensation d'une eau murmurante et fraîche glissant sur son corps consumé par la fièvre. D'abord bien lointain, puis plus proche, il avait entendu vibrer le timbre argenté de sa voix. Tout cela lui paraissait indiscutable. Mais il hésitait pour d'autres souvenirs plus nébuleux et moins précis.

Ces baisers sur le front, les avait-il vraiment reçus? C'étaient, lui semblait-il, des baisers de lèvres tristes, aux commissures abaissées par l'angoisse. Les baisers de quelqu'un qui avait envie de pleurer. Les baisers d'une bouche qui ne ressemblait guère à la bouche des heures heureuses. Celle-ci, comme il la revoyait bien dans l'évocation si nette et si charmante du

rire d'autrefois! Ce rire frais et perlé — il croyait l'entendre encore — faisait palpiter comme deux ailes couleur de rose des lèvres gaies qui dessinaient alors un arc mutinement relevé aux deux extrémités. De ces lèvres-là, il ne connaissait pas le baiser. Mais celui des lèvres tristes?... Oh! quelle poignante incertitude! Le secret de ce souvenir confus, ses regards interrogateurs l'imploraient ardemment.

La reine Calafia était parfois sur le point de répondre à leur question muette, si claire pour elle. Une pudeur instinctive l'arrêtait au dernier moment... et elle détournait les yeux pour ne pas rencontrer les siens.

A présent qu'elle pouvait quitter le convalescent et le laisser aux soins de Rina et de l'infirmière, elle éprouvait souvent le besoin d'être seule pour mieux jouir de cette ivresse intérieure qui s'épandait dans tout son être.

Toutes ses vieilles théories sur l'amour s'effondraient. Elle jugeait absurde d'avoir prétendu s'en affranchir sous prétexte que c'est une passion « générale », à la portée de tous, par conséquent « banale », et que tous, puissants ou misérables, veulent connaître, ne fût-ce qu'une fois dans leur existence.

Le vieux roman que Mascaro lui avait envoyé lui revenait à la mémoire. Fière de sa force et de sa chasteté guerrière, la reine Calafia haïssait les hommes, se mesurait avec eux dans les batailles et les faisait égorger quand ils pénétraient dans son île. Mais un jour elle avait connu la beauté radieuse et printanière du Chevalier du Grand Serpent. Alors elle avait imploré ses dieux, sentant glisser sur son âme en détresse les débris rompus de son armure d'austérité. Oubliant sa patrie, elle aurait consenti à renier ses croyances pour ne pas quitter l'homme qu'elle aimait.

Comme Calafia pour Esplandian, Concha n'était-elle pas prête à tout renier pour Florestan? N'était-elle pas ici, se cachant comme si elle commettait une faute, insoucieuse de son passé, dédaigneuse de toutes les convenances sociales?

Le printemps chantait dans son cœur. Un printemps plus pimpant et plus frais que celui qui fleurissait la terre sous ses pas. Plus grand, plus complet que celui des autres femmes, son amour allait être double. Loin de l'alarmer, la différence

d'âge la réjouissait presque. Amante et mère tout à la fois, cet amour serait fait de tendresse et de protection.

Mais bientôt sa coquetterie féminine l'incitait à protester contre ce privilège que lui conférait la fuite du temps. Pourquoi se vieillissait-elle? Jeune, elle l'était toujours puisqu'elle n'avait jamais aimé et qu'elle arrivait à sa première passion avec la candeur du catéchumène qui, pour la première fois, franchit en tremblant les portes du temple. Elle avait l'âme d'une vierge. D'autres, fières de leur chair intacte, connaissaient pourtant l'amour, cet amour hypocrite et sournois qui respecte le corps mais déprave l'esprit. Non, elle n'avait jamais aimé. Un ami bien plus âgé qu'elle avait été son compagnon de route. Elle ne voyait là qu'un bon et paisible souvenir d'affection.

Elle en percevait un autre, beaucoup plus lointain — et ce retour en arrière la faisait sourire. C'était à l'aube de sa puberté, quand l'ingénieur Balboa était venu en Californie. Il avait passé dans le matin de sa jeunesse comme un précurseur silencieux. L'intérêt fugitif que le père avait éveillé chez Conchita, la fillette de Monterey, était l'annonce inconsciente du sentiment plus vif et plus durable que le fils devait inspirer un jour à Concha Ceballos.

Mais lui l'aimait-il? Il n'était jamais venu à l'idée de la señora Douglas que celui qui était couché là-haut, près de cette fenêtre qu'elle cherchait instinctivement des yeux quand sa promenade la ramenait en vue de la maison, pouvait ne pas répondre à son amour.

Sûre du cœur de Florestan, elle construisait sa vie à venir avec l'aisance de qui se meut dans son rêve et méprise d'avance tout ce qui pourrait s'opposer à sa réalisation.

Elle était libre; Florestan l'était aussi. « Le monde est grand », avait-elle dit. Ils s'en iraient tous les deux par ce monde immense, faisant de la terre entière le jardin de leur félicité. On déposerait Rina quelque part comme un bagage encombrant et plus rien ne gênerait leurs capricieuses pérégrinations. Il travaillerait ou ne travaillerait pas, à sa guise : elle était riche pour deux. Si l'inaction lui pesait, il y avait la Californie. Les séjours qu'on y ferait de temps en temps lui permettraient de s'occuper des affaires de sa femme.

Cependant Florestan avait un père et ce père était malade. Pauvre Balboa! Eh bien! elle prendrait soin de son avenir. Question aussi vite réglée que celle de Rina. Elle entrevit aussi, mais plus loin, beaucoup plus loin, un brave homme de professeur qui avait une femme et une fille, et cette fille... La vision s'estompa bien vite. Comme toutes les femmes, Concha Ceballos avait droit au bonheur. Allait-elle toujours se sacrifier pour les autres?...

Un matin, Florestan peut enfin s'asseoir pour quelques heures dans un fauteuil. Pendant qu'elle disposait des oreillers autour de sa tête, il lui saisit les mains, timide encore mais des flammes dans les yeux. Un long silence. Puis une imploration :

— Oh! si vous vouliez!... Comme lorsque j'étais si mal... ne fût-ce que sur...

Elle comprit. Lentement, elle avança la bouche et la posa sur son front. Deux mains, lâchant les siennes, se rejoignirent brusquement derrière elle. Soit qu'elle cédât à la suppliante mais impérieuse pression des bras qui l'attiraient, soit qu'elle obéît inconsciemment à son propre désir, elle laissa descendre ses lèvres jusqu'à celles qui montaient avidement à leur rencontre.

Quand ils dénouèrent leur étreinte, un sentiment de mutuelle gratitude les inondait. Quelqu'un entra. D'expressifs regards et les paroles insignifiantes en apparence qu'ils échangeaient ensemble, traduisaient pour eux seuls le souvenir de cette minute inoubliable.

Vers midi, Florestan se recoucha sur les conseils du docteur venu pour sa visite quotidienne. Pas d'imprudence. Bientôt il pourrait rester levé plus longtemps. Avant une semaine il descendrait au jardin et, dans quinze jours peut-être, on lui signerait son exeat.

Le médecin parti, Florestan fut confié à l'infirmière et la señora Douglas accompagnée de Rina put passer à la salle à manger.

Leurs couverts étaient mis à l'un des bouts de la longue table qui, jadis, recevait plus de vingt convives. Concha rayonnait. Elle riait de tout, de ce que disait Rina, de ce que disait la jardinière qui les servait.

— Tiens! je n'avais jamais remarqué ces chefs-d'œuvre, — s'exclama-t-elle en regardant d'affreuses natures mortes où un Vélasquez de gargote avait naïvement représenté ses fantaisies gastronomiques.

Une bouteille de certain « manchego », petit vin clair de la Manche, ornement traditionnel de la table, n'avait jamais été débouchée. Elle la fit ouvrir et en but un verre. Entre les plats, elle fredonnait un boléro dont elle scandait sur la nappe le rythme allègre avec la lame de son couteau. Puis, fixant sur Rina des yeux pétillants de malice :

— Changement à vue dans notre existence! Oui, ma chère, nous allons bientôt partir. J'en ai assez de courir avec toi d'un bout à l'autre de la terre comme feraient deux bohémiennes. Je crois que je vais me marier... Oh! inutile de me faire ces yeux ronds et de prendre tes airs de chattemite. Tu sais trop bien avec qui... Et toi aussi tu te marieras, entends-tu? Je ne sais pas encore où respire l'heureux mortel, mais sois tranquille, je le dénicherai, l'oiseau rare. C'est dit : je t'achète un mari et si le premier ne fait pas ton affaire, je t'en achèterai un autre.

La jardinière entra. Retirant d'un de ses doigts une bague ornée d'un gros diamant, la señora Douglas la laissa tomber dans la main de la brave femme qui venait de poser le plat qu'elle apportait.

— Tenez, ma bonne, prenez ça en souvenir de cette journée.

— Dieu nous bénisse, señora!... mais que voulez-vous que j'en fasse? Nous sommes de pauvres gens et de si belles choses ne sont pas pour nous.

— Si, si, prenez... mais prenez donc! Gardez-la, vendez-la, faites-en ce que vous voudrez. Comme ça, vous ne nous oublierez pas, le señorito Florestan et moi.

Les premières heures de l'après-midi s'écoulèrent pour la veuve dans un agréable repos; elle n'avait pas encore mangé de si bon appétit. La perspective de son bonheur futur s'allongeait devant elle comme une route toute blanche, bien nette et bien droite, ombragée de grands arbres. Tout au bout de l'horizon, elle se noyait dans un crépuscule mauve qui marquait la fin d'un beau jour.

Florestan sommeillait, un peu las d'avoir quitté son lit

pour la première fois et les deux amies conversaient dans une chambre voisine. Rina racontait ce qu'elle avait appris à Madrid où elle allait journellement.

Concha paraissait s'intéresser à ces nouvelles qui, la veille, l'auraient trouvée indifférente. Heureuse, elle redevenait curieuse de ce monde qu'elle avait laissé derrière elle. Elle pensa sans rancœur à Casa Botero. Elle eut même un léger sourire en se rappelant la fin de leur dernière entrevue. Qu'était-il devenu? Il était resté évanoui devant sa porte et, à l'arrivée de Rina, une demi-heure après, le corridor était vide.

— Et ton ami l'Italien, tu ne le rencontres jamais dans tes courses?

Non, Rina ne l'avait pas rencontré. Peut-être avait-il quitté Madrid, ayant perdu la trace de l'Ambassadrice dont, au Palace, on ignorait la résidence exacte. On la croyait à Tolède pour quelque temps.

A cet instant la jardinière entra et dit d'un air de mystère :

— Une señorita est en bas qui désire vous parler.

Surprise de la veuve. Ce devait être une erreur. Comment pouvait-on venir la relancer ici?

Mais la femme insista.

— C'est une toute jeune fille. Elle doit être de Madrid. Elle vous connaît et sait votre nom. Je lui ai demandé le sien à plusieurs reprises : jamais elle n'a voulu me le donner. Mais elle assure que vous l'avez déjà vue et qu'elle a des choses importantes à vous dire. La pauvre enfant fait pitié. Si vous saviez comme elle me suppliait de la laisser entrer! Une autre señorita à peu près du même âge est restée dans l'auto de louage qui les a amenées et qui attend devant la grille.

Rina offrit d'aller éconduire la visiteuse. Non; puisque la jeune fille demandait la señora Douglas, celle-ci la recevrait elle-même, mais en bas, ne voulant pas, par une sorte de méfiance instinctive, la laisser monter à l'étage où se trouvait Florestan.

Elle descendit et s'avança dans le jardin, regardant autour d'elle sans tout d'abord voir personne.

Quelqu'un la suivait à pas légers et rapides... elle se retourna.

Concha aurait pu s'attendre à tout, sauf à cette visite. La fille d'Antonio Mascaro!

— Señora!... Señora!...

Elle était livide. Ses mains tremblaient. Elle les porta à ses yeux et fondit en larmes.

Remuée par cette subite apparition et par ces pleurs, la veuve lui prit les mains et voulut l'attirer à elle. Après un brusque mouvement de répulsion, Consuelito, cédant aux gestes doux et caressants qui l'accueillaient, s'abandonna.

— Je ne puis parler, — gémit-elle. — En venant, je pensais à tant de choses... à tant de choses que j'avais à vous dire! En vous voyant, je ne sais plus ce qui se passe en moi... j'ai tout oublié... tout!

Regardant à travers les larmes, ses yeux étaient remplis d'un désespoir infini et d'une douloureuse imploration.

— Vous, vous me faire tant de mal!... Vous que j'ai tant aimée!... Et même en ce moment, il m'a suffi de vous voir pour sentir qu'il m'est impossible de vous haïr.

Puis elle ajouta précipitamment :

— Surtout, señora, que personne ne sache que je suis venue. Ma mère ne l'aurait pas permis; mais j'ai cru qu'il valait mieux venir vous parler franchement plutôt que de vous maudire de loin... Vous êtes bonne et vous m'écouterez, j'en suis sûre.

Concha la conduisit à un banc voisin où elles s'assirent. Presque aussi pâle que la jeune fille, elle l'encourageait à parler et, en même temps, redoutait ce qu'elle allait entendre.

Avec un peu d'incohérence et de longues pauses, Consuelito raconta comment lui était venue l'idée de cette visite. Dès le début, les vagues explications que donnait son père au sujet du voyage de Florestan lui avaient paru invraisemblables. Puis, de jalouses amies, avides de jouir de sa peine, lui avaient fait part de certains détails à mesure qu'elles les apprenaient par les hommes de leur famille. A Madrid, les nouvelles circulent avec la même rapidité que dans un village. Bien des personnes connaissaient l'histoire du duel et la blessure grave de Florestan. Et puis le sympathique Alaminos avait confié à plus de deux cents personnes que la riche étrangère s'était installée à la Villa des Rencontres pour soigner le blessé.

Tout cela, elle le savait depuis plusieurs jours. En vain avait-elle essayé de tirer de son père la vérité tout entière. Don Antonio avait maintenu sa première version et tenté, assez gauchement d'ailleurs, de combattre les soupçons de sa fille. Doña Amparo était moins bien informée qu'elle et se bornait à pester contre ces « señoras nouveau jeu » qui se permettent d'emmener en voyage de jeunes célibataires en puissance de fiancées. Ne trouvant aucun secours dans sa famille, la pauvre Consuelito avait fini par se confier à une fidèle amie, son ancienne condisciple. D'un caractère très énergique, cette amie lui avait conseillé de se rendre à la villa d'Alaminos pour parler à la señora Douglas.

— Tout à l'heure, j'ai pris une résolution désespérée. Je souffrais trop. Nous avons loué une automobile et ... me voici. J'avoue que je vous ai beaucoup détestée. La nuit, je ne pouvais dormir et ne cessais de penser à vous, de discuter avec vous. Et c'était pour vous adresser de dures, d'atrocement dures paroles. Mais maintenant... maintenant, je ne sais plus que dire.

Elle se tut. La veuve ne relevait pas l'entretien. Après un long silence, la jeune fille fit un geste comme si elle venait de trouver enfin la phrase qu'elle cherchait et murmura comme une humble prière :

— Señora, señora, ne me le prenez pas... laissez-le moi!

Et les sanglots la suffoquèrent.

Très émue à son tour par cette nouvelle crise de larmes, la señora Douglas lui reprit les mains et, la traitant comme un enfant qu'on berce et qu'on apaise, effleura ses joues humides d'une caresse maternelle. Attirant cette jeune tête sur son épaule, elle répétait, la bouche tout contre son oreille :

— Pauvre petite! pauvre petite!... ne pleurez pas!

Ces mots tendres, cette voix compatissante, rassérénèrent la fille de Mascaro. Son sang-froid, sa lucidité lui revinrent en même temps, et tandis que Concha restait taciturne et troublée, ses paroles se mirent à couler avec une abondance qui rappelait la loquacité de son père.

— J'aime Florestan. Je l'aime depuis longtemps, je l'aime depuis toujours, depuis que, tout enfants, nous jouions ensemble. Je n'en aimerai jamais un autre, ça, j'en suis sûre.

Ma vie est si petite qu'elle ne peut contenir qu'un seul homme et, si vous me le prenez, cette vie sera finie avant d'avoir commencé.

Comme si elle avait honte de son audace, elle laissa retomber sur l'épaule de Concha la tête qu'elle avait osé dresser un instant et son ton redevint humble pour répéter sa prière de tout à l'heure :

— Ne me le prenez pas... oh! ne me le prenez pas... laissez-le moi!

Elle continua d'une voix de plus en plus basse, hésitant entre chaque phrase, presque entre chaque mot.

— Je me rends bien compte qu'un abîme nous sépare... Vous, vous êtes belle, vous êtes riche, vous êtes puissante... Moi, je ne suis qu'une chétive petite chose auprès de vous... Songer à vous égaler, quelle folie!... Tous les hommes sont à vos pieds... pas un d'eux n'hésiterait entre vous et moi!...

Sans se douter de l'effet qu'allaient produire ses paroles, elle ajouta comme dans un souffle qui frôla le cou de la veuve :

— Florestan est si jeune!... Et puis le temps passe... il passe bien vite... nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui...

Concha sursauta.

« ... Nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui!... »

Quel éclair! Sous cette lumière subite, crue et brutale, quelle vision venait d'apparaître!

Lâchant les mains de la jeune fille, elle repoussa sa tête de dessus son épaule. Ses yeux devinrent sombres. Puis, d'une voix dure :

— Allez-vous-en, petite, allez-vous-en. Vous m'avez dit tout ce que vous aviez à me dire. Je sais tout ce que je devais savoir.

Toute surprise, Consuelito se leva.

— Allez-vous-en, — répéta la veuve. — Pensez qu'il est là-haut, qu'il peut se mettre à la fenêtre, vous voir, vous entendre...

Elle savait bien que c'était impossible. Mais cela suffit à effrayer l'autre qui tenait à ce que sa démarche restât ignorée

de tous, surtout de Florestan. Cependant elle ne bougeait pas et ses yeux restaient interrogateurs.

— Partez, mais partez donc! Je vous écrirai... bientôt... je ne sais quand... demain peut-être. Mais partez, partez, laissez-moi seule.

Consuelito s'éloigna tristement.

Affalée sur son banc, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, Concha Ceballos s'ensevelit dans ses pensées.

De courtes phrases sonnaient dans sa mémoire : « Vous êtes belle, vous êtes puissante »..., « pas un homme n'hésiterait entre vous et moi ». Et d'autres prétendaient le contraire des premières : « Il est si jeune »... « le temps passe bien vite ». Enfin et surtout, la dernière, terrible : « Nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui! »

Allons, la petite avait dit vrai, simplement, loyalement et sans aucune flatterie : pas un homme ne pouvait hésiter entre les deux femmes.

L'autre possédait, on ne pouvait le nier, la saine et savoureuse fraîcheur de la jeunesse. Mais elle, n'était-elle pas jeune aussi? Sa beauté n'avait plus la blancheur un peu acide, un peu crue de l'aurore, la verdeur âpre mais attirante d'un nouveau fruit : elle était resplendissante comme les heures ensoleillées du milieu du jour, suave et dorée comme celles de l'après-midi. Des pages obéissants la suivaient, soutenant le manteau traînant de cette royale beauté : c'étaient l'argent, le luxe, l'hygiène avec ses philtres subtils et tout ce que les mystérieux alambics des parfumeurs distillent pour prolonger le charme de la femme.

— Aujourd'hui, oui... mais demain?

Concha Ceballos était brave. D'un œil assuré, elle regarda par-dessus la crête de ce terrible « demain ».

L'heure du rêve était passée. Celle du raisonnement commençait.

Il y avait une différence d'âge de douze ans, peu redoutable à l'heure actuelle, car la beauté féminine à son déclin exerce souvent une puissante attraction sur les tout jeunes gens. D'accord. Mais, dans douze ans, il serait toujours jeune, lui, alors qu'elle se raidirait devant le seuil de la vieillesse...

La vision de sa décadence l'effrayait moins que la lutte qu'elle aurait à soutenir pour se défendre. Quel supplice d'avoir à toute heure sous les yeux la jeunesse désespérément immuable de son mari et de contempler en cachette la mort lente de sa propre beauté! N'avoir pas une minute de tranquillité, rester toujours sur le qui-vive, s'arracher du lit avec la précipitation du pauvre diable qui a son pain à gagner, courir à son cabinet de toilette, s'y enfermer pour n'être pas surprise et s'y livrer à de minutieuses opérations de laboratoire avant d'oser paraître devant celui qui, la peau fraîche et blonde, allait s'éveiller dans la chambre voisine!

Cette vie de mensonge lui fit horreur.

C'était la vie de l'autre qui était la vraie. Oui, c'était l'autre qui avait raison quand, assise sur le même banc qu'elle, en larmes, suppliante, elle était fière tout de même de sa jeunesse et de sa virginité. Et cette vie médiocre, mais paisible, mais loyale, Concha l'heureuse, Concha la riche, Concha la puissante, aurait-elle la cruauté de la troubler? De quel droit interviendrait-elle, pour la bouleverser, dans la destinée de ce modeste couple?

Alors elle fit un rêve. Elle était à Monterey. Elle avait le même âge que la fille de Mascaro. Elle aimait un de ses compagnons d'enfance aussi pauvre qu'elle et n'avait d'autre ambition que de s'unir à lui, de fonder une famille, de passer avec lui le reste de leur existence autour d'un modeste foyer. Survenait une grande dame que le sort avait comblée. Elle possédait tout. Et par pur caprice, elle prétendait lui voler son humble bonheur!

Sa nature noble et généreuse se révolta. Non, elle n'accomplirait pas cette infamie! La plaie était là, réclamant l'intervention immédiate. Soit. Elle allait y porter le couteau avec la décision froide des chirurgiens.

La voix de Rina la réveilla. Sans se redresser encore, elle ouvrit les yeux et fut étonnée de la teinte de l'atmosphère. La lumière du jour, chaude et dorée quand elle s'était plongée dans ses pensées, était maintenant presque crépusculaire. Dans le ciel d'un bleu de cristal, l'or de l'après-midi se délayait, de plus en plus pâle. Au ras de l'horizon, une bande de pourpre accusait la fuite sanglante du soleil.

Après avoir inutilement crié à travers le jardin, Rina finit par la découvrir sur son banc, toujours dans la même attitude.

— Concha, Concha, qu'est-ce qui t'arrive? Quels drôles d'yeux tu as! Tu dormais donc?... C'est le « manchego » du déjeuner. Mais dépêche-toi de monter : Florestan te demande.

Son premier mouvement fut de se lever pour courir à cet appel. Elle ne se leva pas. Rentrer dans cette chambre, le voir encore une fois... Ah! non; elle sentait qu'elle serait lâche. Et puis que se diraient-ils? Lui ferait-elle part de sa résolution? Il protesterait. Elle se justifierait. Se justifier après qu'on a pris un parti, c'est le propre des gens veules et sans caractère qui ne cherchent qu'un prétexte pour capituler. Elle ne voulait pas capituler.

D'une voix brève, sèche, impérieuse, elle parla à Rina. Rina la connaissait bien, cette voix. Elle l'avait entendue l'autre jour encore, au Palace Hôtel, avant le départ de la veuve pour la Villa des Rencontres. Elle savait qu'alors il ne fallait pas discuter avec Concha Ceballos.

— Vite un manteau, mon chapeau, mes gants.

Puis d'une voix redevenue triste et douce, presque plaintive, mais pour un instant seulement :

— J'ai froid...

La température fraîchissait à peine à l'approche du soir; c'était le froid à l'âme qui la faisait frissonner.

Son ton autoritaire reparut bientôt. Rina prendrait en haut le plus nécessaire. Tout le reste à la jardinière. Un souvenir de plus!

— Nous allons à l'hôtel. Tu feras les valises. Je te donnerai une lettre pour Mascaro. Tu la porteras ce soir même. Qu'ils viennent sans tarder, lui et les siens... cela les regarde. Tu me retrouveras à Saint-Sébastien... non, pas en Espagne, à Biarritz, le plus loin possible...

Muette, dissimulant mal sa surprise et son inquiétude, Rina se dirigea vers la maison.

Elle la rappela. D'abord l'automobile. Depuis l'arrivée — car, vu le pitoyable état des chemins, on la ménageait, et Rina faisait venir un taxi de louage pour ses courses à Madrid — elle attendait dans la remise de la villa. Le chauffeur américain qui commençait à jargonner l'espagnol se distrayait en bavar-

dant avec les jardiniers ou en lisant de crasseux magazines qu'il conservait sous un coussin de sa banquette.

— Cours à la remise. Trouve Charlie. Son plein d'essence tout de suite et, dans dix minutes, en route.

Elle continua, exaltée et lyrique :

— Automobile bénie! C'est toi, c'est toi seule qui nous donnes la véritable liberté. Grâce à toi, nous pouvons fuir dans l'instant même les lieux que nous détestons.

L'automobile lui paraissait en ce moment la plus bienfaisante de toutes les inventions qui ont rendu l'existence pratique et facile. Elle avait affranchi l'humanité des servitudes du temps et de la distance. Elle élargissait l'horizon, même des êtres les plus vulgaires, des intelligences les plus bornées.

— Des brouettes, les voitures! Et le chemin de fer ne vaut guère mieux, avec ses allures intermittentes, ses itinéraires rigides et l'étroite sujétion de ses horaires. Celui-là seul peut se dire libre qui n'a, comme l'oiseau, qu'à ouvrir ses ailes pour s'élancer dans l'espace!

Elle quitta le ton déclamatoire pour donner un dernier ordre à Rina.

— Dis au chauffeur que je repartirai à minuit après avoir touché au Palace. Un voyage... un très long voyage. Qu'il n'oublie pas de préparer le grand phare. Je veux que demain, à son lever, le soleil me voie loin, très loin de Madrid.

X

LE MENSONGE

L'après-midi touchait à sa fin lorsqu'elle sortit du casino de Monte-Carlo. Avant d'expirer, la lumière prenait les couleurs du limon et de la rose et posait aux cimes des Alpes prochaines de douces teintes, citrines ou vermeilles.

La señora Douglas craignait d'arriver en retard à son hôtel de Nice. Distraite par le jeu, elle avait oublié qu'il y avait ce soir grand dîner au « Negresco » où elle était descendue, avec, au dessert, exhibition de ballerines célèbres. Aussi la quarante-chevaux volait-elle sur la route sinueuse de la Corniche. Elle était seule dans la voiture, Rina étant restée à Nice.

Mars allait commencer et les fêtes du fameux carnava avaient pris fin. L'Europe presque tout entière grelottait encore, tandis qu'ici passaient déjà les premiers souffles du printemps.

La nuit tombait quand l'automobile entra en ville par le côté du port en longeant la promenade des Anglais dans sa partie la moins fréquentée. A l'extrémité de la longue enfilade des luxueux hôtels qui font face à la mer, se dressait la rouge coupole du Negresco. La veuve regardait distraitement les passants de plus en plus nombreux qui regagnaient l'intérieur de la ville comme s'ils fuyaient devant le crépuscule. Celui-ci commençait à tendre sur la baie des Anges ses gazes violettes où s'allumaient les premières étoiles.

Tout à coup, elle se redressa brusquement et se pencha vers la portière.

Elle avait cru reconnaître quelqu'un... quelqu'un dont la présence à Nice l'eût beaucoup étonnée. Malgré la vivacité de son mouvement, la voiture allait si vite qu'elle n'eût pas le temps d'identifier ce passant qui, d'ailleurs, la croisa sans la regarder et se perdit bientôt dans la foule.

— Oh! quelle ressemblance!... On dirait que c'est lui!

Elle eut un geste de doute et reprit sa place, les yeux fixés sur son hôtel qu'elle apercevait au bout de la promenade.

Plusieurs fois déjà, et dans d'autres villes, elle avait eu de semblables surprises. Illusions de l'imagination, caprices du souvenir qui, lorsqu'on le dédaigne, paraît se venger en suscitant de décevants mirages.

Cette alerte avait mis ses pensées en mouvements. Il y avait un an bientôt qu'elle avait quitté Madrid. Elle revit la villa des Rencontres, les deux scènes, si différentes, de la dernière journée et son départ, ou pour mieux dire, sa fuite précipitée. Un an déjà! Et depuis? Mon Dieu, depuis, elle avait tout simplement repris son train de vie accoutumé. D'incessants déplacements l'avaient conduite dans quelques parties de l'Europe qu'elle ne connaissait pas encore. Sans doute. Mais n'avait-elle pas été accompagnée dans ces voyages par deux sentiments nouveaux qu'elle avait ignorés jusqu'alors : la volonté d'oublier et le besoin de s'étourdir? Et c'était précisément ce nouvel état d'âme qui l'avait

amenée pour la seconde fois sur la Côte d'Azur. Le jeu! N'était-ce pas de tous les vices qui distraient les humains, le plus honnête, elle disait même le plus vertueux, celui qui convient le mieux à la femme seule, éloignée de toute intrigue et jalouse de conserver son entière respectabilité?

Elle jouait donc pour se distraire et, elle se l'avouait, pour s'étourdir. Et puis, parce que le jeu est un combat et qu'elle adorait la lutte. On ne gagne pas toutes les batailles et elle avait subi des revers. Mais ses troupes de réserve étaient solides et, justement parce que les pertes la laissaient indifférente, elle arrivait toujours à les réparer. Si bien, qu'après des semaines d'un jeu d'enfer, la rouge et la noire ne l'avaient point trop maltraitée, au contraire.

Trois fois depuis leur commun séjour à Madrid, elle avait revu Arbuckle, toujours « par hasard », bien entendu. Actuellement, il devait être en Égypte. Les journaux parlaient beaucoup de la tombe d'un Pharaon récemment découverte et, en bon Yankee qui veut tout voir et tout savoir, il s'était cru obligé d'assister aux fouilles. Mais il ne pouvait manquer de reparaître d'un moment à l'autre. (« Tiens! quelle heureuse coïncidence! »)

Elle avait eu la disgrâce de rencontrer Casa Botero à Paris. Au premier moment, un éclair de rage folle, prête, semblait-il, à braver toutes les convenances, avait flambé dans les yeux du marquis. Allait-il donc se jeter sur elle? — (Un peu plus, elle eût pris, par précaution, « la garde anglaise ».) — Mais non. Subitement, sa figure s'était calmée; il avait même esquissé un salut et un sourire, comme prélude d'une entrée en conversation. Raide et hautaine, la reine Calafia avait passé dans sa fière allure d'amazone. Quelle audace! Quand on a eu ses raisons pour traiter sans ménagements le nez et la mâchoire d'un individu, on ne va pas, tout de même, lui tendre la main comme fait un boxeur après une lutte courtoise.

Il devait dire pis que pendre d'elle. A moins pourtant qu'il ne se tût, honteux de l'aventure du Palace Hôtel. De toutes façons le Botero lui était indifférent. Au théâtre et dans les réunions mondaines, elle avait feint de ne pas le reconnaître.

L'avant-veille, elle l'avait aperçu, assis à une table de jeu en compagnie d'une grosse dame plutôt mûre, constellée de diamants. Quelque millionnaire sans doute, en passe de devenir marquise.

Et l'autre?... Elle s'interdisait de penser à « l'autre ». Elle croyait pouvoir se jurer que cela ne lui était pas arrivé plus d'une douzaine de fois depuis sa fuite de Madrid. Sciemment, oui, peut-être. Ce qui ne l'empêchait pas de sentir qu'à toute heure il était là, présent dans sa mémoire. Ne pas s'arrêter complaisamment à ce souvenir lui suffisait pour se persuader qu'elle ne transgressait pas l'interdiction qu'elle s'était imposée.

De loin en loin, se rebellant contre la tyrannie de sa volonté, son imagination se donnait le malin plaisir de la bouleverser en faisant surgir à l'improviste celui qu'elle prétendait oublier. Florestan! c'était Florestan! Quel battement de cœur! Mais, à le mieux regarder, le quidam n'avait de commun avec « l'autre » que l'âge et l'alerte tournure de tous les sportifs.

Heureuse de retrouver son calme, mais déçue quand même, elle concluait invariablement :

— Encore que ce fût Florestan, qu'arriverait-il? Rien du tout. La folie de Madrid est bien finie. N'y pensons plus.

Et elle y pensait toujours.

— Pauvre petit, qu'est-il devenu? — se demandait-elle parfois.

Depuis près d'un an, elle n'avait eu qu'une nouvelle indirecte de ses amis espagnols. Rina avait reçu à Paris une lettre de son associé du Mexique. Il lui annonçait la mort subite de l'ingénieur et lui envoyait en même temps le faire-part de la famille. Vivement impressionnée tout d'abord en voyant le nom de Florestan au bas de l'avis mortuaire, elle s'était reprise assez vite : « En quoi son avenir peut-il m'intéresser? Je regrette la mort de son père. Mais cette mort ne sera pas inutile, elle nous séparera davantage. Il va certainement épouser la señorita Mascaro. C'est peut-être déjà fait. »

Lorsqu'elle descendit devant son hôtel, elle était complètement remise de l'émotion qu'elle venait d'éprouver sur la

promenade des Anglais. « Comme toujours, c'est une ressemblance, une simple ressemblance et rien de plus. Le passé est le passé. A quoi bon le ressusciter? »

La femme de chambre française l'attendait pour le choix à faire parmi diverses toilettes étalées sur un sopha. Rina était en bas dans le cabinet du directeur, en train de retirer de la caisse le coffret à bijoux de l'Ambassadrice. Ce coffret valait une fortune : il était prudent de le déposer en lieu sûr.

La señora Douglas portait d'habitude un collier de grosses perles, mais, pour le gala de ce soir, elle avait voulu le remplacer par une rivière de diamants qui ne sortait que dans les grandes circonstances.

Rina entra, portant avec componction et respect le fameux coffret sous son bras. A la vue de son amie, elle parut oublier son rôle de lévite promenant l'Arche sainte et, pour parler plus à l'aise, la déposa sans façon sur un meuble.

— Devine qui j'ai rencontré.

Les bras croisés comme quelqu'un qui pose une énigme, elle souriait, ravie d'intriguer Concha. Mais Concha resta impassible; elle avait compris.

— Je sais, — dit-elle froidement : — Florestan Balboa. Je l'ai aperçu tout à l'heure en revenant de Monte-Carlo.

Un peu désappointée, Rina continua.

— Ma chère, il est plus beau que jamais. Il paraît plus « homme », plus « fait », avec une tristesse qui lui va des mieux. Il porte le deuil de son père, un deuil sévère, car il n'y a pas six mois que ce pauvre Ricardo est mort. Nous avons un peu parlé des mines. Les choses du Mexique ont l'air de s'arranger et peut-être serai-je bientôt riche; mais je n'ai pas insisté, sentant qu'il avait d'autres préoccupations. Il vient de Paris; quelqu'un lui a dit où il pourrait nous trouver. Arrivé de ce matin, il est descendu dans un autre hôtel et pensait te saluer ici à l'heure du thé, puisque tout Nice vient danser au Negresco. Son deuil récent l'empêchera de paraître au gala de ce soir, mais tu le verras sûrement demain. Je lui ai dit que tu allais tous les jours à Monte-Carlo et qu'il pourrait te rencontrer un peu avant midi, quand tu fais un tour sur la promenade des Anglais.

— Est-il marié? — demanda la veuve d'un air indiffé-

rent, tout en maniant distraitement sur leur lit de velours les diamants du coffret. A chaque mouvement de sa main, c'étaient des palpitations de lumière, des ruissellements d'étincelles.

— Non, pas encore. Mais j'ai cru comprendre qu'on voulait lui faire épouser la fille du professeur, tu sais bien, celle que nous avons connue à Madrid avec sa bonne femme de mère qui m'agaçait tant. Te rappelles-tu ses moustaches? Ce mariage ne paraît pas l'emballer. La petite est gentillette, mais il mérite mieux. Il est né pour épouser une femme d'une tout autre catégorie.

Et son sourire laissait en suspens le point de savoir si « la femme d'une tout autre catégorie » digne des mérites du jeune homme était la veuve ou bien... elle-même.

Elle ne dormit guère, pensant à l'entrevue du lendemain. « Ce sera la dernière, il le faut. » Et, raidie par l'effort de sa volonté, elle leva la main comme pour un serment et dit à haute voix, criant presque : « Je le jure! demain je le verrai pour la dernière fois ».

C'est alors qu'une Concha complètement nouvelle et dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence s'éveilla tout à coup et prit la parole à son tour. Elle aussi parlait avec énergie, mais avec une énergie cynique et qui faisait rougir de honte la véritable Concha.

« L'influence de la Côte d'Azur! » se dit-elle pour s'expliquer les scandaleux propos de son autre « moi ». « C'est la faute de ce dangereux pays, de ce climat trop doux, trop dissolvant des volontés saines et fortes. On y respire l'amour — elle murmura même le nom d'Eros — en même temps que son air embaumé. »

Mais l'autre ne se laissait pas intimider par ces vaines excuses et continuait d'une voix impérieuse.

— « Que tu es donc sotte, ma pauvre Conchita! Toujours cette absurde manie de te sacrifier niaisement pour un vague idéal! Toujours ce don Quichottisme de la vertu! Tu l'aimes, tu le désires, ton Florestan. Eh bien! tu l'as, tu le tiens. Puisqu'il est venu sans que tu l'aies appelé, profite de ta chance; ce n'est pas toi, c'est le destin qui l'a voulu. Qui le saura? »

La judicieuse Concha Ceballos, la vraie, celle de toujours,

se révoltait contre ces vils conseils. Elle fuirait, soit. Mais lui, ne la retrouverait-il pas comme il l'avait retrouvée une première fois? Une seule aventure ne rassasie pas un amoureux de son espèce. Il la suivrait partout, dans le monde entier, fort des droits qu'il aurait acquis sur elle car, après sa chute volontaire, comment pourrait-elle soutenir une nouvelle lutte? Et puis, aurait-elle le courage de se reprendre après une mutuelle possession? Fuir après s'être donnée? Non. La situation n'en serait que plus épouvantable pour tous les deux.

Comme le dernier renfort qui décide de la victoire, elle vit accourir à son aide une jeune fille en larmes qui sanglotait sur son épaule. Elle était loin. Elle ne pouvait se défendre. Ce serait infâme de profiter de son absence.

Le lendemain, un peu après onze heures, elle descendit à la promenade des Anglais. C'est le moment où de nombreux touristes prennent leur bain de soleil près de la mer en attendant le coup de canon de midi, signal du déjeuner.

Rina l'escortait. Au lieu de suivre la promenade pour en gagner l'extrémité, refuge ordinaire des hivernants attirés par les orchestres des restaurants et des cafés, elles prirent la direction opposée. A mesure qu'elles se rapprochaient du faubourg de Californie, le quai devenait plus désert et prenait l'aspect d'une plage, mais d'une plage sans sable où des barques de pêche étaient à sec sur de gros galets ronds, gris ou bleuâtres. La lumière du soleil tombait en pluie d'argent sur le bleu profond de la mer.

Mordant sa lèvre inférieure, la señora Douglas avait sa mine sombre et dure des jours d'action décisive. Car elle allait agir, aujourd'hui même... tout à l'heure.

Le long de la promenade, dans un restaurant bon marché, banquetait une noce niçoise, petites gens qui acclamaient bruyamment les nouveaux époux. Costumés en pêcheurs napolitains, des gratteurs de guitares ou de mandolines accompagnaient les chansons d'un ténor. Il avait la voix de gorge douceâtre des chanteurs populaires; voix qui ferait sourire dans un salon et fait venir les larmes aux yeux lorsqu'on l'entend le soir sur un canal de Venise ou

sous l'averse argentée du soleil parmi les rouges promontoires du golfe de Naples.

Vieni al mare
Vieni al maaare...

Ainsi gémissait le ténor invisible sur les pizzicati des cordes et la señora Douglas se sentait remuée comme si le traînant appel du chanteur fût pour elle.

La mer!... C'était la liberté, c'était l'oubli!

« Viens à la mer... » Oui, elle l'acceptait cette invitation au voyage et à l'oubli. Voyager!... Oublier!... Elle se souvint d'un vieux pédagogue de Los Angeles qui citait quelques vers d'Horace pour excuser la vie sédentaire qu'il menait dans ce petit coin du monde sans éprouver le besoin d'en sortir.

— Le poète a raison, — ajoutait-il. — A quoi bon changer de place puisque le noir souci part avec nous et ne nous quitte jamais? Le cavalier a beau fuir au galop : le chagrin était en selle avant lui.

La señora Douglas le savait bien. Elle n'ignorait pas qu'au moment où, pour nous embarquer, nous franchissons la passerelle d'un navire, un autre plus agile nous a devancés. C'est « le noir souci » d'Horace, l'éternel compagnon de route, le follet têtu qui ne s'en laisse pas conter et se plait à déjouer les ruses que nous ourdissons contre lui. Mais elle savait aussi que, bien qu'il ne nous lâche pas plus que notre ombre, l'obstiné lutin est sensible quand même à l'action du temps. Celui-ci ne nous délivre pas de sa présence, mais nous la rend moins odieuse. Or, la señora Douglas croyait au pouvoir de la mer. Les chagrins qu'elle emmènerait avec elle s'adouciraient en route comme ces vins du vieux monde qui se bonifient en traversant les océans.

Elle commençait à s'impatienter. Pourquoi Florestan ne paraissait-il pas? Peut-être l'observait-il de loin, caché derrière un massif. Aurait-il la malice de lui imposer cette attente dans l'espoir qu'elle agirait comme un émollient sur sa volonté?

Une voix résonna derrière elle.

— Señora Douglas... doña Concha...

Elle se retourna. Qu'il était grand! plus grand que l'an passé, lui semblait-il.

C'était toujours Esplandian le noble héros, Saint-Georges le blond chevalier, calme et fort, robuste dans sa sveltesse. Mais son air abattu, la mélancolie de son regard, le voile de tristesse répandu sur son visage, disaient la lassitude du paladin depuis qu'il avait combattu le dragon.

Rina connaissait les devoirs de la parfaite confidente. Elle s'éloigna discrètement.

Craignant son retour et voulant profiter du tête-à-tête, Florestan se mit à parler précipitamment. Il commença par expliquer sa présence à Nice, entremêlant les vrais et les faux prétextes. Des affaires laissées en souffrance par son père l'avaient appelé à Paris où Arbuckle, retour d'Égypte, lui avait donné l'adresse des deux dames.

Peut-être remarqua-t-il l'expression incrédule des yeux de la veuve; peut-être éprouva-t-il spontanément le désir de rentrer dans le chemin de la vérité, plus court et plus large que le sentier du mensonge.

— Pourquoi mentir? — reprit-il avec force. — Je ne suis allé à Paris que pour vous chercher. Après d'innombrables démarches, j'ai eu la chance de rencontrer cet ami qui m'a appris où vous étiez. J'avais besoin de vous voir. A Madrid, j'ai passé des jours affreusement tristes, ne pouvant m'expliquer votre disparition ni tenter de vous retrouver, car l'état de mon pauvre père m'interdisait tout départ. Je vous ai souvent écrit, bien souvent! J'adressais mes lettres à tous les endroits que vous m'aviez cités dans ces conversations qui faisaient ma joie et dont je me rappelle jusqu'aux moindres détails. Je vous ai même écrit au rancho de « Laguna Brava », cette propriété de Californie que vous aimiez tant et dont vous m'avez souvent parlé. Toutes ces lettres vous reviendront un jour. Quand je les envoyais si loin, j'étais sûr que vous étiez bien plus près de moi. Mais où? et comment le savoir?

Il se tut un instant, hanté par le souvenir de cette immobilisation forcée dans la maison paternelle, alors qu'il lançait ses appels désespérés à travers la moitié du globe.

— Lorsque mon père mourut, je souffris cruellement. Il est tout naturel qu'un fils pleure son père... mais, en même temps, je me disais : « Te voilà libre; pars, retrouve-la, et tu sauras enfin pourquoi elle s'est enfuie, pourquoi elle n'a pas craint de transformer en enfer l'époque la plus heureuse de ta vie. »

Sa voix changea : il touchait le point le plus sensible de sa douleur.

— J'étais à peine hors de danger quand vous m'avez abandonné... Dites, que vous avais-je fait?

Dans ses longues réflexions, il en était arrivé à croire qu'elle était partie parce qu'il l'avait gravement offensée. Mais en quoi? Il ne pouvait le deviner. Et ses pauvres yeux demandaient humblement pardon pour cette faute qu'il ne parvenait pas à découvrir, mais enfin qu'il avait commise puisqu'on l'en punissait. Il était tout prêt à l'expier.

Profondément touchée de cette adorable candeur, Concha eut un mouvement instinctif de protestation. Lui... le pauvre enfant, l'avoir offensée... grand Dieu! Mais elle se reprocha aussitôt son émotion. Un dangereux attendrissement commençait d'amollir sa volonté. Pas de faiblesse. Elle ne devait ni répéter ni même prolonger cet entretien : ce serait courir au-devant de la défaite. Dans la minute de silence qui suivit, elle regroupa toutes les pensées qui l'avaient assaillie et toutes les résolutions prises pendant la terrible nuit qu'elle venait de passer.

Il fallait éloigner le jeune homme, le replacer dans l'orbite normale de sa destinée en détruisant la force déviatrice qui l'en avait arraché. Ensuite elle se marierait — et l'honnête figure du bon Arbuckle traversa sa pensée. C'était le seul moyen de se mettre à l'abri des surprises que peut réserver la vie quand, ayant omis de payer à la jeunesse l'imprescriptible tribut auquel elle a droit, on se résout tardivement à l'acquitter. C'était aussi se protéger contre les entreprises des Casa Botero et autres forbans de haute pègre qui courent les grandes villes et les Palaces en quête du mariage lucratif, pour eux simple outil de travail.

Elle se marierait. Mais lui? Eh bien! n'était-il pas fiancé? L'argument n'était pas sans valeur. Il constituait en outre

un retour offensif, et la femme qui se défend attaque toujours. Elle attaqua donc, non sans glisser quelque ironie dans le ton de sa question.

— Où en est votre mariage avec la fille de ce professeur de Madrid?

Florestan perçut cette ironie. Croyant y voir un reproche, il eut un geste de joyeuse surprise. C'était donc là le mystère de cette fuite inexplicable... elle avait fui par jalousie! Avec quel feu il entreprit de se justifier. C'était si facile : il n'avait qu'à dire la vérité.

La fille de Mascaro était sa compagne d'enfance. Il y avait entre eux la tendresse de l'amitié; mais de l'amour?... cela n'y ressemblait guère. Peut-être avait-il cru l'aimer; mais c'était avant d'avoir connu certaine personne qui...

— J'ai su bien vite que je ne pouvais aimer que vous. Mon père est mort persuadé que j'allais épouser cette jeune fille. Ses parents croient également que le mariage se fera dès que j'aurai terminé ce voyage qu'ils croient motivé par les affaires de mon héritage. Il n'en sera rien, je vous le jure. L'autre! Mais l'autre n'est qu'une amie, une camarade, si vous voulez, tandis que vous ... Enfin, señora, vous savez tout. Je ne peux plus vivre sans vous... je ne suis venu que pour vous le dire... et, si vous vouliez...

Pâle, le regard dur, la veuve lui coupa brusquement la parole.

— Taisez-vous, ce que vous dites là est épouvantable. Pas un mot de plus; vous en rougiriez plus tard.

Sa voix trahissait une telle indignation que le jeune homme resta interdit comme s'il venait de proférer quelque énormité. Voyant dans ses yeux qu'il n'avait pas compris, elle continua.

— J'ai quitté Madrid parce que c'était indispensable. Une heure vint où je découvris que vous interprétiez mal le sentiment qui m'attirait vers vous et j'eus peur, oui, j'éprouvai cette terreur qu'inspire... le monstrueux. Pauvre enfant! ce n'était pas votre faute. Vous ne saviez pas. Mais moi, je savais et c'est pourquoi j'ai fui. Vous avez pris pour de l'amour comme on l'entend généralement, pour une attraction naturelle entre homme et femme, ce qui n'était que...

Elle s'arrêta, indécise, comme si elle n'osait achever.

Florestan se taisait. Ce mystère qu'elle hésitait à révéler l'intriguait mais sans l'alarmer encore. D'un geste il le balaya, comme négligeable. Puis, pareil à tous ceux qui obéissent à l'obsession d'une idée fixe, il revint à la sienne, qui lui semblait résumer tout l'intérêt de la discussion.

— Tout cela, señora, c'est le passé. N'en parlons plus. Je ne retournerai pas en Espagne. J'oublierai les promesses que j'ai pu faire dans mon inexpérience. Mais emmenez-moi. Oh! je vous en supplie, emmenez-moi... avec vous... pour toujours...

Sa voix vibrait, chaude et passionnée. Ce n'était plus le timide de Madrid, ni celui de tout à l'heure. Concha pressentit une explosion prochaine de prières amoureuses, d'imploration, de serments... La situation devenait dangereuse; la plaie brûlait. Elle avait le scalpel en main. Elle l'enfonça froidement.

— Vous souvenez-vous de votre mère?

Florestan la regarda d'un air stupide. Sa mère? Qu'avait à faire ici sa mère, pauvre figure effacée, pâle silhouette qui émergeait à peine du passé?

— Ne vous êtes-vous jamais demandé si votre naissance pouvait ne pas être telle que votre père vous l'a si brièvement racontée? Ricardo Balboa était élégant, séduisant même. Il a beaucoup voyagé en Amérique. Ne croyez-vous pas qu'il a pu y avoir plus d'un mystère amoureux dans sa vie de jeunesse?

Les yeux dilatés par la surprise, Florestan la regardait. Il n'arrivait pas à saisir ce qu'elle voulait lui faire entendre. Venant à son aide, elle ajouta :

— Voilà pourquoi je me suis éloignée lorsque j'ai reconnu votre erreur. Je suis la seule femme au monde que vous ne puissiez aimer d'amour... Supposer le contraire serait horrible...

Florestan eut un sourire amer, un sourire de doute.

— Tout de même, vous n'allez pas me faire croire que vous êtes ma mère...

Elle leva les yeux, le regarda fixement et, d'une voix lente et glacée, laissa tomber ces deux mots :

— Pourquoi pas?

Le sourire de Florestan s'éteignit subitement. Muet, impressionné par la mine grave, douloureuse mais résolue de

cette femme, il ne croyait pas encore, et pourtant... Inconsciemment, il se découvrit malgré les rayons brûlants du soleil et porta la main à son front comme pour remettre de l'ordre dans les idées qui bouillaient sous son crâne.

Les musiciens de la noce accompagnaient en chœur une sérénade napolitaine que chantait le ténor. Quittant l'asphalte du quai, les passants se groupaient devant la grille du restaurant. Ni Concha ni Florestan n'entendirent cette sérénade qui attirait les promeneurs.

— Voyons... c'est insensé! — reprit-il enfin d'une voix irritée. — Vous n'êtes pas assez vieille pour être...

— Connaissez-vous mon âge? Les femmes d'aujourd'hui n'en ont pas. Nous restons éternellement jeunes jusqu'à ce que, un beau matin en nous réveillant, nous cessions de l'être pour toujours. Je suis vieille, beaucoup plus vieille que vous ne le pensez.

— Mais, vous et mon père, vous n'étiez pas bien ensemble. Il a même reçu de vous des lettres qui l'exaspéraient.

— Conséquences du passé, mon pauvre ami. Cette mésintelligence n'est-elle pas une preuve? Soit qu'il me m'ait pas pardonné mon mariage. Soit que je lui en aie voulu de ne pas m'avoir épousée.

— J'ai à Madrid des papiers qui démentent tout cela. Mon acte de baptême mentionne le nom de ma mère. Je suis né au Mexique, tout près il est vrai de la frontière des États-Unis, mais enfin au Mexique, où vous n'êtes jamais allée, je crois.

Elle eut la force de sourire avec une expression malicieuse.

— En êtes-vous bien sûr? D'ailleurs, dans ce pays de révolutions et dans une province lointaine où les autorités changent à chaque instant, il n'est pas difficile d'inventer tous les documents dont on a besoin. Votre père était un « caballero »; il a voulu dégager mon passé de tout fâcheux soupçon.

— Jurez-le moi, — dit-il d'une voix rude.

— A quoi bon? La meilleure preuve n'est-elle pas qu'une femme de mon rang et respectée de tous se décide à faire une confession si pénible? Quel douloureux sacrifice d'avoir révélé de pareils secrets!

Florestan était anéanti. Sentant que ses doutes commençaient à fléchir, elle voulut leur porter le dernier coup.

— Une femme doit être crue qui se résout à de pareils aveux. A Madrid, je n'ai pas eu le courage de les faire et j'ai mieux aimé fuir. Mais aujourd'hui, devant la persistance de votre erreur au sujet de mes caresses maternelles lorsque vous étiez en danger de mort, j'étais bien obligée de vous apprendre ce que nous devons être l'un pour l'autre. Nous nous séparerons ensuite, gardant tous les deux un secret qui, il n'y a qu'un instant encore, n'était qu'à moi seule.

Le coup de canon de midi résonna sur la colline du vieux château de Nice. Ils ne l'entendirent pas.

— Nous nous reverrons un jour, — reprit-elle. — J'irai vous trouver en Espagne quand vous aurez des enfants. J'arriverai sans crier gare, en vieille grand'mère un peu folle qui apparaît au nid de ses petits comme ces aventureuses hirondelles qui ont froid, qui ont faim, et reprennent leur vol après s'être réchauffées et rassasiées. Allons, Florestan, du courage. Qui peut connaître l'avenir?

— L'avenir!... Ah! je n'ai guère la tête à moi pour l'envisager en ce moment. Nous en reparlerons plus tard, de l'avenir. Plus tard; avec plus de calme et de loisir.

— Oui, plus tard, plus à loisir, — approuva-t-elle d'une voix douce. — En attendant, séparons-nous, voulez-vous? Cela vaudra mieux.

Il y consentait. Mais à une condition — et ses yeux accusaient cette fois une ferme résolution — c'était de la revoir cet après-midi même.

Concha eut un geste instinctif de refus devant l'exigence du jeune homme. Ne s'était-elle pas juré que cette entrevue serait la dernière? Renouveler un si dur sacrifice! Mentir encore quand elle croyait en avoir fini avec le rôle hypocrite qu'elle jouait depuis une heure! Eh bien! oui, elle allait mentir encore, mais pour se dérober à la nouvelle épreuve.

— J'irai tantôt à Monte-Carlo comme d'habitude. Nous nous retrouverons au Casino. Là, nous pourrons parler à notre aise sans craindre que mon amie nous entende.

La certitude de la revoir dans quelques heures le tran-

quillisa. Cela lui donnait du temps pour réfléchir; il trouverait bien quelques autres arguments à produire dans la discussion. Et qui sait? Cette seconde entrevue, d'autres encore qui pourraient suivre, tout cela lui inspirait une vague confiance.

— Quittons-nous ici, dit Concha; je rentrerai seule à l'hôtel.

— Voulez-vous m'emmener en automobile à Monte-Carlo?

— Non. Il sera mieux que vous m'attendiez là-bas.

Il porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Elle la retira brusquement comme si cette bouche l'eût brûlée.

Après un dernier salut, il s'éloigna

. . . . . .

— Rina, le premier rapide pour Paris, entends-tu... et avant dix jours, New-York!

New-York... la Californie... Arbuckle, le bon gardien... une paisible fin de vie avec lui, comme jadis avec sir Douglas... tout cela tourbillonnait dans sa pensée pendant qu'elle suivait des yeux sur la large avenue la haute silhouette qui décroissait de minute en minute.

— Adieu! Adieu!

Le danger décroissait en même temps : elle avait vaincu.

Vaincu?... C'était donc un ennemi celui qui, là-bas, allait se perdre dans les groupes qu'appelait la table servie? Un ennemi!... lui qu'elle adorait!...

Et c'était elle qui l'avait blessé! Sur sa poitrine, tremblait, ses noires pennes vibrantes, la flèche qui venait de s'y enfoncer, la flèche qu'elle avait lancée... la flèche du doute. Il douterait encore : nous doutons toujours des choses les plus certaines lorsqu'elles contrarient nos désirs. Mais la semence était tombée dans le sillon. Avec l'aide du temps et de l'éloignement, la graine-mensonge finit quelquefois par germer en épi-vérité. Donc, elle était sauvée. Oh! la triste, la cruelle victoire!

Le ténor avait repris sa première romance :

Vieni al mare
Vieni al maaare...

Oui elle irait à la mer, à la liberté, à l'oubli, aux ports,

aux Océans, aux aurores nacrées, aux rouges couchers de soleil...

Florestan avait disparu.

— Je ne le verrai plus!

Cinq mots, cinq coups de stylet dans sa poitrine.

Machinalement, elle les répétait ces cinq mots qui venaient subitement de prendre pour elle une importance énorme, comme font, pour le condamné, les mots banaux de la sentence.

— Je ne le verrai plus!

Ses jambes fléchirent. Ces jambes d'amazone, dures, agiles, musclées, refusaient de la porter. Chancelante, elle atteignit un banc voisin et s'y laissa tomber. Pourrait-elle seulement se relever tout à l'heure? Mais qu'était devenu le soleil? Autour d'elle tout était couleur de cendre.

Oh! cette fade romance du chanteur de la mer... ne finirait-elle donc jamais?

Et ces passants attardés, qu'avaient-ils à la regarder curieusement?

Le mouchoir aux yeux — sentait-elle donc monter ses larmes? — elle toussait pour dissimuler les râles d'angoisse qui gonflaient son cou majestueux de brune déesse.

Pauvre reine Calafia!

Enfin, d'une voix étranglée, douloureuse, suppliante :

— Rina, ma fille... mets-toi un peu devant moi... qu'on ne me voie pas... j'ai envie de pleurer.

Et, pour la première fois de sa vie, elle pleura.

V. BLASCO-IBAÑEZ

(Traduction A. PELECIER.)

LES PARTIS

J'écris ces lignes à la veille de la rentrée des Chambres; et la vie politique brûle encore en veilleuse. Autour de moi j'entends bénir ce calme. On lui attribue, en une certaine mesure, la reprise du franc et la hausse de nos valeurs, on l'estime propice à l'action gouvernementale, et on attend le développement des réformes administratives, et de la grande restauration financière entreprises par le cabinet de M. Poincaré.

Les partis lui ont accordé une sorte de trêve. Réunis à Bordeaux dans leur congrès annuel, les Radicaux se sont trouvés profondément divisés, incertains sur la méthode et sur la doctrine. Ils se sont donné pour chef un homme d'esprit modéré, aimé jusque dans le camp de ses adversaires, et qui ne semble pas disposé à pousser le Parti vers aucune extrémité. S'accorder sur un nom, réunir les suffrages de tous les congressistes dans un même élan de sympathie, n'était-ce pas le meilleur moyen de voiler les dissentiments, les scissions, et l'absence de programme et de directives communes? Les radicaux l'ont adopté d'enthousiasme et ils sont revenus de Bordeaux tout fiers et tout heureux d'avoir manifesté la cohésion et l'unité de leur parti.

N'empêche que huit jours après cette belle manifestation, M. Léon Meyer, et quelques-uns de ses collègues se déclaraient décidés à fonder un groupe dissident, refusant toute compromission avec les hommes ayant appartenu à l'ancien Bloc National, et prêts à pactiser avec les socialistes unifiés, si vertement rabroués, au Congrès, par M. Franklin-Bouillon.

Le Parti Radical, qui fut jadis le *Parti*, avec une lettre majuscule, se sent aujourd'hui solitaire, et comme exilé dans

le pays sur lequel il a exercé un empire incontestable. Le temps n'est plus où l'on pouvait dire : « En France, il y a un très grand nombre d'électeurs radicaux, un certain nombre de députés radicaux et un très petit nombre de ministres radicaux. » La proportion est renversée. Tous les ministres, ou à peu près, sont radicaux, et quant aux électeurs ils paraissent singulièrement dispersés! Le pouvoir corrompt plus ou moins ceux qui y participent; cette longue et complète possession des affaires suffirait à elle seule pour expliquer l'usure de l'action radicale et la désaffection des masses. Mais il n'est pas besoin d'être grand clerc en la matière pour se rendre compte qu'il y a bien d'autres causes à la décadence du Radicalisme.

Il faut, pour communiquer à un parti une vie ardente, des indignations, des haines violentes mises en commun bien plus encore que des amitiés partagées. Un chef, pour maintenir ses partisans, doit leur montrer des postes à conquérir, des places à démanteler, des adversaires à déloger. C'est le malheur et la faiblesse de la politique de partis. Le radicalisme est né et a vécu de la haine de l'aristocratie et de l'anticléricalisme.

Si l'on cherche en toute bonne foi à définir le Parti, à analyser son action spécifique, trouve-t-on mieux à dire? Fonder réellement et assurer le gouvernement de tous par tous, maintenir le libre exercice du suffrage universel, placer toutes les affaires sous le contrôle des Chambres, rappeler aux dirigeants qu'ils sont les serviteurs du peuple, « n'avoir, comme on a dit, d'autre idéal que la loi conforme à l'avis du plus grand nombre? » Mais chacune de ces formules et toutes ensemble peuvent être aussi bien revendiquées par les autres partis de la République! La particulière raison d'être du radicalisme, c'est la guerre à l'Église et au Château. Voilà les forteresses qu'il fallait détruire, le *Delenda est* de tous les orateurs du parti. Ils surent habiller de belles formules ces sentiments simples; mais sous leur rhétorique voilà l'âme, la foi!

Or, dans les grandes années militantes du Parti, il y avait encore en France une aristocratie intimement mêlée à la vie publique, occupant les mairies dans les campagnes, et

des sièges au Parlement, jouissant dans les conseils de l'État d'une certaine autorité et exerçant un ascendant sur l'opinion publique. L'Église elle aussi avait une part d'influence et d'autorité dans les affaires temporelles. Mais aujourd'hui ne s'est-elle pas étroitement cantonnée dans le spirituel? Où sont ses empiétements[1]? Et quant à l'aristocratie, décimée par la guerre, ruinée par le système fiscal créé par les radicaux, abreuvée de dégoûts de toutes sortes par ses adversaires, n'a-t-elle pas complètement abandonné les affaires publiques? Le pesant rouleau de la démocratie n'a-t-il pas nivelé toutes les classes sociales, et, s'il reste des privilèges, ne jouent-ils pas au contraire au profit de la masse populaire? De sorte que les grands ressorts de la politique radicale s'exercent, pour ainsi dire, à vide!

Les radicaux ont vaincu, ils se sont partagé les dépouilles de leurs adversaires. Ils n'ont plus à combattre que des fantômes! Nous entendons bien certains d'entre eux élever la voix contre les puissances d'argent « et essayer de renouveler contre « la fortune acquise » l'assaut qu'ils ont si vigoureusement conduit contre l'aristocratie! Mais dans cette nouvelle campagne, on les sent gênés à chaque instant. Le Parti a trop été mêlé à la politique d'affaires pour se sentir libre de pousser jusqu'au bout son offensive. Cette guerre-là, c'est aux socialistes de la mener. Ils vont en principe, jusqu'à la suppression de la propriété, extrémité où les radicaux ne peuvent se hasarder. On a défini le radical « un homme qui a une secrète tendresse pour le socialisme ». Mais cette tendresse, il ne saurait s'y laisser aller, s'y abandonner complètement, sous peine de perdre sa personnalité et son étiquette politiques!

Ainsi n'ayant plus à lutter sur sa droite que pour garder une situation acquise, et ne voulant pas voir d'ennemis à gauche, le Parti Radical n'a pu retenir ses troupes. Il lui reste ses cadres, ses solides organisations électorales, et cette force éphémère d'avoir été puissant et victorieux. Mais l'élément

1. Nul n'est plus partisan que moi de la paix religieuse, déclare M. Herriot à M. Kessel, non seulement je ne reproche pas aux chrétiens d'être chrétiens, mais je leur reproche de ne l'être pas assez. Le catholicisme se rapprochant de la démocratie sera accueilli par nous comme un concours.

ardent, combatif, conquérant de son armée s'en va au socialisme, tandis que les satisfaits, les « Jacobins nantis », s'orientent doucement vers les partis de conservation sociale...

M. Herriot essaye bien du pacifisme pour entretenir et gonfler encore d'un dernier souffle la mystique radicale; mais là encore le Parti se sent gêné et entre en conflit avec lui-même, car il fut patriote et revanchard avec Clemenceau et quelques autres, à la période la plus glorieuse de son histoire!

C'est pourtant la politique de Locarno qui rassemble ces esprits inquiets et désemparés. C'est pour déclarer la guerre à la guerre que les vieux lutteurs retrouvent leur flamme d'autrefois, et que les jeunes s'élancent dans la carrière. Ceux-là rêvent d'un radicalisme international à l'heure même où le dynamisme de leur parti semble s'épuiser! Cette ambition crée une nouvelle confusion! Elle contribue à empêcher les radicaux de constituer un grand parti de gouvernement capable de poursuivre une politique nationale...

Les socialistes eux aussi ont tenu dernièrement leurs assises. Le 31 octobre et le 1er novembre le Conseil National du parti s'est réuni à Paris. Son premier soin a été de répondre aux reproches que les radicaux avaient adressés de Bordeaux aux Unifiés. On les accusait d'avoir brisé le Cartel et d'avoir fui les responsabilités du pouvoir. M. Léon Blum s'est récrié! Les socialistes n'avaient-ils pas soutenu de toutes leurs forces le premier ministère Herriot? N'étaient-ce pas les radicaux qui avaient rompu le pacte en s'écartant de la véritable et saine doctrine démocratique, qui naturellement est celle qu'affichent les socialistes! Si les amis de M. Blum s'étaient trouvés un jour dans la nécessité de dénoncer le Cartel, c'est que leurs alliés radicaux s'étaient égarés et qu'il était impossible de les suivre sur une route qui mène à la réaction! Les socialistes ont eux, une doctrine, sur laquelle ils ne varient pas; et la possession du pouvoir, elle-même, ne leur paraît ni si enviable, ni si utile qu'elle puisse leur imposer le moindre sacrifice à leurs principes!

Après ces fières déclarations on aurait pu croire que les socialistes auraient rejeté pour jamais l'alliance des radicaux, taxés d'incohérence, et accusés de trahison vis-à-vis du pro-

létariat; ce serait mal connaître l'habileté manœuvrière des disciples de Jaurès, et cet opportunisme qui leur permet de pratiquer toutes les manœuvres utiles en sauvegardant les positions de principe!...

Les élections sénatoriales sont proches. Il s'agit de décomposer la majorité contre laquelle viennent se heurter au Luxembourg les dispositions législatives les plus propres à entamer la société bourgeoise et capitaliste et à préparer l'avènement du collectivisme. A la réalisation d'un fait aussi important les socialistes doivent être prêts à collaborer activement. La coalition avec les radicaux est évidemment un pis-aller. Mais elle peut être utile, il ne faut donc pas y répugner complètement. Déjà, à la veille du 11 mai, M. Blum déclarait à M. Kessel, qu'il souscrivait au cartel des gauches, « par nécessité, — mais sans joie! » Demain, aux élections sénatoriales du 9 janvier, le Parti présentera, au premier tour des listes purement socialistes. Mais au second tour on s'arrangera soit avec les radicaux, soit avec les communistes, pour triompher des candidats modérés, libéraux ou conservateurs, et servir au mieux les intérêts du prolétariat international! « Ad majorem Dei gloriam! »

C'est le jeu éternel des révolutionnaires! Ils emploient contre la société qu'ils veulent détruire toutes les armes et toutes les troupes qu'elle leur fournit. Ils profitent de toutes ses faiblesses. Ils exploitent toutes les défaillances, toutes les divisions.

Les socialistes n'ont pas attendu le 11 mai pour employer à leurs fins et manœuvrer le parti radical! Jaurès, chez qui l'orateur se doublait d'un politicien de couloir extrêmement madré, n'a pas cessé d'exercer sur ses collègues de gauche une pression habile et forte, qui a réussi à faire entrer dans la législation d'avant guerre sous tel ou tel déguisement, les principes les plus contraires à l'esprit du Code Civil, et les plus rapprochés de la doctrine marxiste.

Un journaliste éclairé a justement fait remarquer que les parlementaires socialistes ont si bien mené leurs affaires dans la présente Chambre, qu'en juillet dernier, si le ministère d'union n'avait pu se former, M. Léon Blum s'imposait comme le successeur de l'éphémère cabinet de M. Herriot.

On se tromperait singulièrement si l'on s'obstinait à ne voir en de tels personnages que des idéologues, des rêveurs éveillés, se laissant aller au fil de leurs songes et aux entraînements d'une logique intuitive! M. Léon Blum confesse volontiers qu'il aime à chevaucher la chimère. Croyons-le. Mais ce svelte cavalier, à la tombante moustache brune, connaît d'autres exercices plus pratiques et les exécute avec dextérité. Il y a évidemment en lui un méditatif, dont le rêve démesuré disloque les données du réel, et refait le monde d'une manière arbitraire. Mais la pensée réaliste cohabite dans son cerveau avec cette imagination fluide et la canalise adroitement. Constatons que, tandis que les radicaux s'écartaient de plus en plus des conditions susceptibles de faire d'eux un grand parti de gouvernement, M. Blum rapprochait le sien de ces mêmes conditions et s'efforçait de rendre possible l'accession au pouvoir d'un ministère entièrement socialiste...

Aujourd'hui M. Blum et ses amis n'estiment pas les circonstances favorables et leur tactique consiste beaucoup plus à demeurer spectateurs sceptiques de l'expérience tentée par M. Poincaré qu'à l'interrompre! Il ne serait peut-être pas très prudent de se fier à « cette eau qui dort »; elle n'en est pas moins calme pour le moment, et les mages, qui connaissent le rythme des grandes marées politiques, ne présagent point de tempête avant le mois de janvier, quand les vagues viendront déferler et battre les murs de la vieille citadelle conservatrice du Luxembourg!

Le parti républicain démocratique et social, réuni à Strasbourg, a affirmé sa préoccupation de faire passer les questions économiques et financières avant la politique proprement dite.

Le Congrès s'est attaché à traiter les problèmes intéressant la vie nationale : natalité, artisanat, main-d'œuvre agricole, assiette des impôts, etc.

Les modérés et les libéraux ont ouvert un large crédit à M. Poincaré et ils ne semblent pas songer à lui retirer leur confiance. L'émotion causée chez certains d'entre eux par les réformes administratives s'est apaisée. Ils attendent que les projets du gouvernement se développent pour les juger. Le

point noir pour eux c'est la politique de Thoiry et l'état d'esprit de M. Briand.

L'épithète de « belliciste », lancée volontiers à la tête des députés de droite par leurs adversaires ne rime à rien de réel. Il faudrait bien chercher pour trouver en France des hommes désireux de recommencer la guerre! Tout le monde, chez nous, aime la paix, comme tout le monde aime le soleil et le beau temps. Mais pour certains esprits nous ne disposons pas plus de la paix que de la chaleur ou de la pluie! C'est un bel idéal, un grand rêve, il n'est pas défendu de le poursuivre; mais il n'est pas sage de croire qu'un songe doit éclore à force d'être songé, comme un œuf à force d'être couvé!

Les cerveaux soumis à l'expérience, humbles sous les lois de la nature, se disent que la paix on la possède quand on peut l'imposer. Ainsi l'Angleterre est assurée de la paix parce qu'elle défie sur mer toutes les convoitises. M. Lavisse raconte qu'on demandait un jour à un ministre anglais : « Dans combien de temps seriez-vous prêts, en cas de guerre maritime? » Le Britannique répondit en souriant : « L'Angleterre est toujours prête... » Est-ce là un mot qu'on pourrait placer aujourd'hui dans la bouche de M. Briand?

Ce doute fait l'inquiétude née autour de la conversation de Thoiry. Évacuer la Rhénanie pour obtenir des avantages économiques et financiers paraît bien dangereux, aux gens qui réfléchissent que notre armée est en pleine réorganisation.

Il semble difficile que ce point ait échappé à la perspicacité de M. Briand. Mais M. Briand, ne l'oublions pas, appartient à cette race bretonne pour laquelle, selon le mot de Renan[1], tout ce que les autres appellent chimère passe pour la seule réalité. Lui aussi eut, comme Renan, une jeunesse mystique et s'est toujours trouvé, sur les bords de la vie intérieure, prêt à partir pour un monde de rêve dont beaucoup ne reviennent pas. Les soins précis de la politique l'ont tenu écarté de cette atmosphère d'illusions qui lui était familière. Mais il est commun de voir le vieillard revenir à sa prime nature et l'esprit répéter le cantique de sa jeunesse. Après qu'Orphée,

1. Le trait caractéristique de la race bretonne à tous ses degrés, écrit Renan dans les *Souvenirs d'enfance*, est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent encore, toujours désintéressée.

ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les ménades, sa lyre ne savait toujours dire que « Eurydice! Eurydice! »

On se trompe aussi fort quand on ne voit dans M. Briand qu'un diplomate consommé, qu'un maître en travaux parlementaires, que lorsqu'on fait de M. Léon Blum un pur idéologue! Ces illustres personnages rappellent l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Ils en ont l'un et l'autre beaucoup plus de deux! Actuellement Locarno a réveillé dans la sensibilité de M. Briand un mysticisme où bouillonne toutes les forces affectives de sa personnalité. Auprès de ces grands élans de sensibilité qui soulèvent tout l'être, la réalité médiocre compte peu! Ballottée entre le ciel et la terre, la pensée de l'apôtre de la paix européenne, opte pour le ciel...

Qu'on s'en inquiète dans les Assemblées, voire au Conseil des ministres, c'est assez naturel. Il reste à M. Briand assez de souplesse pour glisser, s'il le faut, sans grand dommage, du haut de son empirée sur notre globe terraqué. On dit quelques-uns de ses collègues appliqués à le tirer de ces Nuées. M. de Jouvenel, qui fut à Genève son brillant collaborateur, lui montrait récemment comment l'Allemagne changeait actuellement ses méthodes « — comme on renouvelle un outillage » — pour une renaissance économique de la Mitteleuropa!

Chaque fois d'ailleurs que des ministres ont été interrogés sur les conversations de Thoiry ils ont répondu qu'aucun engagement n'avait été pris, et que notre politique restait libre. Ce n'est donc point cette question qui peut changer la majorité du Cabinet.

Un subtil psychologue a d'ailleurs fait observer que l'atonie politique des partis ne venait pas seulement de l'état que nous nous sommes efforcés d'analyser, mais de ce que la constitution du ministère d'Union Nationale avait privé la plupart des groupes de leur chef ou de leur porte-parole! On en peut conclure que les luttes parlementaires resteront sans virulence pendant longtemps encore!

Les Chambres rentrées, l'éloquence ne tarira point. On parlera pour nous qui écoutons derrière la porte, et afin de nous donner l'illusion de participer aux mystères politiques,

mais ces joutes oratoires resteront sans effet et sans importance...

Une seule chose importe, c'est que la politique monétaire ne nous apporte pas de désillusion. Si la valeur du franc continue à s'améliorer, sans causer de crises ni de bouleversements, tout sera permis à nos ministres.

M. André Tardieu proclamait ces jours-ci que « la rigoureuse politique financière de M. Poincaré a obtenu sur les divers terrains où elle s'est exercée un succès complet ». C'est un fait que, lorsque le Cabinet est arrivé au pouvoir, il n'y avait pas dans les caisses de l'État 100 millions disponibles, et c'en est un autre qu'il y a maintenant dans ces caisses plus de 3 milliards. A un excédent de remboursement de bons a succédé un excédent de placements d'environ 1 milliard et demi. Les 70 millions du fonds Morgan sont reconstitués. Le Trésor qui ne possédait aucune devise en juillet en est largement approvisionné, et il en possède suffisamment pour faire face à toutes ses échéances extérieures jusqu'au mois d'avril 1927. En trois mois le franc a gagné près de 100 points.

Ce n'est pas encore l'âge d'or, mais M. Tardieu a raison de dire que « la démocratie française sait aujourd'hui qu'il y a des moyens de lutter contre la baisse continue du franc ». Elle le sait! Nous verrons, aux élections sénatoriales, dans deux mois, si cette connaissance lui est de quelque utilité et la détermine à s'attacher avec quelque constance à la politique qui met en œuvre ces moyens!

LUCIEN CORPECHOT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les Premières civilisations. — Une Histoire du peuple d'Israël. — La Jeunesse de Philippe-Égalité.

Plus se multiplient les travaux de détail, plus sont nécessaires les travaux d'ensemble. C'est ce qui explique le grand nombre d'histoires générales que nous voyons paraître. Il faut lier la gerbe. Peut-être avait-on une tendance à la lier trop tôt au siècle dernier. « Il faut des années d'analyse pour un jour de synthèse, » disait Fustel de Coulanges. On a fait des synthèses prématurées.

Le danger est moindre aujourd'hui.

La dernière venue de ces histoires générales est celle que dirigent MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, *Peuples et Civilisations* (Alcan). Elle doit compter vingt fort volumes dont le premier vient de paraître. Il s'agit « d'embrasser l'histoire de tous les peuples d'un seul regard ». Pour cela, il faut s'affranchir des vieux cadres qui font une place privilégiée au coin du globe qui est le nôtre. Il faut saisir et faire saisir les traits communs aux diverses civilisations qui se sont déroulées parallèlement sans que jusqu'ici on ait montré suffisamment leurs rapports. Ce ne sont pas plusieurs humanités qui ont peuplé et mis en valeur la planète, comme on en a presque l'impression quand on ne voit aucun lien entre le monde connu des anciens et celui qui est entré plus tard et comme incidemment dans l'histoire universelle telle que les vieux pays civilisés la conçoivent d'instinct.

Noble ambition! Il va sans dire qu'un homme, ni deux ne sont capables d'y suffire. MM. Halphen et Sagnac ont mobilisé

toute une équipe de spécialistes. Il en a même fallu pour le premier volume un quintette sous le bâton d'un chef d'orchestre éminent, M. Gustave Fougères. Comment s'en étonner? Ce premier volume comprend trois livres dont voici les titres : « Les premiers royaumes et les premières civilisations depuis les temps préhistoriques jusqu'au deuxième millénaire. — Les migrations indo-européennes et les empires du XXe au XIIe siècle avant J.-C. — Les nouvelles forces du monde antique du XIe au VIe siècle avant J.-C. » Et chaque livre se subdivise en chapitres dont la forte trame est impressionnante. En somme, c'est l'histoire du monde jusqu'aux guerres médiques. C'est énorme; le travail de condensation est effrayant. Encore est-il à remarquer que ce premier volume ne fait aucune place aux civilisations non classiques. Rien sur la Chine ni sur l'Inde, par exemple. Nous restons dans le domaine traditionnel : de l'Adriatique à l'Indus, du Danube à la première cataracte. C'est seulement plus tard, au moment des grandes invasions, que le cercle s'élargira.

Nous sommes ici au carrefour de l'ancien continent, au carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Là se sont formées, se sont développées, se sont affrontées, « les premières civilisations dont l'histoire puisse faire état ». C'est l'Égypte, le « don du Nil », la Mésopotamie, patrie première du blé, séparées ou plutôt réunies par la Syrie, enfin le monde grec dont l'Égée est l'habitat et dont « l'avenir est sur l'eau », formule dont on a abusé mais qui est ici à sa vraie place.

Donner une idée de la valeur documentaire d'un pareil volume nécessiterait une étude technique qui serait ici hors de saison. Mais comment ne pas être passionné par les aperçus que projettent sur ce lointain passé les découvertes qui émergent chaque jour? Les légendes perdent de plus en plus leur caractère fabuleux. Il est difficile par exemple de ne pas tenir compte des tablettes hittites qui donnent aux héros quasi mythologiques de la Grèce un état civil. Le grand public commence à peine à savoir qu'on a trouvé à Boghaz-Keui, à quelque 150 kilomètres d'Angora, un millier de tablettes d'argiles dont les plus anciennes datent de 1400 et font allusion à des faits bien antérieurs. Boghaz-Keui est sur l'emplacement de la capitale des Hittites ou Étéens, Hattushah. De

ces tablettes, beaucoup sont rédigées en sémitique babylonien et écrites en caractères cunéiformes. Ce langage, au second millénaire avant J.-C., était le moyen d'expression le plus répandu; on l'a retrouvé dans les tablettes égyptiennes d'El-Amarna. C'était la langue diplomatique, la langue des archives qui n'était connue que des spécialistes, qui n'était faite que pour eux. Aussi, d'autres tablettes sont dans une langue différente qui est la langue hittite. Malheureusement, le déchiffrement de ces dernières est plus difficile et plus contesté.

Ce qui est déchiffré jusqu'à présent est d'un intérêt étrange. Il est question des Akhaïva qui, sous les règnes des rois Moursil II (1337-1312) et Toudhalias III (1263-1225), occupent la région à cheval sur la Lycie et la Pamphylie, débouché de l'Anatolie entre Rhodes et Chypre. Dire que ces Akhaïva sont les Achéens n'est pas une hardiesse. Sous Toudhalias le roi achéen Attarisias, avec une flotte de cent navires, attaque la côte carienne et n'est arrêté que par le veto du roi hittite. Cet Attarisias est un roi important, car le protocole hittite le traite en égal, comme les souverains d'Egypte, de Babylone et d'Assyrie. Il est à remarquer que ces tablettes hittites sont antérieures aux textes égyptiens qui, parmi les « peuples de la mer », signalent les Akaïouasha qui sont bien les Achéens. Mais il y a plus. Attarisias a été identifié à Atreus, le fameux chef de la famille des Atrides. La date d'Attarisias, contemporain de Toudhalias, se trouve circonscrite entre 1263 et 1225. Or la chronologie courante des Grecs faisait monter Atrée sur le trône d'Argos en 1233. Les Grecs n'étaient pas d'accord sur la date du règne d'Agamemnon son fils. Une tradition le plaçait entre 1200 et 1184, ce qui correspond bien au document hittite, et le siège de Troie lui-même se trouve ainsi placé entre 1193 et 1184, ce qui était déjà la date donnée par Eratosthène et Denys d'Italicarnasse. Troie elle-même est appelée Trouia sur les tablettes de Boghaz-Keui.

Cette précision surprend. On est un peu étonné de voir les Hittites authentiquer ainsi les données fabuleuses des Grecs. Mais les archivistes hittites avaient moins d'imagination que les aèdes de l'Ionie, et ce n'est vraiment pas aux historiens à le leur reprocher.

***

Parmi ces peuples de l'Orient, il en est un dont l'histoire est pour nous à la fois fondamentale et délicate. C'est le peuple d'Israël. Le volume de la collection Halphen-Sagnac lui assigne sa place et son rôle, mais il est plus facile de s'en faire une idée dans la monographie que vient de lui consacrer M. Edouard Montet, professeur de langues orientales à l'Université de Genève : *Histoire du peuple d'Israël* (Payot).

Le pays d'origine des Israélites est l'Arabie, mère du monde sémite. Renan l'avait soupçonné, on n'en doute plus guère aujourd'hui, bien qu'on ne puisse le prouver. La partie habitable de l'Arabie, l'Yémen, Arabie Heureuse des Anciens, ne pouvait suffire longtemps à une race prolifique. De là, des émigrations qui expliquent la présence d'une première vague de Sémites en Mésopotamie avant l'an 3000. La seconde, un millénaire plus tard, est celle à laquelle se rattache le règne de Hammourabi; celle des Hébreux et des Araméens serait la troisième. C'est ici qu'intervient le témoignage de la Bible qui fait partir d'Our, en Chaldée, le patriarche Abraham. Our, c'est l'Ourou des inscriptions cunéiformes, aujourd'hui El Moukaïr-Ourou. Our, situé sur la rive droite de l'Euphrate, entre Babylone et le golfe Persique, à proximité des régions limitrophes de l'Arabie, n'est pas un lieu d'origine, mais une étape, l'étape la plus anciennement connue par les traditions nationales. Le père d'Abraham lui-même avait déjà émigré à Khârân au nord de la Mésopotamie. Abraham et les siens viennent dans la terre de Canaan, également par étapes. La tradition orientale fait d'Abraham le fondateur de Damas. Dimschak, qui lui donne son nom est, comme Eliézer, un de ses serviteurs de confiance. Les Benê-Israël s'appellent désormais les Hébreux, du mot « Eber » qui veut dire « passage », changement de rive, et qui est donné comme nom par la Genèse à l'ancêtre de la race.

C'est alors que les Hébreux atteignent pour la première fois la Palestine, sans s'y sentir encore chez eux, car ils font une apparition en Égypte. Finalement, Abraham et Lot se fixent des deux côtés de la mer Morte qui les sépare. Les des-

cendants de Lot dégénèrent au contact des populations déjà installées dans le pays : ils seront les Ammonites et les Moabites, sémites mais non israélites. Ceux d'Abraham restent groupés autour d'Hébron, sépulture de la famille, mais Abraham est en outre l'ancêtre des Ismaélites par l'égyptienne Hâgar, et des Madianites par sa dernière femme, Kétourah. De nouvelles branches dissidentes se formeront sans cesse, par exemple les Edomites ou Iduméens, descendants d'Edom ou Esaü qui avait épousé des femmes cananéennes, et les Amalécites qui se rattachent également à Esaü par son fils. Par contre, le rameau pur s'alimente et se fortifie par ses relations avec ses compatriotes restés en arrière. C'est à Khârân que Jacob prend femmes et quand il en revient avec Léa, Rachel et les enfants qu'il a eus d'elles et de leurs deux servantes, sa caravane a les proportions d'une expédition.

On pourrait croire les Hébreux installés désormais en Palestine. Il n'en est rien. Ils passent en Egypte, dans le pays de Gôchen, partie orientale du Delta du Nil, à l'époque et à la suite de l'invasion des Hyksos. Ils y séjournent près de cinq siècles, mais sans perdre contact avec ceux qui étaient demeurés en Palestine. Les patriarches qui meurent en Egypte sont ensevelis à Hébron. A la chute des Hyksos, leur situation change. Un pharaon « qui n'avait point connu Joseph » persécute ces étrangers antipathiques. Ce pharaon, d'après M. Montet, qui suit ici la tradition de Manéthon, c'est le fameux Ramsès II, le Sésostris des Grecs, et c'est sous son fils Menephtah que s'est produit l'Exode. A ceux qui voudraient trop affirmer, rappelons modestement que la chronologie de ces temps reculés est encore discutable. La base en est le calcul fait par les astronomes modernes d'après les observations célestes consignées par les astronomes babyloniens. On a fixé ainsi le règne d'Hammourabi de 2123 à 2081, mais d'autres calculs, tout aussi plausibles, donnent pour ce même règne 1947-1905, ce qui fait une différence d'un siècle trois quarts.

Cet Exode, M. Montet l'a minutieusement étudié. Le passage de la mer Rouge n'est pas en soi inimaginable. La mer Rouge à cette époque s'étendait beaucoup plus au nord. Elle recouvrait d'une mince couche d'eau toute la région qui va

jusqu'aux lacs Amers et au lac Timsah. Avec la marée d'équinoxe (le passage eut lieu vers l'équinoxe de printemps), et les grands vents qui ne sont pas rares dans ces parages à cette saison, la mer pouvait se retirer assez loin et assez longtemps pour permettre aux Hébreux de la franchir. Le passage, au dire de ceux qui ont spécialement étudié le terrain, a dû se faire entre les lacs Amers et le lac Timsah. Il ne serait pas moins intéressant de suivre les Hébreux dans le désert du Sinaï, mais le lecteur a peut-être comme eux hâte d'aborder la Terre Promise. Il a fallu deux siècles à Israël pour la conquérir, et cette conquête n'a jamais été positivement achevée. Les tribus n'ont point de chefs communs ni de plan d'ensemble. Les « Juges » n'ont qu'une autorité locale et temporaire. « En ce temps-là, dit le livre des Juges, il n'y avait point de roi en Israël, chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Des places fortes restent aux mains des Cananéens même dans les territoires réputés occupés. Jusqu'à David la conquête est une toile de Pénélope. M. Montet va jusqu'à faire de Samson un mythe solaire à la façon d'Hercule. Il semble au contraire que ce héros rustique, aux idées simples et aux muscles doubles, proie désignée des demi-mondaines de la ville, a dû exister plutôt dix fois qu'une. Pratiquons en histoire le « doute méthodique » de Descartes, non le doute systématique de ceux qui démontrent que Napoléon n'a pas existé.

***

Il est agréable de signaler un volume qui tient plus qu'il ne promet. M. Amédée Britsch s'est consacré depuis un quart de siècle à l'étude de Philippe-Egalité. Mais il a singulièrement étendu son sujet. Le volume qu'il publie aujourd'hui, *la Jeunesse de Philippe-Égalité* (Payot), s'arrête au moment où le jeune duc de Chartres, né en 1747, devient duc d'Orléans (1785) par la mort de son père, le mari morganatique de madame de Montesson, appelé communément Louis-Philippe le Gros. Le charme de ce volume est très particulier et du meilleur aloi. Le héros n'a rien d'héroïque ni même d'extraordinaire. C'est un prince qui est représentatif d'une époque et d'une société précisément parce qu'il ne leur est pas supérieur. Sa jeunesse

n'est pas marquée du sceau du régicide, ni du sceau de quoi que ce soit. Il ne marque ni bien ni mal. Sans la Révolution, il aurait laissé le souvenir effacé d'un grand seigneur aimable, bon cavalier et danseur remarquable, que sa qualité de prince du sang condamne à l'oisiveté mère de tous les vices, et qui s'y résigne comme à une tradition au-dessus de tout débat.

A fouiller son sujet, M. Britsch l'a excellemment étoffé. Le volume d'aujourd'hui est le premier d'une histoire de « La maison d'Orléans à la fin de l'ancien régime ». C'est une façon, qui en vaut une autre, d'assister « au couchant de la monarchie ». Le Palais-Royal, pour qui sait voir et entendre, est un balcon bien placé. Mais surtout qu'on ne se figure pas une histoire romancée. Ce qui est précieux chez M. Britsch, c'est qu'il a la variété, le pittoresque, le piquant, sans jamais rien sacrifier de la vérité documentaire. Il abonde en inédit, et cet inédit est toujours de première main. Il apporte du neuf, non de l'hypothèse. On a l'air d'imaginer quand on sait tant de choses, mais M. Britsch n'a jamais la tentation d'imaginer. Il donne ses témoignages, sans ostentation, mais toujours à point. C'est un historien avec qui on se sent en confiance, ce qui est bien agréable.

L'enfance du jeune prince ne fut pas de tout repos. Ses parents avaient commencé par un mariage d'amour. Ils avaient trente-cinq ans à eux deux le jour de leur hymen, et leur lune de miel, extrêmement voyante, avait duré quatre ou cinq ans. La jeune duchesse, Louise-Henriette de Bourbon-Conti, rejoignait son mari jusque dans les tranchées, tout comme dans l'opérette. On leur reprochait de rendre le « mariage indécent ». Cette flamme brûlait encore de tout son éclat à la naissance du futur Philippe-Égalité (13 avril 1747), dénommé à ce moment duc de Montpensier. Dix-huit mois plus tard, d'Argenson note de la brouille dans le ménage. On fait pour la première fois « lit à part ». Et bientôt c'est, des deux côtés, une affectation de dévergondage qui a rejailli après coup jusque sur le passé irréprochable. La princesse affiche de telles façons qu'on lui prête des amants rétrospectifs, si bien que la légimité de l'enfant est contestée. Elle brave à plaisir l'opinion. On cite d'elle des boutades qui

scandalisent une époque où l'on ne se scandalise pas facilement. A ceux qui lui demandent quel est le père de son enfant, elle aurait répondu : « Quand on tombe sur un fagot d'épines, sait-on laquelle vous a piquée? » Le malheur est que le vieux duc d'Orléans, Louis le Pieux, qu'on appelait aussi Louis le Genovéfain parce qu'il s'était retiré à l'abbaye de Sainte-Geneviève, n'avait jamais voulu croire à la paternité de son fils. Il s'abstint de faire part de la naissance de son petit-fils, suivant l'usage, aux cours étrangères. Ce fils du Régent avait, à vrai dire, l'esprit un peu dérangé, il alliait la métempsychose au catholicisme et n'acceptait pas de croire à la mort de ses amis. Néanmoins, son incrédulité déclarée apportait à la calomnie un singulier appui.

Le jeune prince est élevé comme tous les princes du sang, avec un luxe de précepteurs qui dissimule à peine le vide de l'enseignement. Un prince, à cette époque, en sait toujours assez quand il connaît les usages, le cérémonial, l'histoire des maisons, plus l'équitation et la danse. L'enfant a de la mémoire et de la facilité, ce qui achève de lui ôter le goût de l'effort, principal profit d'une éducation utile. Il commence tout, mais n'apprend rien : « Il comprenait et se contentait vite. » Sa curiosité est vagabonde, comme plus tard son amour des voyages. Il court à franc étrier, sans se donner le temps de rien voir. Il aurait raffolé de l'automobile. Physiquement, il n'est ni bouffi, ni lourd comme son père ou son grand-père; il est délicat et frêle. Son père prit à son égard une initiative remarquable : il le fit vacciner, ce qui était alors une singulière hardiesse. C'est le célèbre Tronchin qui pratique l'opération en 1756. Louis le Génovéfain était mort, de sorte que Louis-Philippe le Gros était devenu duc d'Orléans et le duc de Montpensier duc de Chartres, suivant le rite de la famille. Sa mère mourut, très courageusement d'ailleurs, d'une phtisie accélérée par son genre de vie en 1759. Le prince, à l'âge de douze ans, est présenté à la cour : le roi pousse même la condescendance jusqu'à s'asseoir pour que l'enfant puisse lui donner sa chemise selon l'étiquette, et il est son parrain pour le baptême solennel que les princes du sang ne recevaient qu'à ce moment. A treize ans, après la première communion et la confirmation, il commence à jouer un personnage et son père s'efface pour

lui en ménager l'occasion. Au surplus, le gros duc, empêtré d'abord par sa liaison avec l'actrice Marquise, puis par son mariage avec madame de Montesson, vit de plus en plus à l'écart, pour épargner à sa femme les petites humiliations de l'étiquette.

Quant au duc de Chartres, sa jeunesse, — à partir de dix-neuf ans, où il est décidément livré à lui-même, — n'est ni plus ni moins débauchée que celle des jeunes seigneurs de son temps. Il court les filles comme par devoir professionnel. A vingt-deux ans, son père le marie à mademoiselle de Penthièvre, petite-fille d'un des légitimés de Louis XIV, le comte de Toulouse. C'était une des grosses fortunes du royaume, et mieux administrée que celle des d'Orléans qui est à la fois énorme et embarrassée. La jeune duchesse est fort éprise de son mari, au point de dire à sa place l'office du Saint-Esprit que les chevaliers de l'Ordre s'engageaient à lire chaque jour et qui demandait deux heures. Il a pour elle tous les égards, il adore leurs enfants, mais elle n'arrive pas à le fixer. Il ne fait aucun mystère de ses infidélités, il parade même pour le libertin, tel le jour où il revient à grand fracas de sa « folie » de Mousseaux comme en partie fine, alors que c'est sa femme qui est dans la voiture.

Il met pourtant plus de circonspection quand il s'agit de conquêtes mondaines plus flatteuses sinon beaucoup plus durables, comme, au dire de Talleyrand, sa gracieuse belle-sœur, la célèbre princesse de Lamballe, et surtout madame de Genlis. Le cabinet noir, grande distraction de Louis XV, nous a conservé, pour ce dernier cas, copie des lettres échangées entre les deux complices qui ne laissent aucun doute sur la nature de leurs relations. Elles durèrent quelque six mois, — mais à la liaison succéda l'influence, à laquelle tenait beaucoup plus madame de Genlis, née dominatrice, directrice d'études pour les enfants et de conscience pour les parents. Elle était l'aînée du duc d'un an et elle en avait vingt-six quand, déjà amie de la duchesse, elle devint la maîtresse du duc. Elle l'appelle « mon enfant », lui donne de bons conseils, lui fait de la morale.

Elle avait de quoi plaire : elle est jolie, elle a du trait et les arts d'agrément n'ont pour elle aucun secret. Elle chante et

danse à ravir, joue de la harpe « divinement », écrit madame du Deffand, égaye les cacochymes les plus moroses, et en même temps dévore les bibliothèques dans une rage d'apprendre, qui n'aura d'égale que sa rage d'enseigner. Elle renonce à la danse à partir de vingt-cinq ans, à la vie sentimentale après son aventure avec le duc de Chartres. Elle a la vocation d'une Egérie plus que d'une Ninon. Elle a commencé par parfaire l'éducation de la duchesse, un peu négligée au couvent, elle continue par celle de deux jumelles issues du ménage princier qu'on lui confie à l'âge de moins de deux ans. Son « théâtre d'éducation à l'usage des jeunes personnes » a un succès prodigieux. Aussi, trois ans plus tard (1782), le duc de Chartres fait une véritable révolution. Il nomme madame de Genlis « gouverneur » de ses fils. Elle est au comble de ses vœux, malgré les commentaires défavorables de la malignité publique. Elle prend son rôle au sérieux, tient un « journal de l'Éducation des Princes » dont il reste trois années au Musée Condé, est intraitable sur l'emploi du temps. L'éducation des princes n'est une sinécure ni pour elle ni pour eux, ni pour les auxiliaires qu'elle s'adjoint. Elle fait une scène pour une heure perdue.

Au fond, elle a des idées, et elle obtient des résultats. Louis-Philippe est certainement le mieux élevé, le plus instruit, le mieux préparé au pouvoir des princes de sa génération. Madame de Genlis a instauré la méthode directe pour les langues vivantes : c'est même dans ce but qu'elle a fait venir d'Angleterre la ravissante Paméla, à laquelle elle témoigne tant d'affection que les jaloux la lui attribuent pour fille naturelle, — à tort, démontre M. Britsch. Ses élèves l'aiment bien, malgré sa sévérité. Louis-Philippe, qu'elle mettait encore au pain sec à près de quinze ans, en a toujours parlé avec admiration. D'un enfant faible, paresseux, poltron, qui avait peur des souris, elle fit, disait-il lui-même à Victor Hugo, un jeune homme qui n'avait pas peur de grand'chose et apte à profiter des leçons de l'expérience.

Le futur Philippe-Égalité avait-il déjà des ambitions et des arrière-pensées politiques? On en a vu un indice dans le fait qu'il a accepté en 1771 la grande maîtrise de la franc-maçonnerie. Mais il est fort douteux que cette société eût alors des desseins révolutionnaires. Elle avait

surtout besoin d'un patron décoratif, et le duc ne fut pas autre chose. Il ne prit même possession de ses fonctions qu'au bout de deux ans et n'y vit jamais autre chose qu'une occasion de fêtes littéraires, gastronomiques ou galantes, surtout lorsque la création des « loges d'adoption », c'est-à-dire des loges féminines, eut donné au Grand-Orient une tournure mondaine et frivole qui rassurait les pouvoirs publics. « Ils s'amusent et sont charitables », disait-on des francs-maçons. D'ailleurs le rite écossais enlève au Grand-Orient ses éléments les plus aristocratiques. La princesse de Lamballe en est la grande-maîtresse et le grand-maître d'en face y vient plus volontiers « papillonner » que chez les siens. En réalité, il n'y a ni faction, ni conjuration d'Orléans. Cette grande famille, la première du sang, est condamnée par son rang à l'oisiveté politique, ce qui lui donne naturellement un air de bouderie, mais c'est tout. On ne l'occupe pas à des choses utiles : c'est pourquoi le duc de Chartres est sans cesse en agitation stérile. S'il introduit en France les courses de chevaux, s'il transforme en jardin anglais, d'ailleurs librement interprété, son jardin de Monceau, c'est un peu faute de mieux. Quant au rôle que l'argent des d'Orléans aurait joué dans la propagation de l'esprit de mécontentement, on ne le voit pas à cette époque, et M. Britsh ne croit pas qu'on le verra plus tard. Du reste, leur caisse n'a rien d'inépuisable. Ils sont même dans la gêne. Si Philippe-Égalité transforme en établissement de rapport les jardins de son Palais-Royal, c'est par spéculation, et s'il vend Saint-Cloud à la reine Marie-Antoinette, c'est par besoin de quatre millions.

Il aimerait mieux une charge ou un commandement. Il est ravi d'obtenir de Louis XVI le grade de chef d'escadre pour lequel il se croit des dispositions. La bataille indécise d'Ouessant contre les Anglais, au commencement de la guerre d'Indépendance des États-Unis, célébrée d'abord comme une victoire, en avait fait un héros; par un revirement non moins exagéré, on le traita de lâche et d'incapable quand l'événement fut ramené à ses justes proportions. Il n'était ni l'un ni l'autre, mais, avec son inconstance ordinaire, il était déjà dégoûté de la marine. On créa pour lui

la dignité de colonel général des hussards qui ne désarme pas la malveillance. Elle ne le lâchera plus. On l'accuse encore de poltronnerie après une ascension périlleuse dans un ballon soi-disant dirigeable, alors qu'il avait au contraire montré du sang-froid et de la décision, et qu'il était le seul prince à s'être risqué dans une telle nouveauté.

C'est à ce moment qu'il devient duc d'Orléans. Rien, on le voit, ne donnait à prévoir le rôle tragique qui l'a fait passer à la postérité. Sans doute, depuis l'affaire d'Ouessant, il se tient à l'écart de la cour, s'estime en disgrâce, surtout lorsque madame de Polignac supplante madame de Lamballe dans la faveur de Marie-Antoinette. Il se plaît au milieu du peuple de Paris qui, à force de le voir, alors que les autres princes lui sont étrangers, ne laisse pas d'être flatté. Découvrir là un calcul, une attitude de conspirateur, n'est-ce pas se laisser influencer par ce qu'on connaît de la suite des événements? Prenons l'habitude de juger les personnages historiques non sur les libelles, mais sur les témoignages, et faisons-nous une loi, quand il s'agit de retracer leur vie, suivant un mot heureux de M. Britsch, de « la descendre, non de la remonter ».

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE PARIS

PERSONNAGES AYANT RENCONTRÉ BEAUCOUP D'AUTEURS. — Six heures et demie du soir. La pluie tombe sur Montmartre. Tout à l'entour de la place Blanche, des terrasses de cafés remplies. Grand mouvement, qui suit ou précède la cessation du commerce dans Paris. Bouches du métro assaillies, par des gens qui regagnent le logis, la chambre louée, l'hôtel, la gargote accoutumée... *Le Moulin-Rouge. Bal.* En lettres de lumière multicolore. Un franc d'entrée. Une sorte de sous-sol, où l'on danse, de cinq à sept. *Jazz* bruyant. Public d'employés, de femmes de boutique et de femmes tout court, du quartier. Charleston.

Un soir de cette semaine, j'ai vu des *Actualités rétrospectives* d'avant-guerre, au paisible et charmant cinéma des *Ursulines.* Une fête, entre autres, donnée à Honolulu, en l'honneur de je ne sais plus quels visiteurs; on y voyait les femmes et les hommes de l'île, vêtus de percale, à la Gauguin, de colliers de fleurs et de coquillages, danser en se trémoussant, jambes écartées, avec des mouvements du bassin d'avant en arrière, genoux et coudes pliés. Ils mimaient exactement les déhanchements de ces filles de Paris, que nous avons devant les yeux, de ces employées, de ces *calicots,* de ces petits bureaucrates, qui s'en iront dîner, tout à l'heure, après avoir remis leur pardessus et leur chapeau.

Le nombre de danseurs nègres frappe d'abord, dans ce vaste sous-sol. On en voit deux, puis trois, puis sept, puis on renonce à les compter. Ils dansent avec nos Parisiennes, à cette heure, où l'on n'aperçoit pas un étranger. Ces cavaliers noirs ressemblent étrangement, malgré le veston, aux indigènes d'Honolulu. Ils ont de grands pieds épais dans des

souliers poussiéreux et ridés. Point de hanches, ni de galbe aux reins; leur colonne vertébrale semble se séparer en deux parties pour former les fémurs. Le front est bas, la bouche immense, avec des lèvres débordantes et gercées... Les petites femmes semblent heureuses de se trémousser en leur compagnie. J'en vois une, vêtue de noir, à face large et blême, solide, qui écarte les jambes par petits mouvements scandés, agite la croupe, marche de côté comme un crabe, en rejoignant brusquement les pieds par à-coups. Elle s'appuie des deux mains, devant elle, aux mains croisées du noir. Ils ne sont point collés l'un à l'autre. Ils ont l'air de deux mannequins frénétiques, la face pâle devant la face obscure. Plaisir physique, animal. D'autres couples les environnent qui tremblent ainsi dans leur peau, avec la frénésie de la jeunesse et l'appétit du peuple.

Peut-être, les naturels d'Honolulu, eux, se sont-ils mis à valser, maintenant, au cœur du Pacifique?

L'orchestre est trépidant, précipité, haletant; l'un de ses musiciens scande le rythme de quelques cris...

...Dehors, c'est la pluie fine, — de Paris. Les vitrines demeurent éclairées, les magasins ouverts. Il semble que la vie ne fasse que commencer dans les rues qui dévalent vers Notre-Dame-de-Lorette et la Trinité. Ce ne sont qu'étalages, bas de soie et petits souliers, lingerie fine et robes pailletées. Chez la modiste, deux femmes, déjà vêtues de leur transparente robe du soir et les bras nus, essaient des chapeaux devant les miroirs, avec les gestes éternels de la jeunesse et de la grâce. Étrange visage de marchande, aperçue dans une boutique auprès de ces Thaïs : petite, maigre, blafarde, décharnée, ridée, vieille entre les vieilles, sous des cheveux teints couleur de carotte, rares et tout ébouriffés... On croirait une allégorie de Dürer, la mort entre deux femmes, sous les aspects brutaux et hideux d'un Rouault.

Tout ce qui peut tenter est offert là, sous de dures clartés. Ce qui est indispensable et d'un luxe douteux, superficiel, les faux bijoux et les meubles mêmes, chamarrés de bronze sur des bois vernis...

Nous pénétrons dans un bar qui passait pour « anglais », lorsqu'on l'inaugura. Vaste comptoir d'acajou, glaces immenses,

si hautes, qu'aucun bras ne s'avise d'aller en essuyer la buée, la crasse des fumées de tabac et l'enduit gras des poussières de la rue.

Des femmes sur les tabourets du bar; des femmes autour des petites tables. C'est l'heure où elles se sentent encore entre soi, où elles commencent à se préparer pour la nuit, à puiser dans le cristal teinté de chrome par le vermouth, opalisé par les succédanés du « pernod », rougi par le porto, l'excitation au plaisir, obligatoire...

Quelques fourrures jouent la zibeline. Mais il y a des manteaux de cuir. Préférons les femmes vêtues de cuir, ce soir. A cause de celle qui est juchée sur son tabouret, comme une reine blanche dans un pays équatorial... Elle a l'air d'être tombée d'un avion. Le crâne s'emboîte dans une casquette de jockey, en cuir, la visière immense; sur la nuque, sortent les cheveux coupés courts, en une sorte de frange d'un blond doré. Dans l'ombre de la visière, des yeux bleus de Habsbourg dégénéré. Un visage où le maquillage ne trompe point sur la bonne santé. Masque qui s'empâte vers le col. Toutes les femmes, ici, ont plus de trente-cinq ans et, chez toutes, le menton s'épaissit, se double d'une chair qui déforme la ligne. Visages matériels... Revenons à la reine blanche sous sa visière. Elle porte un manteau de cuir, pareil à celui de la casquette, épais, qui tient de la cuirasse et du suroît. Elle fume sans arrêt, une cigarette après une autre, plantée dans la mâchoire proéminente, où luit dans le rire une dent d'or. La lèvre, teinte au carmin liquide, éclate, dans cette chair blanche des femmes rassemblées là, qui ne voient jamais le soleil qu'à travers le tulle des rideaux ou les vitres embuées des établissements où l'on mange et boit. Elle a l'air d'un Romney retouché par un humoriste. Devant elle, de l'autre côté du comptoir, dans un coin, un peu du chien malade dans l'attitude : la Patronne. Elles sont front à front ou quasi, séparées par un siphon de verre bleu. Elles ne semblent point se voir. La patronne pense à un mal intérieur qui la ronge et compte d'un œil assoupi, mais impitoyable, les verres des consommateurs. La femme vêtue de cuir souffle la fumée de son interminable cigarette; elle écoute avec un sourire voluptueux et une lueur dans ses yeux clairs, les propos espacés d'un

homme fatigué quoique jeune, assis à côté d'elle et qui boit sans plaisir, mais par habitude, dans un grand verre, un alcool mélangé... La patronne hoche la tête; elle a les cheveux d'une vieille femme contrainte à demeurer longtemps au lit, les lèvres rapprochées et minces d'une mâchoire qui se démeuble. Le menton se perd dans la mollesse des chairs que contient mal une sorte de veste de drap noir bordé d'une ganse et sur le col de laquelle se détache le lobe des oreilles piqué de boucles d'oreilles de pensionnaire. Auprès d'elle, le patron est rasé. Il surveille sa mise noire. On dirait qu'il y a eu un mort dans la famille, car sa régate même sort d'un « rayon de deuil »... Il a l'air un peu américain, un peu acteur, un peu brave homme, il fait « théâtre Antoine », du temps du fondateur.

Les verres sont remplis d'une fausse absinthe, devant deux femmes qui se parlent dans les yeux, sans s'écouter. Le fromage de chester arrive, porté sur un plat blanc par la femme du lavabo; son tricot de laine est rayé de courbes qui simulent la peau du serpent d'eau.

Les solitaires juchées sur les tabourets se regardent dans la glace à travers les bouteilles d'alcools colorés; elles arrangent, avec d'assez jolies cassures de bras, le peu de cheveux courts qui passent du petit chapeau. L'une des deux femmes qui se parlaient dans les yeux sort de son sac une lettre. Elle l'a posée sur l'épaule de son amie. Elle n'a pas à remuer la tête, pour lire et suivre en même temps sur les traits de celle qui l'écoute l'impression produite par les mots. Le fin visage fatigué dilate pendant la lecture ses petites narines en forme d'oreilles d'ours... La patronne entend tout avec les yeux. Un triste sourire traverse parfois son visage mou et ravagé. Elle voudrait s'intéresser, encore, — mais elle ne peut plus!

Un nouveau personnage en jupon sort du lavabo, la jupe noire est très courte, tablier à carreaux orange et noir, grand à peine comme un mouchoir. Elle serre un petit chien papillon entre ses bras.

Deux hommes entrent. Un vieux à barbe blanche qui a l'air d'un notaire de campagne venu finir ses jours à Paris; son compagnon est plus jeune, mais moins vert et déjà ventripotent. Il doit être courtier. J'entends :

— ... Je lui donne tous les trèfles.

Puis, l'éloge de M. Poincaré. Des pronostics sur la baisse de la livre.

Les trois petites bonnes habillées de noir et portant un tablier à bavette se sont rapprochées de la porte... Le vieux monsieur leur tient des propos inconvenants, auxquels la plus rapprochée répond :

— Bien sûr! — sans sourire.

Trois femmes, à la table suivante. L'une a gardé, malgré la température, un de ces manteaux genre zibeline, dont on semble si fier ici, qui sont comme un capital porté sur le dos; elle a de beaux yeux noirs, humides et souriants. Une croix de brillants pend à son col, après une petite chaîne. Des bagues scintillent à ses mains. Elle doit dire souvent : La vie est belle! Elle appelle familièrement le vieux monsieur : *Gégène...*

Un habitué entre, précédé d'un chien policier, auquel les femmes se mettent à parler, aussitôt, toutes à la fois, comme s'il devait entendre... Alors, la femme qui a interpellé Gégène, s'écrie : « Il ne comprend pas, voyons... Dites-lui : Au lavabo! Il saura peut-être... »

Des hommes qui ont aussi des manteaux de cuir paraissent, à leur tour... C'est leur heure... Les conversations deviennent particulières; mais on n'entend parler que français... On se serre à s'écraser, autour du comptoir... La porte s'entr'ouvre, une grande femme blonde paraît... Derrière elle, on entrevoit l'auto luxueuse arrêtée au bord du trottoir. La nouvelle venue est seule. Elle porte au col de véritables perles et une lourde agrafe de diamants devinée sur la robe par l'entre-bâillement du manteau qui moule ses formes sveltes, dans un drap épais, à rayures anglaises discrètes, un manteau qui vient de la rue Cambon. Sous un chapeau de la rue de la Paix... Elle promène un long regard circulaire. On perçoit une forme de silence prêt à s'établir... L'une des petites servantes à tablier blanc ferme la porte, une autre avance un tabouret. Dans l'angle du comptoir où elle est installée, l'œil morne de la patronne s'éclaire. La belle chasseresse de Jean-Goujon, qui ne dit bonjour à personne, va lui serrer la main... Elle vient ici, à l'improviste, furtivement, de l'Étoile, respirer son passé... Et, comme

la femme qui est auprès d'elle la regarde avec une sorte de respectueuse considération :

— Une cigarette! — lui dit-elle sur un ton bref.

Et, les coudes au comptoir, comme un marin qui touche terre vient s'enivrer, elle vide un grand trait du porto qui emplit son verre.

***

Lions. — Le lion qui vient flairer la *Bohémienne endormie*, d'Henri Rousseau, de la Collection John Quinn, est frère de celui qui est « assis » devant la *Dame à la Licorne* sur les tapisseries du Musée de Cluny.

La toile du « douanier », qu'on adjuge à l'hôtel Drouot, pendant ma visite à l'hôtel de Cluny, et dont les enchères atteindront plus de cinq cent mille francs, va faire dire et écrire bien des sottises. Que de gens emploieront les mêmes plats arguments, dans la louange comme dans la critique!

Trop de peintres habiles, auxquels le métier acquis tenait lieu de talent, ont existé à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. Les Flameng, les Henner, les Roybet et leurs émules vivants, dont il est inutile de citer les noms, écœurèrent, à force d'adresse, de mauvaise technicité. Les artistes se sont rejetés, instinctivement, vers l'archaïsme, vers ce qui est créé dans un réel effort, avec peine et amour, lentement, sans cette triste science, faite de trucs enseignés sous l'appellation d'art et qui a tant sévi depuis le XVIIIe siècle, depuis les Boucher, depuis les maîtres anglais, les Reynolds, les Thomas Lawrence, — si élégants, mais si superficiels, précisément, qui n'ont jamais traduit du caractère d'un individu que ce que le premier observateur venu pourrait en saisir, après un élégant dîner, dans un salon.

Henri Rousseau, ce devait être l'homme du Moyen Age, qui ne cherche à flatter ni surprendre personne, qui travaille avec ferveur, pour soi, non pour des marchands, non pour vendre. Le bonhomme ne subit point d'influence. Il n'a pas eu de maître et jamais ne le visitèrent les mécènes. Ses harmonies, il les crée d'instinct. Celle de la robe, multicolore et rayée, de la *Bohémienne* est exquise. Il habite la banlieue.

Pourtant comme il suggère l'impression de l'Afrique, de l'Orient et du désert, dans la nuit silencieuse; comme il sait, en plaçant sous la lune, près de cette femme qui sommeille, une mandoline et un alcarazas, — la cruche de terre dans laquelle l'eau demeure glacée, — suggérer aux sens des accords et une fraîcheur, atteindre, — après les yeux, — l'ouïe et le goût. Que ceux « qui n'aiment pas » ou qui « ne comprennent pas » n'aillent pas chercher plus loin les raisons d'un succès, qui se manifeste brutalement, avec des enchères qu'on affirme factices, tapageusement, — à cause de la réclame que mènent les intéressés et derrière laquelle marchent des journalistes vivant de l'actualité et qui l'enflent, pour manger mieux.

La sculpture grecque des premières époques nous émeut plus que celle d'après Praxitèle. Qui ne préfère, avec le temps, aux Beauvais ou Gobelins des cartons de Boucher, — à ces théâtrales apothéoses, où le moindre accessoire est si fidèlement rendu, — la tapisserie de la *Dame à la Licorne?* Le lion de cette « dame » archaïque est frère de celui qui renifle la *Bohémienne endormie,* devant laquelle se pressaient, hier, marchands, esthètes, agioteurs, trafiquants de toutes sortes, collectionneurs à l'affût *de ce qui monte.* Le jour mauvais, d'en haut, et l'après-pluie d'automne ternissaient ces larves grouillant dans les funèbres salles des ventes, indignes de Paris et de notre temps, à travers lesquelles s'écoulent — en torrent — passé, beauté, amour, tout ce qui fit la joie de vivre, enchanta les heures et permit de repousser l'angoisse du lendemain...

Autour de la tente bleue d'où sort la gracieuse dame, veillent la licorne et le lion. Et, dans les prairies roses des « fonds », de petits lapins blancs jouent, mêlés à des oiseaux et d'autres bêtes familières. Ce lion de la *Dame à la Licorne,* ce lion blanc qu'on admire, que l'on vient admirer de partout, depuis que les tapisseries du château de Boussac sont l'orgueil du musée de Cluny, — ce lion, quelle différence offre-t-il avec l'autre? Aucune. La fraternité est surprenante, aussi imprévue que certaine.

Parce qu'ils étaient ingénus, parce qu'ils étaient chimériques, humbles, ignorants des vaines gloires, fervents et

appliqués, visionnaires, qu'ils ne songeaient pas aux dires des critiques et de la mondanité, les hommes qui ont créé ces lions se rejoignent, de 1480 à 1880, en toute simplicité, — comme deux bourgeois qui, d'une porte à l'autre, en pantoufles, viendraient par un soir de juin, deviser de n'importe quoi, dans l'air fade et complice, sous le grand ciel indifférent.

***

Place des Vosges. — La place des Vosges, l'une des plus vastes de Paris, inconnue des Parisiens. La seule demeurée à peu près intacte, après la place Vendôme. Similitude avec la grand'place d'Arras, les grands places de tant de villes... Pas très loin de l'immense Bastille, dont les tours devaient allonger, à l'aurore, leur ombre encore nocturne jusqu'ici, par-dessus les maisons.

Voilà deux fois que j'y retourne, de suite.

La cohue des contemporaines de Ninon et de la Scudéry, à amples jupes, et des hommes vêtus de cuir et de drap, une plume au feutre, continue de tourner sous les arcades basses. A présent, c'est le silence, mais comme pour permettre d'entendre mieux ce grand brouhaha de 1630, qui dure depuis trois siècles.

Un mort est là, devant tant d'oubliés, d'inconnus, de grandes ombres, bulles retournées à l'éther, un mort est là : Victor Hugo, pareil au sphinx accroupi au seuil des déserts.

Je pense que la *Maison de Victor Hugo*, fut inaugurée voilà près de vingt ans. Je dus venir, une fois. Et puis, ... la vie est là, — pas simple du tout et si peu tranquille!

Mais un livre de M. Raymond Escholier : *Victor Hugo Artiste*, m'a ramené. Ce beau volume documenté du Conservateur de la Maison de Victor Hugo, reproduit les lavis, les dessins, qui ne sont pas la partie la moins considérable de l'œuvre d'Hugo, — et, peut-être, celle qui se démodera le moins.

Nous sommes conviés à bien des expositions, au cours d'une saison. Que de gens se dérangent pour aller regarder des ouvrages inconsistants, prétentieux, bâclés, commerciaux, qui suivent une mode, finissent par se ressembler tous et ne

s'acharnent plus aujourd'hui qu'à saisir et symboliser toutes laideurs, sans discernement, sans goût ni amour. Il faut beaucoup aimer, brûler de beaucoup d'ardeur pour ce qui occupe et qu'on ne crée qu'en y laissant de soi, — même et surtout, lorsqu'on veut extraire, de ce qui est horrible et de ce qui est ennemi, leur substance secrète et divine.

Hugo dessinait sur quelque feuille, à la fin du repas, mêlant, aux traits à la mine de plomb, des fonds de tasse de café et obtenant des gris avec les cendres d'une cigarette. Voilà une légende.

Peut-être a-t-il réalisé, parfois, pour surprendre un convive, quelques-uns de ces tours de force auxquels se complaisent les virtuoses et, loin de prouver l'inexpérience de l'amateur, accusent la sûreté de sa main et ses études. Mais le spectateur se laisse prendre aux mystifications. Plus le jeu est improvisé, plus il l'enchante. Victor Hugo, homme de théâtre, savait comment frapper l'esprit. Il craignait de nuire à sa situation de poète en avouant les heures de travail accordées à la peinture, au lavis, à ces ouvrages de la main, avec lesquels son imagination forait des sources nouvelles. Il préférait passer pour improvisateur et peindre, d'une main négligente, des passe-temps, auxquels il n'accordait point d'intérêt.

Cette attitude était une coquetterie du génie. Mais nous ne devons plus considérer ces sépias, ces sombres aquarelles qui roulent des ténèbres autour d'une flaque de ciel bleu, comme des amusements d'après déjeuner. Certaines exigeaient plusieurs semaines de labeur. Avant de les réaliser, Victor Hugo avait sollicité les conseils de contemporains célèbres et pris, comme un véritable élève, de longues leçons.

La pièce de la place des Vosges, où sont réunies la plupart de ces œuvres, l'emporte sur bien des salles de musée. Les toiles d'hommes qui passent pour avoir été de grands peintres, et qui n'ont été que cela, sont rarement plus émouvantes. L'imagination correspond rarement avec la perfection du métier. Il faut remonter à Delacroix, Goya, Rubens, Michel-Ange pour rencontrer ces animateurs de ténèbres, ces forgerons d'une humanité hors des lois humaines, pétrie par les mains d'un dieu et sans cesse tenue par lui au-dessus de l'abîme. Hugo cherche ses effets dans les oppositions de la

lumière et de l'ombre. Il s'y délecte. Son adresse est fameuse. Il s'efforce, croirait-on, à quelque inattention ou inexpérience, comme les comédiens balbutient une phrase, pour donner plus de relief à un mot. Il excelle à fomenter le mystère, à suggérer l'impression de la catastrophe imminente... On croirait qu'il souhaite se faire peur, tout d'abord, à lui-même et créer, en son cerveau, l'atmosphère favorable aux géants qui le hantent. Le *Burg dans l'Orage*, le *Château Fort*, la *Tour des Rats*, autant de décors pour les *Burgraves*, *Hernani*, de ciels pour *l'Homme qui rit*, des ciels qui ne s'arrêtent pas au bord des yeux, mais vont se graver dans l'esprit.

La rareté chez Hugo, c'est que le visionnaire, l'homme qui taille dans le granit du verbe, ait su traduire, en dehors des mots, des impressions picturales qui demeurent littéraires. Nous conservons de ces lavis un sentiment comparable à celui que crée la lecture d'une description réussie de l'ouragan, de l'immensité de la mer, des éléments unis pour détruire l'effort de l'homme, et supérieur au souvenir laissé par les peintres du simoun et de la tempête... Ces lavis d'un homme de lettres semblent exécutés avec la collaboration d'un artisan d'autrefois. La perspective y est traitée selon des règles imprescriptibles, — aujourd'hui bien méconnues des peintres. Hugo possède des notions de géométrie et d'architecture, méprisées par nos contemporains. Grâce à elles, son imagination se donne libre cours. Dans la *Tour des Rats*, le *Château Fort*, la *Vue de Vianden*, et, d'ailleurs, l'ensemble de ces œuvres, l'on trouve toujours — sous le nuage et dans le tumulte des éléments déchaînés — des édifices tourmentés, nobles, défensifs, sur lesquels le temps a promené sa râpe et frappé de son maillet impitoyable; ils pourraient être exécutés par un Viollet-le-Duc impressionniste. Qu'on n'aille pas enterrer ces productions sous l'appellation, facile, de « romantisme » exaspéré. Il en est d'étrangement actuelles, à l'origine du cubisme et des surréalistes. Qu'on les change de cadre et les expose au *Salon d'Automne* : elles feraient s'arrêter les fauves!

On peut opposer bien des restrictions, mais il faut reconnaître l'authenticité du génie à certaines presciences, certaines visions, en avant du temps, comme, par exemple, les quelques

lignes tracées sur ce feuillet, qu'une vitre protège, sur le bureau de Victor Hugo, dans sa chambre mortuaire, pieusement reconstituée :

« Je représente un parti qui n'existe pas encore : le parti révolution-civilisation. Ce parti fera le xxe siècle.

» Il en sortira d'abord les États-Unis d'Europe, puis les États-Unis du monde... »

***

Personnages a la merci d'un auteur. — Six heures et demie du soir. Le vent souffle sur Montparnasse. Boutique de marchand de vins qui s'est agrandie, en profondeur et largeur, coupée de piliers rectangulaires qui soutiennent l'immeuble, à l'angle de la rue Delambre et du boulevard Montparnasse : *le Dôme*. Réputation universelle, de Tokio à Munich, des confins des États-Unis aux fjords norvégiens, chez tout ce qui est aujourd'hui sculpteur, peintre, homme de lettres avancé, décorateur, « ensemblier », ou simplement, purement (si l'on peut dire), dilettante...

Un café. A l'ancienne manière de la table de marbre et de la banquette de moleskine. Le café de Verlaine, où Degas a peint *l'Absinthe*, Toulouse-Lautrec, *Jane Avril*; le café de Mendès, d'Ernest La Jeunesse, de P.-J. Toulet et de Courteline — et d'autres. Le café. Heures perdues... Repos, après le labeur, dans une atmosphère qui fermente, corrosive, embrumée, où les confidences sont simultanées, la déchéance publique, la gloire éphémère, l'excitation ou l'abattement portés à l'extrême : *le Dôme*. Trois cents personnes, à l'heure de l'apéritif. Combien de Français?... Ne hasardons point la soustraction!

Tous les peuples du monde, dans un ralliement sans restriction à tout ce qui s'est affranchi des lois anciennes, des règles éternelles, des traditions de race, de pays, de milieu. Tous les noms qui ont la faveur d'être glorieux, ici, ont des consonances devenues familières, mais qui égrèneraient aux oreilles d'un visiteur non prévenu des chapelets de sonorités bien opposées. Pour les noms de Lhôte, de Laurencin, de Dufresne ou de Dunoyer de Segonzac, de Laboureur, que de

Pougni, de Kisling, de Foujita, de Gloutchenko, de Picasso, d'Halicka, de mille autres. L'internationalisme intellectuel... qu'il ne faut point trop déplorer chez nous, car l'étranger réserve dans ses galeries, ses expositions, ses revues d'art, une part immense aux artistes français.

Le café a ses passants. Mais il a ses habitués, auxquels devient nécessaire, la journée morte, le pullulement de leurs semblables. L'excitation que causent le prévu et l'imprévu des entrées, leur alternance régulière ou inopinée et ce qu'amènent d'inconnu certains visiteurs avec soi, leur est indispensable, à heure fixe.

I. — Sa pipe de bruyère aux lèvres, un homme silencieux est coiffé d'un turban blanc. L'extrémité de l'étoffe pliée pend sur son épaule. De la table devant laquelle il est assis, il promène autour de soi un regard lumineux, curieux, mais d'ailleurs assez vague. Cet hindou est Suisse, me dit-on. Il vient là chaque jour. Il fume. Il observe les consommateurs, qui ne font plus attention à lui. Son pâle visage de nos climats, sa barbiche châtain, trahissent le pastiche. Il a l'air d'une moitié de déguisé, dans un coin de salle de bal public du mardi gras. Il porte un chapelet au poignet, comme un ornement, sans l'égrener. Un homme à veste de toile vient lui offrir des cacahuètes et des nougats, sur un plateau. Le faux hindou muet promène sur les friandises un regard de ouistiti, auquel on offrirait des boulets de canon.

II. — Seule à une table, Marie de Médicis de bar méditerranéen, une fille blême et brune, drapée dans une pèlerine grise, au col de peluche de coton, démesuré, tendu, fleuri d'une rose de coquillage à flanc du menton. On ne voit que la paleur du fard et le cirage qui enduit les cils. Elle s'est accoudée dans sa mante; elle est à l'affût, au creux du col immense et lourd, comme un soldat dans une guérite... Elle paie et s'en va, brusquement, appelée au dehors par un coup de gong, qu'elle seule aurait entendu.

III. — Sur une banquette, une petite femme maigre, jeune, mais flétrie. Elle porte un chandail blanc. Ses cheveux teints au henné sont coupés courts. Sur la poitrine, trois rangs de fausses perles et, au milieu des joues, deux disques cramoisis, inégalement posés...

IV. — Autre banquette, un peu à l'écart. Des gants bruns d'homme, pas de chapeau, les cheveux longs encore, mais tirés en arrière par un petit chignon qui détache l'ovale du visage aux pommettes saillantes. Sa robe unie, ouverte et sans manche, noire, marque plus vivement sa pâleur. Elle n'a point tout à fait rejeté un manteau couleur cacao.

V. — Sa voisine : même manteau cacao, mais rayé de noir. A distance, un lainage qui évoque le poil d'un chat exotique; cheveux courts, ébouriffés, d'étoile de cinéma d'avant guerre. Bavardages feutrés, qui ne s'entendent point, tandis que les yeux errent.

Il y a des femmes ayant vécu dans l'intimité de certains peintres ou dans leur admiration et qui finissent par ressembler à leurs toiles. On se trouve, devant celles-ci, entre un Kisling et un Luc-Albert Moreau.

VI. — Trio d'Allemands, à l'extrémité du nez extrêmement fine, en désaccord avec l'importance du masque, et qui se dégrade vers la garance. Ils portent des lunettes d'écaille à jambages d'or, déliés comme des pattes d'insecte. Leurs manteaux sont de grosse étoffe mouchetée. Au milieu de ces trois hommes, une femme, qui a le visage d'un Modigliani, l'arête du nez inclinée vers la gauche, les yeux asymétriques, noirs, avec le brillant d'un bouton de bottine. Un homme vient leur parler, sans les connaître... Accueil incertain de compatriotes qui se présentent eux-mêmes, cheveux drus, mais grisonnants, trop épais, bouche dont les extrémités remontent, en forme de croissant, dans des joues lustrées; petits yeux vifs; personnage pour un film berlinois : *la Rue sans joie*... Un autre le remplace, devant la femme qui a le masque affiné et hystérique d'un Modigliani. Celui-ci a la chevelure gonflée, filasse, d'un jeune homme de Giotto, avec encore la pâleur des ghettos de Pologne sur une face audacieuse et humble.

VII. — La laveuse de vaisselle pousse la demi-porte vitrée de l'office. Elle est cylindrique, molle, dans un caraco noir à rayures blanches, jupe-tablier de toile bleu..., cheveux noirs ébouriffés par l'haleine des chaudières d'eau grasse, mamelles énormes, à la Gromaire.

VIII. — De grands garçons aux pommettes creuses, à manteaux immenses qui leur font de larges épaules. Le manteau

enlevé, ils paraissent soudain décortiqués et deviennent d'une maigreur étique. J'imagine des préraphaélites anglais retrouvés dans des stations tchèques. Ces consommateurs, vêtus comme des voyageurs, sont le plus grand nombre. Ils portent le costume qu'ils possédaient en descendant du train, six mois, un an plus tôt, et donnent à ce café des aspects de salle d'attente pour des trains à destinations nordiques.

IX. — Entrent deux femmes à lunettes. Même visage, même corps, dans des proportions changées. La mère a l'air de préparer, en se dilatant, un moule que sa fille remplira bientôt. Pendeloques berbères à des oreilles massives. Chapeaux de feutre, qui semblent avoir été retaillés et que des traversées sur des mers houleuses ont ternis. Robes de lainage, verte pour la fille; lie de vin pour la mère. Seule différence, — imprévue, — la mère a les cheveux coupés courts, deux *guiches* toutes raides et grisonnantes sur les joues; la fille les a longs, noués, nattés, lourds... Des cachez-nez qui furent blancs les engoncent et elles se font servir du café au lait et des tartines.

X. — Une consommatrice dont la blouse de flanelle imite la peau de panthère; le tigrage en est cerné de brun, mais bleu au centre. Elle observe comme des proies cette mère et cette fille d'Amsterdam ou de Stockholm. Elle a gardé autour du cou une écharpe aux rayures algériennes et semble un contrebandier d'opérette, — prêt à toutes les contrebandes.

Des départs et des arrivées.

XI. — Une jeune femme parle haut, avec un accent espagnol si marqué qu'on le prendrait pour une imitation de brûleuse de planches de beuglant. Elle donne l'impression d'avoir été récemment baignée, elle a l'éclat du teint et, dans les traits, une régularité apaisante. Elle ressemble à la *Carmencita*, de Sargent, au Luxembourg. Elle porte un tricot beige souple, sur une robe de satin brun, et un rang de grosses perles. Son petit crâne est enfoncé profondément dans le feutre. Elle demande un vermouth mêlé d'autres alcools.

XII. — Un sourd à cheveux blancs, rasé, allemand, vient lui chuchoter quelques mots, en plaçant la main pour la réponse, contre le cornet de l'oreille... Puis il se dirige, voûté, vers le fond de la pièce, où j'aperçois, assises sur la moleskine, deux filles vêtues de cretonne, malgré le froid, bras nus,

dont les emmanchures et l'échancrure du col sont bordées de marabout vert paon. Elles ont les cheveux de la *Salomé*, d'Henri Regnault, car les habituées du *Dôme* ne ressemblent pas seulement aux personnages des peintres contemporains...

. . . . . .

...Dans le quartier, à l'entour : expositions dans des *galeries* où le public est un peu celui du *Dôme* et de la *Rotonde*, mélangé de visiteurs venus *d'en bas* ou de l'autre rive de la Seine. On discute, devant des toiles de Léger, sur lesquelles se superposent des schémas de bielles, de pistons et d'engrenages, noirs et rouges. Des aquarelles de Raoul Dufy alternent, noyées dans la facilité, l'adresse, la grâce, le cabotinage, les gaucheries volontaires, les nonchalances appuyées, l'esprit et la force. Puis, des fleurs de Laglenne; des nus céramiques de Foujita... Et des bateaux, thonniers, bisquines, corvettes, trois-mâts, vapeurs, exécutés d'une âme juvénile et d'une main appliquée, avec la patiente adresse d'un Japonais et les connaissances d'un homme de mer, par Pajot, ancien marin, qui vit aux Sables-d'Olonne et dont la première exposition eut lieu rue Bonaparte, il n'y a pas deux ans, avec un tout petit catalogue, pour lequel Jean Cocteau avait écrit une préface, évocatrice et légère...

Le goût des cartes de géographie, des mappemondes et des bateaux s'est répandu avec l'exotisme et le cosmopolitisme. A New-York, comme à Paris, comme à Londres et à Berlin, le navire est l'emblème symbolique du temps... Les charmantes aquarelles, ces sortes d'enluminures marines de l'ancien quartier-maître Pajot, ont tout de suite connu la vogue.

...On revient de Montparnasse, ce soir, avec de chimériques désirs de voyager, dans lesquels se surimpressionnent, comme sur des épreuves de cinéma, les bateaux de Pajot, les rivages de Dufy et les nombreux personnages vivants, aux manteaux rayés, mouchetés, amples et fanés, des habitués du *Dôme*; qui continuent — en quête d'auteurs, — le roman, le drame de leur vie secrète...

***

Au Louvre. — Nous allons faire un tour dans ce salon quasi obscur, dans lequel nous connûmes, rassemblés, les portraits

de peintres par eux-mêmes... On y accroche, sur des panneaux volants de velours rouge, les nouvelles acquisitions et, surtout, les dons; — car, les *acquisitions*!...

Quelques toiles hollandaises modernes, dont la place serait ailleurs; puis, un *Mirabeau*, pastel, par Boze, *legs de M. Marcel* ancien conservateur du musée; un Mirabeau flatté, sur le visage de qui les traces de petite vérole deviennent comme de légères hachures du trait... Et un Joshua Reynolds, *legs de madame Louis Stern*...

...Madame Louis Stern, ses amis l'appelaient de son prénom, *Ernesta*. Depuis bien des années, elle avançait en s'appuyant sur une canne, avec ces apparences de majesté que donnent parfois l'embonpoint, les cheveux blancs — et la fortune. Elle avait le nez busqué, le visage autoritaire et bon, de vastes joues et des pieds qui paraissaient incapables de la soutenir... Elle était enthousiaste. Elle écrivait beaucoup, un peu vite et ne sachant point contraindre son imagination à de prudentes réserves. Elle parlait des sphinx, des mages et des dieux, comme une protégée des religieuses parle de celles qui l'ont élevée. Elle possédait, faubourg Saint-Honoré, un jardin — de style Louis XVI, — en façade sur un hall de l'époque, ou quasiment, de la Renaissance, dans lequel le quattrocentisme siégeait, sous les apparences de quelques magnifiques objets. Elle aimait la bonne chère et disputait des « recettes » à ses amies. Elle aimait recevoir à déjeuner. Elle avait beaucoup fréquenté l'Opéra et reçu des hommes de lettres et des artistes à n'en plus finir. Elle tenait à se compter des leurs. Elle faisait le bien et ne médisait point. On l'encourageait à écrire des scenarios d'opéra et des films, et elle eût reçu Caruso ou Valentino, mieux que des princes.

Elle passait des mois au bord de la Méditerranée, dont chaque flot lui apportait les échos de l'Italie, où elle était née et de cet Orient, où elle eût rêvé de vivre, sur des trônes d'or, au milieu de palais de féerie. Elle avait accumulé dans ses jardins, toutes sortes de colonnes et d'escaliers, de pierres anciennes, qui l'aidaient à poursuivre ses rêves de poésie et de théâtre. Elle avait pour voisine l'impératrice Eugénie et pour horizon Monte-Carlo.

Dans un de ses salons de Paris, voisin du hall Renaissance,

un petit salon à la manière du XVIIIe siècle, se trouvaient quelques toiles de l'École anglaise, dont ce portrait de dame, par Reynolds, qu'elle a légué au Louvre... Il est tout baigné de clair-obscur fluide et peint d'une main trop habile. Il est charmant, avec ses yeux noirs piqués d'un point lumineux... *Don de madame Louis Stern...*

Autre surprise, dans la salle 1830 : un nouveau Manet. Car on a décrété qu'Ingres et Delacroix faisaient avec Manet les pointes d'un triangle indissociable. Ce Manet, c'est le *portrait d'Émile Zola*; il fait pendant à celui de M. Bertin, fondateur des *Débats*, comme *l'Odalisque couchée*, fait pendant à *l'Olympia*... Émile Zola : *don de madame Émile Zola...* Que d'évocations encore!... La maison pseudo gothique de la rue de Bruxelles, les soirées de Médan, *l'Affaire* et, pour finir, l'axphyxie, scène d'un roman de la série des Rougon-Maquart... Le côté « nature morte » du Manet, est d'une qualité exceptionnelle. Il y a là, sur une table, des brochures roses et verdâtres, une photographie, une estampe japonaise, un attirail d'écrivain, traités à larges plats de pinceaux, dans une pâte qui reste claire, lumineuse.

Au centre de la salle, une toile qui eut bien des imitateurs : le portrait de sa mère, par Whistler. Le cadre est surmonté d'une inscription, encore inconnue au Louvre, quatre siècles après Christophe Colomb : *École américaine...* Ce profil de vieille dame vêtue de noir, sur ce mur gris, devant cette porte masquée par une étoffe japonaise noire, est l'une des toiles qui faisait le plus d'honneur au musée du Luxembourg. La voici placée, provisoirement — *École américaine* — au centre de la salle d'Ingres, d'Eugène Delacroix et d'Édouard Manet... Whistler eut son atelier, à Londres, dans Chelsea, puis à Paris, rue du Bac, non loin de la maison où mourut Chateaubriand... Peut-on dire que sa peinture soit un spécimen d'*École américaine*, plus que celle de Sargent, par exemple, qui avait fait toutes ses études à notre École des Beaux Arts?...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Évolution de la Chanson française savante et populaire,
par **Mathias Tresch.**

(Première partie : Des Origines a la Révolution française.)
La Renaissance du Livre.

Miguel de Unamuno déplore quelque part la place que tiennent dans les livres d'histoire les rois, les généraux, les grands massacreurs officiels, les guerres, les traités. Au fait il est préférable, pour se faire une idée exacte d'une époque, de connaître la vie privée des bourgeois, du peuple, de savoir comment on aimait, on vivait, l'aspect que présentaient les villes, les rues, les campagnes. Un roman, même mauvais, peut parfois, en apprendre davantage sur une génération que trois kilos d'actes officiels, car il donne, lui, des aperçus sur la réalité quotidienne : les rendez-vous avec Annette, la fête du village et, le cas échéant, le prix du veau. A défaut de romans, car le développement du roman est un phénomène récent, la chanson nous permet de surprendre l'âme d'un peuple. Tous les rêves, les plaisirs, les désirs des humbles et des riches y ont trouvé leur expression. Aussi l'ouvrage richement documenté que M. Mathias Tresch vient d'écrire sur la chanson française évoque-t-il mille curieux aspects de la vie de notre pays... Aujourd'hui hélae ! la chanson se meurt. Dans les campagnes mêmes on n'entend plus guère de refrains. Peut-être l'imprimerie, le journal, les feuilletons, le cinéma sont-ils responsables. Ils ouvrent des fenêtres sur le monde, satisfont l'imagination qui ne poursuit plus, comme elle faisait, ses rêves dans la chanson. On dirait que celle-ci appartient déjà tout entière au passé.

M. Mathias Tresch étudie d'abord les chansons du début du moyen âge. Celles qui nous sont parvenues ne rentrent pas tout à fait dans le cadre des créations populaires. Œuvres des troubadours et des trouvères, elles nous mettent plutôt en contact avec la société aristocratique. Les refrains qui couraient les campagnes, nul sans doute ne prit alors souci de les consigner. Les « chansons de toile », les romances, les rotruenges évoquent ce qu'on appellerait aujourd'hui « la vie de château ». Assises à leur fenêtre Belle Doëtte, Belle Erembor, Belle Yolane, Belle Isabelle, tandis que leurs aimés combattent, se morfondent tristement, attendant avec résignation

le temps où les adultères deviendront plus commodes. Les difficultés dont la vie des amants est semée, la vivacité des sentiments religieux orientent les amoureux vers un platonisme raffiné. La Sainte Vierge et la femme aimée sont célébrées à peu près dans les mêmes termes. On trouve dans les œuvres des troubadours du Verlaine avant la lettre. Au XIIIe siècle, comme le remarque justement M. Mathias Tresch, maints poèmes d'amour fourmillent de symboles, énigmes et rébus dignes de la carte du Tendre. Cette préciosité n'est pas toujours déplaisante d'ailleurs, ainsi qu'on en jugera par ce madrigal chanté de Hugues de Saint-Cyr (début du XIIIe siècle).

Trois ennemis et deux cruels seigneurs
Sont acharnés nuit et jour à m'occire :
Les ennemis sont mes yeux et mon cœur
Par qui j'aspire à celle qui me fuit.
L'un des seigneurs est amour qui, sous lui,
Tient mon fin cœur et ma fine pensée;
L'autre êtes vous, dame, que seule aime;
A qui je n'ose ouvrir mon cœur ni dire
Que me tuez d'envie et de désir.

Aux XIVe et XVe siècles la casuistique amoureuse la plus raffinée est encore pratiquée par les poètes de cour, les Jean Froissart, les Eustache Deschamps, les Charles d'Orléans. Quant au peuple, sur les goûts duquel nous sommes mieux renseignés qu'aux siècles précédents, il répète des chansons héroïques, inspirées de près ou de loin par les *chansons de gestes*. La splendeur des coups d'épée commence pourtant à le frapper moins que les horreurs de la guerre, et, s'il chante « Bois ton sang Beaumanoir, ta soif se passera », ce qui est encore dans la manière épique, il préfère l'émouvante *chanson du Roi Renaud*, où la douleur de la veuve détourne l'attention de l'héroïsme de l'époux. On connait le thème de cette complainte célèbre, dont soixante versions nous sont parvenues. Le roi Renaud rentre dans son château, mortellement blessé. Il ne veut pas qu'on avertisse sa femme qui vient d'accoucher. Pourtant, quand Renaud est mort il faut bien conduire sa femme au service funèbre et lui révéler la vérité. C'est la mère du roi défunt qui prend la parole :

« Ma fill', ne l'vous puis plus celer,
Renaud est mort et enterré ».

— « Puisque le roi Renaud est mort
Voici les clés de mon trésor.
Prenez mes bagues et joyaux
Nourrissez bien le fils Renaud ».

« Terre ouvre-toi, terre fens-toi
Que j'aille avec Renaud mon roi! »
Terre s'ouvrit, Terre fendit
Et si fut la belle engloutie

La légende de Saint-Nicolas ressuscitant les enfants coupés en morceaux et conservés dans un saloir connut, à l'époque, la même vogue que le *Roi Renaud.*

Quant aux chansons d'amour populaires du XIVe et XVe siècle elles nous frappent, en grande majorité par leur caractère sentimental. L'influence des troubadours et de leurs conceptions mystiques se fait sentir, avec quelque cent ans de retard, dans le peuple. Les chansons grivoises sont relativement rares.

C'est au XVe siècle que la chanson satirique et bachique fait son apparition avec Olivier Basselin, originaire de Vire et créateur des Vau de Vire ou Vaudevilles, ces petites chansons qui passeront plus tard sur la scène et donneront leur nom à un genre théâtral.

Tous les poètes de la Pléiade figurent dans les chapitres que M. Tresch a consacrés à la chanson au XVIe siècle. On sait en effet que les poèmes de Ronsard, Baïf, Belleau devaient être chantés, comme l'avaient été sans doute aussi, au siècle précédent, ceux de Villon. Mais nous nous tiendrons ici aux chansons purement populaires.

Les gauloiseries commencent d'y tenir une grande place ou tout au moins y sont impliquées par des sous-entendus plus ou moins transparents. Les aventures de la fille du bûcheron courent alors sur toutes les lèvres. C'est une douce jeune fille que ses parents ont laissée seule pour se rendre à la ville. Fausse naïve qui attend la venue de l'ami, elle a pris soin de ne barricader sa porte que d'une paille d'orge. L'ami ne se fait pas attendre.

Mon ami y est venu qui a rompu la porte
Il me prit et m'embrassa et me jeta sur un coffre...
Toujours je fagotte, gottegot, et toujours je fagotte
Lors je me prens à crier comme une souris morte
Ma mère vint arriver qui s'écrie de la sorte...
Toujours je fagotte, gottegot, et toujours je fagotte
» Que fais-tu là, méchant garçon voilà ma fille morte? »
— « Non suis, ma mère, non suis, car je remue encore ».
Toujours je fagotte, gottegot, et toujours je fagotte.

La *belle boulangère* qui fait son mari « tout plein de cornes » distraira les Français deux siècles durant. La version du XVIIIe siècle qui nous est parvenue (*La boulangère a des écus*) met surtout en valeur l'âpreté de la boulangère. Cent ans plus tôt, on se préoccupait davantage de ses dérèglements.

La célèbre chanson du *Petit Navire*

Il était un petit navire
Dessus la mer — ma lon lon la!

qui date également du XVIe siècle appartient au cycle fort abondant des chansons de matelots. Nombreuses aussi sont les chansons de

combattants. L'une d'entre elles célèbre l'héroïsme du maréchal Jacques de la Palice qui fut tué à Pavie après s'être couvert de gloire à Rubos et à Marignan.

Hélas La Palice est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas s'il n'était pas mort
Il ferait encore envie.

ce que des chanteurs facétieux ont transformé, quelques années plus tard en

Il *serait* encore en vie

ouvrant la voie à Bernard de la Monnoye qui, au début du XVIIIe siècle écrivit :

Messieurs vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?
Il pourra vous réjouir
Pourvu qu'il vous divertisse, etc...

Au XVIIe siècle, tandis que la bonne société se complaît à entendre des « airs de cour », corrects et froids, toute la vie de l'époque passe dans les airs populaires. La satire politique connaît son apogée avec les Mazarinades. Les revendications sociales commencent à se manifester. La chanson du pauvre laboureur ne donne pas sur la vie des champs des aperçus idylliques. Il n'est pas jusqu'à la paysanne qui ne souhaite d'interrompre ses pénibles travaux.

1. J' voudrais êt' mariée
J'irais p' êt' plus aux champs...
V'là la belle mariée
A va toujours aux champs!
Adieu nos amourettes
Adieu donc pour longtemps.

2. J' voudrais être enceinte
J'irais p' êt' plus aux champs.
V'là la belle enceinte,
A va toujours aux champs!
Adieu nos amourettes
Adieu donc pour longtemps.

3. J'voudrais être accouchée
J'irais p'têt' plus aux champs...
V'là la belle accouchée
A va toujours aux champs...
Adieu nos amourettes
Adieu donc pour longtemps.

4. J'voudrais être morte
J'irais p'têt' plus aux champs...
V'là la belle morte,
Alle ira plus aux champs...
Adieu nos amourettes
Adieu donc pour longtemps.

Parmi les chansons de marche, les plus répandues sont alors le *Prisonnier de Hollande* dont le refrain ne semble pas près d'être oublié :

Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir.

et la *Marche de Turenne*

Monsieur de Turenne a dit au Poitevin
Qui a grand soif et lui demande à boire

Monsieur de Turenne a dit au Poitevin
« Aux champs d'Alsace il pousse aussi du vin,
Et ce vin-là pétille mieux
S'il est versé par madame la Gloire,
Et ce vin-là pétille mieux
Lorsqu'on y mêle un flot de sang joyeux. »
etc..., etc...

Au XVIIIe siècle apparaît (en 1733) une sorte d'Académie chantante, le Caveau, qui tire son nom de l'auberge où elle tient ses réunions au carrefour de Buci. Là se réunissent Piron, Crébillon fils, Collé. L'influence de ce Caveau sur la chanson a été considérable, il lui a imprimé la marque galante, précieuse et frivole de l'époque. Il devient fréquent alors que des chansons qui ne sont point d'origine populaire, connaissent une vogue universelle. A la fin du siècle certaines viendront même de l'Opéra-Comique. En quelques jours la romance du troubadour Blondel à *Richard Cœur de Lion* (paroles de Sedaine. Musique de Grétry) devait conquérir Paris.

O Richard! ô mon Roi!
L'univers t'abandonne.

Quant aux chansons d'amour elles avaient, comme le théâtre, évolué vers l'idylle sentimentale. C'est l'heure des bergers et des bergères : on sait la vogue prodigieuse de la romance du futur conventionnel Fabre d'Églantine.

Il pleut, il pleut, bergère
Rentre tes blancs moutons.

Le succès de cette bergerie n'égala pas pourtant celui de *Malbrough s'en va-t-en guerre* qui se répandit en quelques jours dans toute la France. On ignore quel en fut l'auteur. L'air viendrait d'Orient. Chateaubriand qui l'a entendu en Syrie prétendait qu'il y était populaire depuis des siècles. A l'inverse de la Palice Malborough, qui était mort de vieillesse dans son lit, bénéficia des injustices de la chanson.

Malbrough est mort en guerre
Est mort et enterré.

Pour l'effet d'une transposition semblable les redoutables brigands qu'étaient les frères Guilleri étaient devenus au siècle précédent de pacifiques héros de rondes enfantines.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri-Carabi, etc...

Quant à Français Rouxel (le « cadet Rouxel », parce qu'il était fils d'un second mariage) comte de Grancey, qui combattit bravement Marlborough, le vaudevilliste Aude lui conféra au XVIIIe siècle une célébrité d'un genre assez étrange par la chanson.

Cadet Roussell a trois maisons
Qui n'ont ni poutres ni chevrons.

Le thème était d'ailleurs ancien. Dès 1615 une chanson populaire célébrait ainsi Jean, sire de Nivelle, fils du comte de Montmorency.

Jean de Nivelle a trois enfants...
Jean de Nivelle a trois *chevaux* (devenus *cheveux* sur la
Jean de Nivelle a trois beaux chiens, etc... tête de Cadet Roussell)

La solide étude de M. Mathias Tresch s'arrête à la Révolution française. Un second volume est annoncé sur le XIXe siècle, où nous verrons les *écrivains* et les *chansonniers de profession* exercer une influence de plus en plus profonde. Ce que la chanson pourra gagner du point de vue technique, elle le perdra en simplicité et en saveur. Elle n'aura plus ce goût peuple, cette robuste verdeur qui font le charme de nos vieilles chansons françaises et de toutes ces chansons de province — composées en patois — que nous avons dû passer sous silence dans ce bref compte rendu. A quelques exceptions près, ce qui nous frappe en lisant l'ouvrage de M. Tresch, où la chanson savante et la chanson populaire sont l'une et l'autre étudiées, c'est que la chanson savante, si elle vaut mieux comme poème, vaut moins comme chanson. La plupart (depuis le XVIe siècle tout au moins) des chefs-d'œuvre du genre sont anonymes. Ils ont couru les chaumières, les routes et les rues avant qu'un curieux les transcrivît, les consignât dans un recueil.

Chronographie de Psellos (tome I).
Traduction ÉMILE RENAULD (*Les Belles Lettres. Collection Guillaume Budé.*)

Le texte grec de la chronographie de Michel Psellos a paru pour la première fois, en 1874 édité par Sathas. Il a apporté sur l'histoire de Byzance aux Xe et XIe siècles les renseignements les plus précieux et véritablement illuminé une période demeurée jusqu'alors obscure. Pourtant on n'avait publié jusqu'à ce jour aucune traduction de Psellos, dont l'abord demeurait assez malaisé, la κοινη du XIe siècle n'étant pas toujours aisée à comprendre. M. Émile Renauld vient de combler cette lacune. Il faut lui en savoir gré : ces mémoires pleins de couleur et de vie sont d'une lecture extraordinairement attachante. Psellos fut un familier de la cour des βασιλεις et connut tous les secrets de leur vie privée. D'autre part les fonctions qu'il remplit l'initièrent aux grandes affaires politiques. Le fils de ces humbles bourgeois byzantins, dont M. Charles Diehl nous conta jadis l'existence paisible et pieuse, devint en effet secrétaire d'état, grand chambellan, premier ministre, après avoir été longtemps professeur de philosophie à l'Académie de Constan-

tinople. Sur ce qu'il n'a pas vu lui-même Psellos a su réunir d'abondantes informations : il était curieux de tout. On a de lui des traités de physique, de métaphysique, d'astronomie, de musique. Par surcroît administrateur, orateur, historien. Et il entretenait une correspondance formidable avec ses amis. Une sorte de Voltaire byzantin. Ses Mémoires ont de la variété et du sel. Il sait mettre ses personnages en scène, brosser des portraits, il interrompt son récit pour méditer sur lui-même, sur autrui il a de l'esprit, il est amusant...

La Chronographie évoque d'abord le règne de Basile II (976-1025), c'était un empereur assez rude, qui passa la moitié de son règne à combattre les Barbares et les généraux révoltés. Il avait un caractère difficile et finissait, le plus souvent, par ménager des surprises désagréables à ses amis. Dans les dernières années de sa vie l'avarice l'emporta, chez lui, sur toute autre passion. Il amassa un trésor immense où les perles et les pierres précieuses voisinaient avec les pièces d'or : un trésor des *Mille et une Nuits*.

Ce qu'il y a de plus frappant dans la vie de son frère Constantin VIII (1025-1028), c'est la façon dont il assura sa propre succession. Ce prince avait trois filles : Eudocie, Zoé et Théodora. Constantin voulait marier Zoé à un certain sénateur, Romain, qui était lui-même en possession d'épouse et de naturel fidèle. Sentant sa fin prochaine Constantin fit enfermer la femme de Romain dans un couvent et, bon gré mal gré, Romain dut épouser Zoé.

Sous ce Romain IV (1028-1034) la grande affaire fut encore la succession. Romain, à vrai dire, monta une grande expédition contre les Arabes. Mais avec le recul les guerres perdent vraiment tout intérêt. Il se passait au palais du βασιλευς un drame plus curieux. Un eunuque du palais, Jean, avait présenté son frère Michel à l'impératrice. Zoé, instantanément, en devint folle. Elle le caressait en public, le faisait asseoir sur le trône par badinage et le couvrait de bijoux. Un jour la tentation devint trop grande : elle fit assassiner son mari. L'amant devint mari et régna sous le nom de Michel IV (1034-1041). Son règne fut plus sage qu'on eût pu l'espérer. Officiellement il protégea la vertu. C'était peut-être par ironie. Une pensée le désolait : qu'il y eût tant de prostituées à Constantinople. Mais comment y remédier? Comme le remarque Michel Psellos, les simples discours ne suffisent pas pour persuader aux femmes de renoncer à la prostitution. Michel eut alors une idée de génie : il fonda un monastère immense où les religieuses menaient une vie d'abondance et de faste. Les courtisanes, renonçant au péché, y coururent en foule. L'histoire ne dit pas si elles y restèrent longtemps... Michel songeait aussi aux combats et, à moitié mourant,

il fit une belle campagne contre les Bulgares qu'il vainquit. L'eunuque Jean, mis en goût par son premier succès, cherchait pendant ce temps à donner un successeur à Michel. Son choix tomba sur son neveu Michel, fils d'un calfat. Michel IV consentit, et le neveu fut nommé César et adopté par l'Impératrice.

Quand Michel IV mourut, la magnanime Zoé ne pouvait faire moins que d'épouser son fils adoptif. Elle s'exécuta et le fils du calfat devint Michel V (1041-1042). Ce Michel V était une brute, qui massacra tous les siens, y compris l'eunuque Jean auquel il devait le pouvoir, et exila Zoé. Le peuple de Byzance à ce coup se révolta. Il aimait cette impératrice entre les bras de qui tant d'empereurs passaient. Une révolte éclata. Les bandes populaires se groupèrent autour de Théodora, sœur de Zoé, Théodora choisie plutôt comme mascotte que comme organisatrice. Michel perdit la tête et fut aisément renversé. On lui creva solennellement les yeux en public. Psellos fait de cette exécution une description tout à fait pathétique.

Quelques mois durant, Zoé et Théodora gouvernèrent ensemble. En public elles s'asseyaient sur deux trônes jumeaux. Leur gouvernement n'était pas plus mauvais qu'un autre. Mais Zoé était d'une prodigalité insensée. Le fameux trésor de Basile II s'évanouissait entre ses mains. Décidément l'Empire avait besoin d'un homme. Zoé se mit en demeure d'en chercher un. Après de longues hésitations elle se décida pour Constantin Monomaque qui avait une carrure splendide. Il est vrai qu'il avait déjà été marié deux fois. Mais cette considération n'effrayait pas Zoé, qui avait elle-même du « passé ». Constantin fut couronné. Ce fut un empereur fastueux, protecteur des belles-lettres. Il aimait les femmes et bien vite le fit voir. Passionnément épris d'une certaine Sklérène il l'installa dans son palais. Zoé, qui avait plus de cinquante ans, ne s'émut pas de cette intrusion et admit même sans difficulté que Sklérène fût élevée à la dignité de sébaste. Sklérène eut son appartement voisin de celui de Zoé. Et tout le monde rivalisait de discrétion. Les dernières lignes de cette première partie de la Chronographie sont pour nous apprendre la fin de cette sébaste. Attendons le second volume pour savoir comment l'empereur se consola...

Histoire de Mussolini, par **Louis Roya** (*Kra*).

M. Louis Roya est socialiste. Il n'aime pas Mussolini et ne le dissimule pas. Peut-être même eût-il plus habilement fait de manifester moins ouvertement sa haine contre le dictateur italien. La véhémence de ses sentiments fait douter de son impartialité. Le cas échéant, il a contre le capitalisme et les bourgeois des phrases féroces

qui donnent à penser que la violence ne lui déplait que si elle est exercée par des hommes de droite.

Il est vrai, que Mussolini n'a pas toujours appartenu à ce parti-là et qu'il fut d'abord un socialiste militant. De ce côté-ci des Alpes nous avons trop vu de ces volte-face pour conserver la faculté de nous en étonner. En 1910 Mussolini, alors journaliste, fut condamné à un an de prison pour propagande antimilitariste. Devenu directeur du grand journal socialiste l'*Avanti* il imprima à cet organe un essor considérable. En 1915 il tenta d'entraîner l'Italie dans la grande guerre aux côtés des Alliés. Les socialistes, qui tenaient pour la neutralité, l'expulsèrent du parti. De cet incident M. Roya date la nouvelle orientation politique de Mussolini. Celui-ci n'aurait plus songé, à partir de 1914, qu'à tirer vengeance des socialistes : d'où la création du fascisme anti-socialiste. M. Roya, à titre de socialiste, n'imagine pas en effet qu'on puisse faire de la politique sans être hypnotisé par son parti. On est avec les socialistes ou contre eux : hors de là pas de position possible.

Cette *Histoire de Mussolini* ne nous apporte d'ailleurs aucun éclaircissement sur l'organisation du fascisme, sur les conditions dans lesquelles les fasci ont pris le pouvoir. Qu'avant la marche sur Rome l'Italie ait été livrée à l'anarchie communiste, M. Roya semble l'ignorer. Il cherche, avant tout, les erreurs, les « crimes » du régime. Ceux-ci d'après lui seraient nombreux. Quelque quatre mille. Et il cite des passages de journaux fascistes qui prouvent surtout, à vrai dire, qu'il y eut en 1922 et 23 de fréquentes bagarres au cours desquelles le sang coula. Les affaires Mateotti et Amendola sont moins obscures : ces deux députés ont, sans nul doute, été victimes de jeunes fanatiques fascistes. S'appuyant sur les déclarations de Cesare Rossi qui fut un collaborateur de Mussolini puis rompit avec lui, M. Roya affirme que ces attentats furent prémédités en haut lieu et qu'il existe une bande noire une « ceca » de spadassins chargée des exécutions secrètes du fascisme. Il l'affirme et ne le démontre pas. Ce qu'il nous confie ce sont des impressions, des convictions personnelles plutôt que des faits historiques. La grande conclusion de son ouvrage est que le fascisme n'existe pas, qu'il se résume en la personne du seul Mussolini, que personne ne pourrait remplacer. Il y aurait non pas domination d'un parti, mais simple dictature. Il manque à cette affirmation, peut-être exacte, ce qui manque au reste du volume : des preuves.

La Vie, par **Jacques Fontelroye** (*Calmann-Lévy*).

Dans ses deux romans sur Constantinople et plus récemment dans *les Morts au soleil*, M. Jacques Fontelroye nous avait déjà manifesté

qu'il était, avant toutes choses, frappé par la cruauté du destin et l'étendue de la bêtise humaine. Les héros qui retiennent son attention sont généralement des personnages « sympathiques » ou tout au moins présentés comme tels, que la vie traîne dans de lamentables aventures. Le roman, *la Vie*, qui vient de paraître ne rompt pas avec cette tradition.

Julien Gervaise, un garçon remarquable, fait la noce à Paris et mange la moitié de sa fortune. Détente bien excusable au lendemain de la guerre, à laquelle Julien participa. Mais, un jour, le jeune homme s'avise qu'il n'est décidément pas amusant de s'amuser et regagne la ville de province où il est né.

Il épouse une petite jeune fille stupide qui devrait se trouver bien heureuse d'être admise aux côtés d'un Gervaise, mais comprend mal cette nature d'élite et, quarante-huit heures après son mariage commence à s'ennuyer à ses côtés. Un romancier qui passe dans le pays, un bellâtre imbécile, qui a beaucoup voyagé, inspire à la jeune femme une véritable passion qui ne s'en tient pas à l'expression platonique. Julien, à qui la situation est soudain révélée, pardonne. Mais une nouvelle information, d'ailleurs inexacte, lui donnant à penser que les coupables amours n'ont pas pris fin, en dépit de sa magnanime attitude, il se fâche et tue sa femme.

M. Fontelraye s'en consolerait aisément. Cette épouse adultère était une oie. Mais le pauvre Gervaise, sa vie est brisée... Il aurait pourtant mérité mieux. Il n'a pas eu la femme qui eût été digne de lui, la situation à laquelle il avait droit. Le sort est bien injuste. *C'est la vie.*

Ce « c'est la vie » sous-entendu à chaque page de ce roman, ce fatalisme apitoyé, auquel M. Fontelroye laisse prendre dans son œuvre une place de plus en plus grande est un assaisonnement dont nous nous passerions aisément. M. Fontelroye gâte ses dons d'artiste par sa philosophie. C'est elle qui lui a inspiré la création de ce romancier mondain, vraiment stupide à l'excès, qui n'a d'autre mission que de rendre le destin de Julien misérable. Sans elle, nous eussions goûté sans arrière-pensée ces charmantes peintures de la vie de province qui remplissent une bonne partie de cet ouvrage, ces amusants dialogues où se manifestent, avec autant de vérité que d'esprit, les idées et préoccupations d'un petit groupe de bourgeois, également privés de fantaisie et de générosité.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES PAYS ÉTRANGERS

PAYS A DEMI-TARIF POSTAL

	En dollars.	En livres sterling.	En francs suisses.	En florins.	En pesetas.	En marks.
UN AN.	$ 4,75	£ 0,19, 7	24,40	11,80	29,40	20,30
SIX MOIS . . .	$ 2,41	£ 0, 9,11	12,40	6 »	14,95	10,30
TROIS MOIS . .	$ 1,24	£ 0, 5, 2	6,40	3,10	7,75	5,30

PAYS A PLEIN TARIF POSTAL

UN AN.	$ 5,60	£ 1, 3,1	28,80	13,90	34,70	24 »
SIX MOIS . . .	$ 2,84	£ 0,11,8	14,60	7,05	17,60	12,15
TROIS MOIS . .	$ 1,46	£ 0, 6	7,50	3,65	9,05	6,25

L'adoption de toutes les monnaies nationales étant impossible par suite des difficultés d'encaissement, les souscripteurs sont priés de faire leurs versements dans l'une des monnaies sus-indiquées.

PRIX PARTICULIERS

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
BELGIQUE. . . . / LUXEMBOURG. .	En francs belges. .	122 »	62 »	32 »
ITALIE	En lires.	97,60	49,60	25,60
ROUMANIE . . .	En lei	814	414	214

Pays à demi-tarif postal :

Allemagne, Argentine, Autriche, Bolivie, Bulgarie, Canada, Chili, Congo belge, Croatie, Cuba, Danemark, Égypte, Espagne, Esthonie, États-Unis, Éthiopie, Grèce, Hongrie, Lettonie, Mexique, Norvège, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et ses colonies, Serbie, Slovénie, Suède, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-africaine, U. R. S. S., Uruguay.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une somme de 1 franc en timbres-poste pour frais de bande.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	106 »	54 »	28 »

Pour l'étranger, voir les prix indiqués à la page 3.

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.